U d'/of OTTAWA
39003003327441

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdejdelaf02lafo

ŒUVRES

DE

J. DE LA FONTAINE

ŒUVRES

DE

J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages,
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes
& d'un Glossaire

PAR

ALPHONSE PAULY
de la Bibliothèque Nationale

FABLES. — POËMES

TOME DEUXIÈME

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV

PQ
1806
1875
v. 2

FABLES
CHOISIES.

MISES EN VERS

Par Mr DE LA FONTAINE.

QUATRIÉME PARTIE.

A PARIS,

Chez DENYS THIERRY, ruë S. Jacques,

ET

CLAUDE BARBIN, au Palais.

M. DC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Universitas

LIVRE TROISIÉME (IX).

FABLE I.

Le Dépoſitaire Infidele.

GRACE aux Filles de memoire
J'ay chanté des animaux :
Peut-eſtre d'autres Heros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup en langue des Dieux
Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Beſtes à qui mieux mieux
Y font divers perſonnages;
Les uns fous, les autres ſages;
De telle ſorte pourtant

Que les fous vont l'emportant;
La meſure en eſt plus pleine.
Je mets auſſi ſur la Scene
Des Trompeurs, des Scelerats,
Des Tyrans, & des Ingrats,
Mainte imprudente pecore,
Force Sots, force Flateurs;
Je pourrois y joindre encore
Des legions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit ſeulement
Que les gens du bas eſtage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce defaut aux hommes;
Mais que tous tant que nous ſommes
Nous mentions, grand & petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je ſoûtiendrois le contraire.
Et meſme qui mentiroit
Comme Eſope, & comme Homere,
Un vray menteur ne ſeroit.
Le doux charme de maint ſonge
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du menſonge
Nous offre la verité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus s'il ſe peut :
Comme eux ne ment pas qui veut.

Mais mentir comme ſceut faire
Un certain Dépoſitaire
Payé par ſon propre mot,
Eſt d'un méchant, & d'un ſot.
Voicy le fait. Un trafiquant de Perſe
Chez ſon voiſin, s'en allant en commerce,
Mit en dépoſt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Voſtre fer? il n'eſt plus : J'ay regret de vous dire,
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ay grondé mes gens : mais qu'y faire? un Grenier
A toûjours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voiſin; puis à ſouper convie
Le pere qui s'excuſe, & luy dit en pleurant;
Diſpenſez-moy, je vous ſupplie :
Tous plaiſirs pour moy ſont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie;
Je n'ay que luy; que diſ-je? helas! je ne l'ay plus.
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit : Hier au ſoir ſur la brune
Un Chat-huant s'en vint voſtre fils enlever.
Vers un vieux baſtiment je le luy vis porter.
Le pere dit : Comment voulez-vous que je croye
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proye?
Mon fils en un beſoin euſt pris le Chat-huant.
Je ne vous diray point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ay veu, veu de mes yeux vous diſ-je,

Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment apres ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez eſtrange
Que les Chat huans d'un pays
Où le quintal de fer par un ſeul Rat ſe mange,
Enlevent un garçon peſant un demy cent?
L'autre vid où tendoit cette feinte aventure.
Il rendit le fer au Marchand
Qui luy rendit ſa géniture.
Meſme diſpute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux eſtoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien veu qu'avec un microſcope.
Tout eſt Geant chez eux : Ecoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monſtres à foiſon.
Celuy-cy ſe croyoit l'hyperbole permiſe.
J'ay veu, dit-il, un chou plus grand qu'une maiſon.
Et moy, dit l'autre, un pot auſſi grand qu'une Egliſe.
Le premier ſe mocquant, l'autre reprit : tout doux;
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaiſant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'abſurde eſt outré, l'on luy fait trop d'honneur
De vouloir par raiſon combatre ſon erreur;
Encherir eſt plus court, ſans s'échauffer la bile.

II.

Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis
Fut aſſez fou pour entreprendre
Un voyage en loingtain pays.
L'autre luy dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter voſtre frere ?
L'abſence eſt le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel : Au moins que les travaux,
Les dangers, les ſoins du voyage,
Changent un peu voſtre courage.
Encor ſi la ſaiſon s'avançoit davantage !
Attendez les zephirs : Qui vous preſſe ? un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiſeau.
Je ne ſongeray plus que rencontre funeſte,
Que Faucons, que rezeaux. Helas, diray-je, il pleut :
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon ſoupé, bon giſte, & le reſte ?
Ce diſcours ébranla le cœur
De noſtre imprudent voyageur :
Mais le deſir de voir & l'humeur inquiete

L'emporterent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon ame ſatisfaite :
Je reviendray dans peu compter de poinct en poinct
Mes aventures à mon frere.
Je le deſennuiray : quiconque ne void guere
N'a guere à dire auſſi. Mon voyage dépeint
Vous ſera d'un plaiſir extrême.
Je diray : J'eſtois-là ; telle choſe m'avint,
Vous y croirez eſtre vous meſme.
A ces mots en pleurant ils ſe dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; & voila qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un ſeul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Mal-traita le Pigeon en dépit du feüillage.
L'air devenu ſerein il part tout morfondu,
Seche du mieux qu'il peut ſon corps chargé de pluye,
Dans un champ à l'écart void du bled répandu,
Void un Pigeon aupres, cela luy donne envie :
Il y vole, il eſt pris ; ce bled couvroit d'un las
Les menteurs & traiſtres appas.
Le las eſtoit uſé ; ſi bien que de ſon aiſle,
De ſes pieds, de ſon bec, l'oiſeau le rompt enfin :
Quelque plume y perît ; & le pis du deſtin
Fut qu'un certain Vautour à la ſerre cruelle
Vid noſtre malheureux qui traiſnant la fiſcelle,
Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé
Sembloit un forçat échapé.
Le Vautour s'en alloit le lier, quand des nuës
Fond à ſon tour un Aigle aux aiſles étenduës.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abatit auprés d'une mazure,
Crut pour ce coup que ſes malheurs
Finiroient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant, cet âge eſt ſans pitié,
Prit ſa fronde, & du coup tua plus d'amoitié
La volatile malheureuſe,
Qui maudiſſant ſa curioſité,
Traiſnant l'aiſle, & tirant le pié,
Demi-morte, & demi-boiteuſe,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien que mal elle arriva,
Sans autre aventure faſcheuſe.
Voila nos gens rejoints; & je laiſſe à juger
De combien de plaiſirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce ſoit aux rives prochaines:
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toûjours beau,
Toûjours divers, toûjours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reſte;
J'ay quelquefois aimé; je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ſes treſors,
Contre le firmament & ſa voute celeſte,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorez par les pas, éclairez par les yeux
De l'aimable & jeune bergere,
Pour qui ſous le fils de Cythere
Je ſervis engagé par mes premiers ſermens.
Helas! quand reviendront de ſemblables momens?

Faut-il que tant d'objets ſi doux & ſi charmans
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiete ?
Ah ſi mon cœur oſoit encor ſe renflâmer !
Ne ſentiray-je plus de charme qui m'arreſte ?
Ay-je paſſé le temps d'aimer ?

III.

Le Singe & le Leopard.

Le Singe avec le Leopard
Gagnoient de l'argent à la foire :
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux difoit : Meffieurs, mon merite & ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le Roy m'a voulu voir ;
Et fi je meurs il veut avoir
Un manchon de ma peau ; tant elle eft bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plaift ; partant chacun le vid.
Mais ce fut bien-toft fait, bien-toft chacun fortit.
Le Singe de fa part difoit : Venez de grace,
Venez Meffieurs ; Je fais cent tours de paffe-paffe.
Cette diverfité dont on vous parle tant,
Mon voifin Leopard l'a fur foy feulement ;
Moy je l'ay dans l'efprit : voftre ferviteur Gille,
Coufin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en fon vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bafteaux, exprés pour vous parler ;

Car il parle, on l'entend, il ſçait danſer, baler,
Faire des tours de toute ſorte,
Paſſer en des cerceaux; & le tout pour ſix blancs :
Non Meſſieurs, pour un ſou; ſi vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.
Le Singe avoit raiſon; ce n'eſt pas ſur l'habit
Que la diverſité me plaiſt, c'eſt dans l'eſprit :
L'une fournit toûjours des choſes agreables;
L'autre en moins d'un moment laſſe les regardans.
O que de grands Seigneurs au Leopard ſemblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

IV.

Le Glan & la Citroüille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citroüilles je la treuve.
Un villageois conſiderant
Combien ce fruit eſt gros, & ſa tige menuë,
A quoy ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette Citroüille-là :
Hé parbleu, je l'aurois penduë
A l'un des chênes que voilà.
C'euſt eſté juſtement l'affaire;
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'eſt dommage, Garo, que tu n'és point entré
Au conſeil de celuy que prêche ton Curé;
Tout en euſt eſté mieux : car pourquoy par exemple
Le Glan, qui n'eſt pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'eſt mépris; plus je contemple
Ces fruits ainſi placez, plus il ſemble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette reflexion embarraſſant nôtre homme;

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'eſprit.
Sous un chêne auſſi-toſt il va prendre ſon ſomme.
Un Glan tombe; le nez du dormeur en patit.
Il s'éveille; & portant la main ſur ſon viſage,
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage;
Oh, oh, dit-il, je ſaigne! & que ſeroit-ce donc
S'il fut tombé de l'arbre une maſſe plus lourde,
Et que ce Glan euſt eſté gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: ſans doute il eut raiſon;
J'en vois bien à preſent la cauſe.
En loüant Dieu de toute choſe
Garo retourne à la maiſon.

V.

L'Ecolier, le Pedant, & le maiſtre d'un Iardin.

CERTAIN enfant qui ſentoit ſon College,
Doublement ſot, & doublement fripon,
Par le jeune âge, & par le privilege
Qu'ont les Pedants de gaſter la raiſon,
Chez un voiſin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voiſin en Automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque ſaiſon apportoit ſon tribut :
Car au Printemps il joüiſſoit encore
Des plus beaux dons que nous preſente Flore.
Un jour dans ſon jardin il vid noſtre Ecolier,
Qui grimpant ſans égard ſur un arbre fruitier,
Gaſtoit juſqu'aux boutons; douce & freſle eſperance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Meſme il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin
Que le poſſeſſeur du jardin
Envoya faire plainte au maiſtre de la Claſſe.

Celuy-cy vint ſuivy d'un cortege d'enfans.
Voila le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pedant de ſa grace
Accrut le mal en amenant
Cette jeuneſſe mal-inſtruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un chaſtiment
Qui pûſt ſervir d'exemple; & dont toute ſa ſuite
Se ſouvinſt à jamais comme d'une leçon.
Là-deſſus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de ſcience.
Son diſcours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.
Je hais les pieces d'eloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne ſçais beſte au monde pire
Que l'Ecolier, ſi ce n'eſt le Pedant.
Le meilleur de ces deux pour voiſin, à vray dire,
Ne me plairoit aucunement.

VI.

Le Statuaire & la Statuë de Iupiter.

Vn bloc de marbre eſtoit ſi beau
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon cizeau?
Sera-t'il Dieu, table, ou cuvette?

Il ſera Dieu : meſme je veux
Qu'il ait en ſa main un tonnerre.
Tremblez humains; Faites des vœux;
Voila le maiſtre de la terre.

L'artiſan exprima ſi bien
Le caractere de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.

Meſme l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vid frémir le premier,
Et redouter ſon propre ouvrage.

A la foibleſſe du Sculpteur
Le Poëte autrefois n'en dut guere,

Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il eſtoit enfant en cecy :
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſoucy
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur ſuit aiſément l'eſprit :
De cette ſource eſt deſcenduë
L'erreur payenne qui ſe vid
Chez tant de peuples répanduë.

Ils embraſſoient violemment
Les intereſts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en realitez
Autant qu'il peut ſes propres ſonges :
L'homme eſt de glace aux veritez,
Il eſt de feu pour les menſonges.

VII.

La Souris metamorphoſée en fille.

Une Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
Je ne l'euſſe pas ramaſſée ;
Mais un Bramin le fit ; je le crois aiſément ;
Chaque pays a ſa penſée.
La Souris eſtoit fort froiſſée :
De cette ſorte de prochain
Nous nous ſoucions peu : mais le peuple Bramin
Le traite en frere ; ils ont en teſte
Que noſtre ame au ſortir d'un Roy
Entre dans un ciron, ou dans telle autre beſte
Qu'il plaiſt au ſort ; C'eſt-là l'un des points de leur loy.
Pythagore chez eux a puiſé ce myſtere.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
De prier un Sorcier qu'il logeaſt la Souris
Dans un corps qu'elle euſt eu pour hoſte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle, & ſi gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté

Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le Bramin fut ſurpris de choſe ſi nouvelle.
Il dit à cet objet ſi doux :
Vous n'avez qu'à choiſir ; car chacun eſt jaloux
De l'honneur d'eſtre voſtre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puiſſant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux ;
C'eſt toy qui ſeras noſtre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais
Eſt plus puiſſant que moy, puis qu'il cache mes traits ;
Je vous conſeille de le prendre.
Et bien, dit le Bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? helas non ; car le vent
Me chaſſe à ſon plaiſir de contrée en contrée ;
Je n'entreprendray point ſur les droits de Borée.
Le Bramin fâché s'écria :
O vent, donc, puis que vent y a,
Vien dans les bras de noſtre belle.
Il accouroit : un mont en chemin l'arreſta.
L'étœuf paſſant à celuy-là,
Il le renvoye, & dit : J'aurois une querelle
Avec le Rat, & l'offenſer
Ce ſeroit eſtre fou, luy qui peut me percer.
Au mot de Rat la Damoiſelle
Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux :
Un Rat ! un Rat ; c'eſt de ces coups
Qu'amour fait, témoin telle & telle :
Mais cecy ſoit dit entre-nous.

On tient toûjours du lieu dont on vient : Cette Fable
Prouve aſſez bien ce poinct : mais à la voir de prés
Quelque peu de ſophiſme entre parmy ſes traits :
Car quel époux n'eſt point au Soleil préferable
En s'y prenant ainſi ? diray-je qu'un geant
Eſt moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
Le Rat devoit auſſi renvoyer pour bien faire
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire
Pilpay juſqu'au Soleil euſt enfin remonté;
Le Soleil euſt joüy de la jeune beauté.
Revenons s'il ſe peut à la metempſicoſe :
Le Sorcier du Bramin fit ſans doute une choſe
Qui loin de la prouver fait voir ſa fauſſeté.
Je prends droit là deſſus contre le Bramin meſme;
Car il faut ſelon ſon ſiſtême
Que l'homme, la ſouris, le ver, enfin chacun
Aille puiſer ſon ame en un treſor commun :
Toutes ſont donc de meſme trempe;
Mais agiſſant diverſement
Selon l'organe ſeulement
L'une s'éleve, & l'autre rempe.
D'où vient donc que ce corps ſi bien organiſé
Ne pût obliger ſon hoſteſſe
De s'unir au Soleil, un Rat eut ſa tendreſſe ?
Tout débatu, tout bien peſé,
Les ames des Souris & les ames des belles
Sont tres-differentes entre elles,

Il en faut revenir toujours à ſon deſtin,
C'eſt à dire à la loy par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul eſtre de ſa fin.

VIII.

Le Fou qui vend la Sageſſe.

JAMAIS auprés des fous ne te mets à portée.
Je ne te puis donner un plus ſage conſeil.
Il n'eſt enſeignement pareil
A celuy-là de fuir une teſte éventée.
On en void ſouvent dans les cours.
Le Prince y prend plaiſir; car ils donnent toûjours
Quelque trait aux fripons, aux ſots, aux ridicules.
Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la Sageſſe; & les mortels credules
De courir à l'achapt, chacun fut diligent.
On eſſuyoit force grimaces;
Puis on avoit pour ſon argent
Avec un bon ſoufflet un fil long de deux braſſes.
La pluſpart s'en fâchoient; mais que leur ſervoit-il?
C'eſtoient les plus moquez; le mieux eſtoit de rire,
Ou de s'en aller ſans rien dire
Avec ſon ſoufflet & ſon fil.
De chercher du ſens à la choſe,
On ſe fuſt fait ſifler ainſi qu'un ignorant.
La raiſon eſt-elle garant

De ce que fait un fou? le hazard eſt la cauſe
De tout ce qui ſe paſſe en un cerveau bleſſé.
Du fil & du ſoufflet pourtant embaraſſé
Un des dupes un jour alla trouver un ſage,
Qui ſans heſiter davantage
Luy dit : Ce ſont icy jerogliphes tout purs.
Les gens bien conſeillez, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront pour l'ordinaire
La longueur de ce fil; ſinon je les tiens ſurs
De quelque ſemblable careſſe.
Vous n'eſtes point trompé; ce fou vend la ſageſſe.

IX.

L'Huitre, & les Plaideurs.

Un jour deux Pelerins ſur le ſable rencontrent
Une Huitre que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils ſe la montrent;
A l'égard de la dent il falut conteſter.
L'un ſe baiſſoit déja pour amaſſer la proye;
L'autre le pouſſe, & dit : Il eſt bon de ſçavoir
Qui de nous en aura la joye.
Celuy qui le premier a pû l'appercevoir
En ſera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit ſon compagnon, j'ay l'œil bon, Dieu mercy.
Je ne l'ay pas mauvais auſſi,
Dit l'autre, & je l'ay veuë avant vous ſur ma vie.
Et bien, vous l'avez veuë, & moy je l'ay ſentie.
Pendant tout ce bel incident
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'Huitre, & la gruge,
Nos deux Meſſieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Preſident :
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille

Sans dépens, & qu'en paix chacun chez-ſoy s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'huy;
Comptez ce qu'il en reſte à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à luy,
Et ne laiſſe aux plaideurs que le ſac & les quilles.

X.

Le Loup, & le Chien maigre.

AUTREFOIS Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire;
On le mit dans la poëſle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main
Sous eſpoir de groſſe avanture,
Eſt imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raiſon; Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre ſa vie.
Maintenant il faut que j'appuye
Ce que j'avançay lors, de quelque trait encor.
Certain Loup auſſi ſot que le pêcheur fut ſage,
Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter; le Chien repreſenta
Sa maigreur. Jà ne plaiſe à voſtre ſeigneurie,
De me prendre en cet eſtat-là,
Attendez, mon maiſtre marie
Sa fille unique; Et vous jugez
Qu'eſtant de nopce il faut mal-gré moy que j'engraiſſe.
Le Loup le croit, le Loup le laiſſe;
Le Loup quelques jours écoulez

Revient voir ſi ſon Chien n'eſt point meilleur à prendre.
Mais le drôle eſtoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Amy, je vais ſortir ; Et, ſi tu veux attendre,
Le portier du logis & moy
Nous ſerons tout à l'heure à toy.
Ce portier du logis eſtoit un Chien énorme,
Expediant les Loups en forme.
Celuy-cy s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il eſtoit fort agile;
Mais il n'eſtoit pas fort habile;
Ce Loup ne ſçavoit pas encor bien ſon métier.

XI.

Rien de trop.

Ie ne vois point de creature
Se comporter modérement.
Il eſt certain temperament
Que le maiſtre de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.
Soit en bien, ſoit en mal, cela n'arrive guere.
Le blé riche preſent de la blonde Cerés
Trop touffu bien ſouvent épuiſe les guerets :
En ſuperfluitez s'épandant d'ordinaire,
Et pouſſant trop abondamment,
Il oſte à ſon fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins; tant le luxe ſçait plaire.
Pour corriger le blé Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excés des prodigues moiſſons.
Tout au travers ils ſe jetterent,
Gaſterent tout, & tout brouterent;
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns; ils les croquerent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
Puis le Ciel permit aux humains

De punir ces derniers : les humains abuſerent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A ſe porter dedans l'excés.
Il faudroit faire le procés
Aux petits comme aux grands : Il n'eſt ame vivante
Qui ne peche en cecy. Rien de trop, eſt un point
Dont on parle ſans ceſſe, & qu'on n'obſerve point.

XII.

Le Cierge.

C'eſt du ſejour des Dieux que les Abeilles viennent.
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger
Au mont Hymette*, & ſe gorger
Des treſors qu'en ce lieu les zephirs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroiſie en leurs chambres encloſe :
Ou, pour dire en François la choſe,
Apres que les ruches ſans miel
N'eurent plus que la Cire, on fit mainte bougie :
Maint Cierge auſſi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la meſme envie ;
Et nouvel Empedocle** aux flâmes condamné

* Hymette eſtoit une montagne celebrée par les Poëtes, ſituée dans l'Attique, & où les Grecs recüeilloient d'excellent miel.

** Empedocle eſtoit un Philoſophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du Mont Etna, ſe jetta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la poſterité ne l'ignorât, laiſſa ſes pantoufles au pied du Mont.

Par ſa propre & pure folie,
Il ſe lança dedans. Ce fut mal raiſonné;
Ce Cierge ne ſçavoit grain de Philoſophie.
Tout en tout eſt divers : oſtez-vous de l'eſprit
Qu'aucun eſtre ait eſté compoſé ſur le voſtre.
L'Empedocle de Cire au braſier ſe fondit :
Il n'eſtoit pas plus fou que l'autre.

XIII.

Jupiter & le Paſſager.

O combien le peril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous ſouvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais le peril paſſé l'on ne ſe ſouvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux;
On compte ſeulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, eſt un bon creancier :
Il ne ſe ſert jamais d'Huiſſier.
Eh qu'eſt-ce donc que le tonnerre ?
Comment appellez-vous ces avertiſſemens ?
Un Paſſager pendant l'orage
Avoit voüé cent Bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : voüer cent Elephans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, pren mon vœu; le voila :
C'eſt un parfum de Bœuf que ta grandeur reſpire.
La fumée eſt ta part; je ne te dois plus rien.
Jupiter fit ſemblant de rire :
Mais apres quelques jours le Dieu l'attrapa bien,

Envoyant un ſonge luy dire,
Qu'un tel treſor eſtoit en tel lieu : L'homme au vœu
Courut au treſor comme au feu.
Il trouva des voleurs, & n'ayant dans ſa bourſe
Qu'un écu pour toute reſſource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptez & d'un tel treſor.
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut ſuſpect aux voleurs; de façon
Qu'à noſtre prometteur l'un dit : Mon camarade
Tu te moques de nous, meurs, & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

XIV.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard comme beaux petits ſaints,
S'en alloient en pelerinage.
C'eſtoient deux vrais Tartufs, deux archipatelins,
Deux francs Pate-pelus qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, eſcroquant maint fromage,
S'indemniſoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils diſputerent.
La diſpute eſt d'un grand ſecours;
Sans elle on dormiroit toûjours.
Nos Pelerins s'égoſillerent.
Ayant bien diſputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu pretends eſtre fort habile :
En ſçais-tu tant que moy? J'ay cent ruſes au ſac.
Non, dit l'autre; je n'ay qu'un tour dans mon biſſac,
Mais je ſoûtiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la diſpute à l'envy.
Sur le que ſi, que non tous deux eſtant ainſi,
Une meute appaiſa la noiſe.

Le Chat dit au Renard : Foüille en ton ſac amy :
Cherche en ta cervelle matoiſe
Un ſtratagême ſeur : Pour moy, voicy le mien.
A ces mots ſur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en defaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par tout il tenta des aziles;
Et ce fut par tout ſans ſuccés;
La fumée y pourveut ainſi que les baſſets.
Au ſortir d'un Terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglerent du premier bond.
Le trop d'expediens peut gaſter une affaire;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il ſoit bon.

XV.

Le Mary, la Femme, & le Voleur.

Un Mary fort amoureux,
Fort amoureux de ſa femme,
Bien qu'il fût joüiſſant ſe croioit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flateur & gracieux,
Mot d'amitié, ny doux ſoûrire,
Deïfiant le pauvre Sire,
N'avoient fait ſoupçonner qu'il fuſt vrayment chery;
Je le crois, c'eſtoit un mary.
Il ne tint point à l'hymenée
Que content de ſa deſtinée
Il n'en remerciaſt les Dieux;
Mais quoy? Si l'amour n'aſſaiſonne
Les plaiſirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en ſoit mieux.
Noſtre époufe eſtant donc de la ſorte bâtie,
Et n'ayant careſſé ſon mary de ſa vie,
Il en faiſoit ſa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doleance.
La pauvre femme eut ſi grand'peur,

Qu'elle chercha quelque aſſurance
Entre les bras de ſon époux.
Amy Voleur, dit-il, ſans toy ce bien ſi doux
Me ſeroit inconnu; Pren donc en recompenſe
Tout ce qui peut chez-nous eſtre à ta bien-ſeance :
Pren le logis auſſi. Les voleurs ne ſont pas
Gens honteux ny fort delicats :
Celuy-cy fit ſa main. J'infere de ce conte
Que la plus forte paſſion
C'eſt la peur; elle fait vaincre l'averſion;
Et l'amour quelquefois; quelquefois il la dompte :
J'en ay pour preuve cet amant,
Qui brûla ſa maiſon pour embraſſer ſa Dame,
L'emportant à travers la flame :
J'aime aſſez cet emportement :
Le conte m'en a plû toûjours infiniment :
Il eſt bien d'une ame Eſpagnole,
Et plus grande encore que folle.

XVI.

Le Treſor, & les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ny credit, ny reſource,
Et logeant le Diable en ſa bourſe,
C'eſt à dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De ſe pendre, & finir luy-meſme ſa miſere;
Puis qu'auſſi bien ſans luy la faim le viendroit faire,
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de gouſter le trépas.
Dans cette intention une vieille mazure
Fut la ſcene où devoit ſe paſſer l'aventure.
Il y porte une corde; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un treſor.
Noſtre déſeſperé le ramaſſe, & l'emporte;
Laiſſe-là le licou; s'en retourne avec l'or;
Sans compter : ronde ou non, la ſomme plût au ſire.
Tandis que le galant à grands pas ſe retire,
L'homme au treſor arrive & trouve ſon argent
Abſent.

Quoy, dit-il, ſans mourir je perdray cette ſomme?
Je ne me pendray pas? & vraiment ſi feray,
Ou de corde je manqueray.
Le lacs eſtoit tout preſt, il n'y manquoit qu'un homme.
Celuy-cy ſe l'attache, & ſe pend bien & beau.
Ce qui le conſola peut-eſtre,
Fut qu'un autre eût pour luy fait les frais du cordeau.
Auſſi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ſes jours ſans pleurs :
Il a le moins de part au treſor qu'il enſerre,
Theſaurizant pour les voleurs,
Pour ſes parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce ſont-là de ſes traits; elle s'en divertit.
Plus le tour eſt bizarre, & plus elle eſt contente.
Cette Deeſſe inconſtante
Se mit alors en l'eſprit
De voir un homme ſe pendre;
Et celuy qui ſe pendit
S'y devoit le moins attendre.

XVII.

Le Singe, & le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commenſaux d'un logis, avoient un commun Maiſtre.
D'animaux mal-faiſans c'eſtoit un tres-bon plat;
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il puſt eſtre.
Trouvoit on quelque choſe au logis de gaſté?
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voiſinage.
Bertrand déroboit tout; Raton de ſon coſté
Eſtoit moins attentif aux ſouris qu'au fromage.
Un jour au coin du feu nos deux maiſtres fripons
Regardoient roſtir des marons;
Les eſcroquer eſtoit une tres-bonne affaire:
Nos galands y voyoient double profit à faire,
Leur bien premierement, & puis le mal d'autruy.
Bertrand dit à Raton: Frere, il faut aujourd'huy
Que tu faſſes un coup de maiſtre.
Tire-moy ces marons; Si Dieu m'avoit fait naiſtre
Propre à tirer marons du feu,
Certes marons verroient beau-jeu.
Auſſi-toſt fait, que dit: Raton avec ſa pate
D'une maniere delicate

Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un maron, puis deux, & puis trois en excroque,
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient: adieu mes gens: Raton
N'estoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la pluspart de ces Princes
Qui flatez d'un pareil employ
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roy.

(XVIII.)

Le Milan & le Roſſignol.

Apres que le Milan, manifeſte voleur,
Eût répandu l'alarme en tout le voiſinage,
Et fait crier ſur luy les enfans du village,
Un Roſſignol tomba dans ſes mains, par malheur.
Le heraut du Printemps luy demande la vie.
Auſſi bien que manger en qui n'a que le ſon?
Ecoûtez plûtoſt ma chanſon;
Je vous raconteray Terée & ſon envie.
Qui, Terée? eſt-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas, c'étoit un Roy dont les feux violens
Me firent reſſentir leur ardeur criminelle :
Je m'en vais vous en dire une chanſon ſi belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaiſt à chacun.
Le Milan alors luy replique :
Vraiment nous voicy bien, lors que je ſuis à jeun,
Tu me viens parler de muſique.
J'en parle bien aux Rois : Quand un Roy te prendra,
Tu peux luy conter ces merveilles :
Pour un Milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(XIX.)

Le Berger & ſon troupeau.

QUOY toûjours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbecille!
Toûjours le Loup m'en gobera!
J'auray beau les compter : ils eſtoient plus de mille,
Et m'ont laiſſé ravir noſtre pauvre Robin;
Robin mouton qui par la ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivy juſques au bout du monde.
Helas! de ma muſette il entendoit le ſon :
Il me ſentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot eut finy cette oraiſon funebre,
Et rendu de Robin la memoire celebre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & juſqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela ſeul ſuffiroit pour écarter les Loups.
Foy de peuple d'honneur ils luy promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,

Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond ſur ſa teſte.
Guillot les crut & leur fit feſte.
Cependant devant qu'il fuſt nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'eſtoit pas un Loup, ce n'en eſtoit que l'ombre.
Haranguez de méchans ſoldats,
Ils promettront de faire rage;
Mais au moindre danger adieu tout leur courage:
Voſtre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

DISCOURS

à Madame de la Sabliere.

IRIS, je vous loüerois; il n'eſt que trop aiſé;
Mais vous avez cent fois nôtre encens refuſé;
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles
Qui veulent tous les jours des loüanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flateur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur;
Elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le Nectar que l'on ſert au maiſtre du Tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,
C'eſt la loüange, Iris; Vous ne la gouſtez point;
D'autres propos chez vous recompenſent ce point;
Propos, agreables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverſes:
Juſque-là qu'en voſtre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde, & ſa croyance:
La bagatelle, la ſcience,
Les chimeres, le rien, tout eſt bon : Je ſoûtiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:

C'eſt un parterre, où Flore épand ſes biens;
Sur differentes fleurs l'Abeille s'y repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.
Ce fondement poſé ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables auſſi j'entremêle des traits
De certaine Philoſophie
Subtile, engageante, & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oüy parler ? Ils diſent donc
Que la beſte eſt une machine;
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts:
Nul ſentiment, point d'ame, en elle tout eſt corps.
Telle eſt la monſtre qui chemine,
A pas toûjours égaux, aveugle & ſans deſſein.
Ouvrez-la, liſez dans ſon ſein;
Mainte roüe y tient lieu de tout l'eſprit du monde.
La premiere y meut la ſeconde,
Une troiſiéme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens, la beſte eſt toute telle:
L'objet la frape en un endroit;
Ce lieu frapé s'en va tout droit
Selon nous au voiſin en porter la nouvelle;
Le ſens de proche en proche auſſi-toſt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle ?
Selon eux par neceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté:
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joye, amour, plaiſir, douleur cruelle,

Ou quelque autre de ces eſtats ;
Mais ce n'eſt point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc ? une monſtre ; & nous ? c'eſt autre choſe.
Voicy de la façon que Deſcartes l'expoſe ;
Deſcartes ce mortel dont on euſt fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huiſtre & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche beſte de ſomme.
Voicy, dis-je, comment raiſonne cet Auteur.
Sur tous les animaux enfans du Createur,
J'ay le don de penſer, & je ſçais que je penſe.
Or vous ſçavez Iris de certaine ſcience,
Que quand la beſte penſeroit,
La Beſte ne refléchiroit
Sur l'objet, ny ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoûtient nettement,
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'eſtes point embaraſſée
De le croire, ny moy. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celuy des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proye,
Qu'envain elle a mis ſes efforts
A confondre, & broüiller la voye,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige par force,
A preſenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raiſonnemens pour conſerver ſes jours !
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratagêmes

Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort!
On le déchire apres ſa mort;
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes.

Quand la Perdrix
Void ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuïr encor par les airs le trépas;
Elle fait la bleſſée, & va traiſnant de l'aiſle,
Attirant le Chaſſeur, & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille;
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille,
Elle luy dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nort il eſt un monde,
Où l'on ſçait que les habitans
Vivent ainſi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arreſtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'edifice reſiſte, & dure en ſon entier;
Apres un lit de bois, eſt un lit de mortier:
Chaque Caſtor agit; commune en eſt la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maiſtre d'œuvre y court, & tient haut le baſton.
La republique de Platon,

Ne feroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſçavent en hyver élever leurs maiſons,
Paſſent les eſtangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſçavant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir ;
Juſqu'à preſent tout leur ſçavoir,
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voicy beaucoup plus : écoutez ce recit,
Que je tiens d'un Roy plein de gloire.
Le défenſeur du Nort vous ſera mon garend :
Je vais citer un Prince aimé de la victoire :
Son nom ſeul eſt un mur à l'empire Ottoman ;
C'eſt le Roy Polonois, jamais un Roy ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
Le ſang qui ſe tranſmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmy les hommes,
Non pas meſme au ſiecle où nous ſommes.
Corps de garde avancé, vedettes, eſpions,
Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe, & maudite ſcience,
Fille du Stix, & mere des heros,

Exercent de ces animaux
Le bon ſens, & l'experience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah s'il le rendoit
Et qu'il rendît auſſi le rival d'Epicure!
Que diroit ce dernier ſur ces exemples-cy?
Ce que j'ay déja dit, qu'aux beſtes la nature
Peut par les ſeuls reſſorts operer tout cecy;
Que la memoire eſt corporelle,
Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ay mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a beſoin que d'elle.
L'objet lors qu'il revient, va dans ſon magazin
Chercher par le meſme chemin
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les meſmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un meſme évenement.
Nous agiſſons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ny l'inſtinct. Je parle, je chemine;
Je ſens en moy certain agent;
Tout obeït dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps meſme:
De tous nos mouvemens c'eſt l'arbitre ſuprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'eſt là le point: je vois l'outil

Obeïr à la main : mais la main qui la guide ?
Eh ! qui guide les Cieux, & leur courſe rapide ?
Quelque Ange eſt attaché peut-eſtre à ces grands corps.
Un eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts :
L'impreſſion ſe fait ; Le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité ;
Et s'il faut en parler avec ſincerité,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & luy là-deſſus nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſçais Iris, c'eſt qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un poinct,
Que la plante apres tout n'a point.
Cependant la plante reſpire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Les deux Rats, le Renard, & l'Oeuf.

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un Oeuf.
Le diſné ſuffiſoit à gens de cette eſpece ;
Il n'eſtoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.
Pleins d'appetit, & d'allegreſſe,
Ils alloient de leur œuf manger chacun ſa part ;
Quand un Quidam parut. C'eſtoit maiſtre Renard ;

Rencontre incommode & fascheuse.
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traisner,
C'estoit chose impossible autant que hazardeuse.
Necessité l'ingenieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur estant à demy quart de lieuë;
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis malgré quelques heurts, & quelques mauvais pas,
L'autre le traisna par la queuë.
Qu'on m'aille soûtenir apres un tel recit,
Que les bestes n'ont point d'esprit.
Pour moy, si j'en estois le maistre,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfans.
Ceux-cy pensent-ils pas dés leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoistre.
Par un exemple tout égal,
J'attribuërois à l'animal,
Non point une raison selon nostre maniere :
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne sçais quoy plus vif, & plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flâme,
La flâme en s'épurant peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, & sort-il pas de l'or

Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon ouvrage
Capable de ſentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'vn Singe jamais fiſt le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois noſtre lot infiniment plus fort :
Nous aurions un double treſor;
L'un cette ame pareille en tout-tant que nous ſommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hoſtes de l'univers ſous le nom d'animaux ;
L'autre encore vne autre ame, entre nous & les Anges
Commune en un certain degré ;
Et ce treſor à part creé
Suivroit parmy les airs les celeſtes phalanges,
Entreroit dans un poinct ſans en être preſſé,
Ne finiroit jamais quoy qu'ayant commencé,
Choſes réelles quoy qu'eſtranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroiſtroit
Qu'une tendre & foible lumiere ;
L'organe eſtant plus fort, la raiſon perceroit
Les tenebres de la matiere,
Qui toûjours enveloperoit
L'autre ame imparfaite & groſſiere.

LIVRE QUATRIÉME (X).

—

FABLE I.

L'Homme & la Couleuvre.

N homme vid une Couleuvre.
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agreable à tout l'univers.
A ces mots l'animal pervers
(C'eſt le ſerpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aiſément s'y tromper.)
A ces mots le ſerpent ſe laiſſant attraper
Eſt pris, mis en un ſac, & ce qui fut le pire,
On reſolut ſa mort, fuſt-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raiſon,
L'autre luy fit cette harangue.
Symbole des ingrats, eſtre bon aux méchans

C'eſt eſtre ſot, meurs donc : ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent en ſa langue
Reprit du mieux qu'il put : S'il faloit condamner
Tous les ingrats qui ſont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toy-meſme tu te fais ton procés. Je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux ſur toy.
Mes jours ſont en tes mains, tranche-les : ta juſtice
C'eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice ;
Selon ces loix condamne-moy :
Mais trouve bon qu'avec franchiſe
En mourant au moins je te diſe,
Que le ſymbole des ingrats
Ce n'eſt point le ſerpent, c'eſt l'homme. Ces paroles
Firent arreſter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit. Tes raiſons ſont frivoles :
Je pourrois décider ; car ce droit m'appartient :
Mais rapportons nous en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache eſtoit là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas eſt propoſé, c'eſtoit choſe facile.
Faloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raiſon, pourquoy diſſimuler ?
Je nourris celuy-cy depuis longues années ;
Il n'a ſans mes bienfaits paſſé nulles journées ;
Tout n'eſt que pour luy ſeul ; mon lait & mes enfans,
Le font à la maiſon revenir les mains pleines ;
Meſme j'ay rétably ſa ſanté que les ans
Avoient alterée, & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir ainſi que ſon beſoin.

Enfin me voila vieille; il me laiſſe en un coin
Sans herbe; s'il vouloit encor me laiſſer paiſtre!
Mais je ſuis attachée, & ſi j'euſſe eu pour maiſtre
Un ſerpent, euſt-il ſceu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude? Adieu. J'ay dit ce que je penſe.
L'homme tout étonné d'une telle ſentence
Dit au ſerpent : Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rempante beſte.
Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en ſa teſte,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſans,
Parcourant ſans ceſſer ce long cercle de peines
Qui revenant ſur ſoy ramenoit dans nos plaines
Ce que Cerés nous donne, & vend aux animaux.
Que cette ſuite de travaux
Pour récompenſe avoit de tous tant que nous ſommes,
Force coups, peu de gré; puis quand il eſtoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de ſon ſang l'indulgence des Dieux.
Ainſi parla le Bœuf. L'homme dit : Faiſons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient icy ſe faire,
Au lieu d'arbitre, accuſateur.
Je le recuſe auſſi. L'arbre eſtant pris pour juge,
Ce fut bien pis encor. Il ſervoit de refuge
Contre le chaud, la pluye, & la fureur des vents :
Pour nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs.

L'ombrage n'eſtoit pas le ſeul bien qu'il ſceuſt faire;
Il courboit ſous les fruits; cependant pour ſalaire
Un ruſtre l'abattoit, c'eſtoit là ſon loyer;
Quoy que pendant tout l'an liberal il nous donne
Ou des fleurs au Printemps; ou du fruit en Automne;
L'ombre, l'Eſté; l'Hyver, les plaiſirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on ſans prendre la cognée?
De ſon temperament il euſt encor vécu.
L'homme trouvant mauvais que l'on l'euſt convaincu,
Voulut à toute force avoir cauſe gagnée.
Je ſuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du ſac & du ſerpent auſſi-toſt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la beſte.
On en uſe ainſi chez les grands.
La raiſon les offenſe : ils ſe mettent en teſte
Que tout eſt né pour eux, quadrupedes, & gens,
Et ſerpens.
Si quelqu'un deſſerre les dents,
C'eſt un ſot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin; ou bien ſe taire.

II.

La Tortuë & les deux Canards.

Une Tortuë eſtoit, à la teſte legere,
Qui laſſe de ſon trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere :
Volontiers gens boiteux haïſſent le logis.
Deux Canards à qui la Commere
Communiqua ce beau deſſein,
Luy dirent qu'ils avoient dequoy la ſatisfaire :
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amerique.
Vous verrez mainte Republique,
Maint Royaume, maint peuple; & vous profiterez
Des differentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guere
De voir Ulyſſe en cette affaire.
La Tortuë écouta la propoſition.
Marché fait, les oiſeaux forgent une machine
Pour tranſporter la pelerine.
Dans la gueule en travers on luy paſſe un baſton.
Serrez-bien, dirent-ils; gardez de laſcher priſe :
Puis chaque Canard prend ce baſton par un bout.

La Tortuë enlevée on s'étonne par tout
De voir aller en cette guiſe
L'animal lent & ſa maiſon,
Juſtement au milieu de l'un & l'autre Oiſon.
Miracle, crioit-on; Venez voir dans les nuës
Paſſer la Reine des Tortuës.
La Reine : Vrayment ouy; Je la ſuis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De paſſer ſon chemin ſans dire aucune choſe;
Car laſchant le baſton en deſſerrant les dents,
Elle tombe, elle creve aux pieds des regardans.
Son indiſcretion de ſa perte fut cauſe.
Imprudence, babil, & ſotte vanité,
Et vaine curioſité
Ont enſemble eſtroit parentage;
Ce ſont enfans tous d'un lignage.

III.

Les Poiſſons & le Cormoran.

Il n'eſtoit point d'étang dans tout le voiſinage
Qu'un Cormoran n'euſt mis à contribution.
Viviers & reſervoirs luy payoient penſion :
Sa cuiſine alloit bien; mais lors que le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La meſme cuiſine alla mal.
Tout Cormoran ſe ſert de pourvoyeur luy-meſme.
Le noſtre un peù trop vieux pour voir au fond des eaus,
N'ayant ny filets ny rezeaus,
Souffroit une diſette extreme.
Que fit-il? le beſoin, docteur en ſtratagême,
Luy fournit celuy-cy. Sur le bord d'un Eſtang
Cormoran vid une Ecreviſſe.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'inſtant
Porter un avis important
A ce peuple; Il faut qu'il periſſe :
Le maiſtre de ce lieu dans huit jours peſchera :
L'Ecreviſſe en haſte s'en va
Conter le cas : grande eſt l'émute.
On court, on s'aſſemble, on députe

A l'oiſeau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? quel eſt voſtre garand?
Eſtes-vous ſeur de cette affaire?
N'y ſçavez-vous remede? & qu'eſt-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?
N'en ſoyez point en ſoin : je vous porteray tous
L'un apres l'autre en ma retraite.
Nul que Dieu ſeul & moy n'en connoiſt les chemins,
Il n'eſt demeure plus ſecrete.
Un Vivier que nature y creuſa de ſes mains,
Inconnu des traitres humains,
Sauvera voſtre republique.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un apres l'autre fut porté
Sous ce rocher peu frequenté.
Là Cormoran le bon apoſtre
Les ayant mis en un endroit
Tranſparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit ſans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dêpens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui ſont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu; puis que l'humaine engeance
En auroit auſſi bien croqué ſa bonne part;
Qu'importe qui vous mange? homme ou Loup; toute panſe
Me paroiſt une à cet égard;
Un jour pluſtoſt, un jour plus tard,
Ce n'eſt pas grande difference.

IV.

L'Enfoüiſſeur & ſon Compere.

Un Pinſemaille avoit tant amaſſé,
Qu'il ne ſçavoit où loger ſa finance.
L'avarice compagne & ſœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embaraſſé
Dans le choix d'un dépoſitaire;
Car il en vouloit un : Et voicy ſa raiſon.
L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altere,
Si je le laiſſe à la maiſon :
Moy-meſme de mon bien je ſeray le larron.
Le larron, quoy joüir, c'eſt ſe voler ſoy-meſme!
Mon amy, j'ay pitié de ton erreur extrême;
Apprend de moy cette leçon :
Le bien n'eſt bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela c'eſt un mal. Veux-tu le reſerver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquerir, le ſoin de conſerver
Oſtent le prix à l'or qu'on croit ſi neceſſaire.
Pour ſe décharger d'un tel ſoin
Noſtre homme euſt pû trouver des gens ſurs au beſoin;
Il aima mieux la terre, & prenant ſon compere,

Celuy-cy l'aide; Ils vont enfoüir le treſor.
Au bout de quelque-temps l'homme va voir ſon or.
Il ne retrouva que le giſte.
Soupçonnant à bon droit le compere, il va viſte
Luy dire : Appreſtez-vous; car il me reſte encor
Quelques deniers; je veux les joindre à l'autre maſſe.
Le Compere auſſi toſt va remettre en ſa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois ſans qu'il y manquaſt rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage :
Il retint tout chez luy, réſolu de joüir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfoüir.
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.
Il n'eſt pas mal-aiſé de tromper un trompeur.

V.

Le Loup & les Bergers.

Un Loup remply d'humanité,
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
Quoy qu'il ne l'exerçaſt que par neceſſité,
Une reflexion profonde.
Je ſuy hay, dit-il, & de qui? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemy commun :
Chiens, Chaſſeurs, Villageois s'aſſemblent pour ſa perte :
Jupiter eſt là haut étourdi de leurs cris :
C'eſt par là que de Loups l'Angleterre eſt deſerte :
On y mit noſtre teſte à prix.
Il n'eſt hobereau qui ne faſſe
Contre nous tels bans publier :
Il n'eſt marmot oſant crier
Que du Loup auſſi-toſt ſa mere ne menace.
Le tout pour un Aſne rogneux,
Pour un Mouton pourry, pour quelque Chien hargneux
Dont j'auray paſſé mon envie.
Et bien ne mangeons plus de choſe ayant eu vie :
Paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim pluſtoſt :

Eſt-ce une choſe ſi cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine univerſelle?
Diſant ces mots il vid des Bergers pour leur roſt
Mangeans un agneau cuit en broche.
Oh, oh, dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent; Voila ſes gardiens
S'en repaiſſans eux & leurs chiens;
Et moy Loup j'en feray ſcrupule?
Non, par tous les Dieux non; Je ſerois ridicule.
Thibaut l'agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non ſeulement luy, mais la mere qu'il tètte,
Et le pere qui l'engendra.
Ce Loup avoit raiſon : Eſt-il dit qu'on nous voye
Faire feſtin de toute proye,
Manger les animaux, & nous les reduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons?
Ils n'auront ny croc ny marmite?
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite?

VI.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter, qui ſceus de ton cerveau,
Par un ſecret d'acouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaus:
Caracolant, friſant l'air & les eaus,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire; & mon rezeau
En ſeroit plein ſans ce maudit oyſeau;
Je l'ay tiſſu de matiere aſſez forte.
Ainſi d'un diſcours inſolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapiſſiere,
Et qui lors eſtant filandiere,
Pretendoit enlacer tout inſecte volant.
La ſœur de Philomele, attentive à ſa proye,
Malgré le beſtion happoit mouches dans l'air,
Pour ſes petits, pour elle, impitoyable joye,
Que ſes enfans gloutons, d'un bec toûjours ouvert,
D'un ton demy formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la teſte & les pieds, artiſans ſuperflus,
Se vid elle-meſme enlevée.
L'hirondelle en paſſant emporta toile, & tout,
Et l'animal pendant au bout.
Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant, & le fort ſont aſſis
A la premiere : & les petits
Mangent leur reſte à la ſeconde.

VII.

Les Perdrix & les Cocs.

PARMY de certains Cocs incivils, peu galans,
Toûjours en noiſe & turbulens,
Une Perdrix eſtoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
De la part de ces Cocs peuple à l'amour porté
Luy faiſoient eſperer beaucoup d'honneſteté :
Ils feroient les honneurs de la meſnagerie.
Ce peuple cependant fort ſouvent en furie,
Pour la Dame étrangere ayant peu de reſpec,
Luy donnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée;
Mais ſi-toſt qu'elle eut vû cette troupe enragée
S'entrebattre elle-meſme, & ſe percer les flancs,
Elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle,
Ne les accuſons point; plaignons plûtoſt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modele
N'a pas formé tous les eſprits :
Il eſt des naturels de Cocs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moy, je paſſerois ma vie
En plus honneſte compagnie.

Le maiſtre de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Cocs, & nous coupe les aiſles :
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.

VIII.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ay-je fait pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maiſtre ?
Le bel eſtat où me voicy !
Devant les autres Chiens oſeray-je parêtre ?
O Rois des animaux, ou plûtoſt leurs tyrans,
Qui vous feroit choſes pareilles ?
Ainſi crioit Mouflar jeune dogue ; & les gens
Peu touchez de ſes cris douloureux & perçans,
Venoient de luy couper ſans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre : il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup ; car eſtant de nature
A piller ſes pareils, mainte meſaventure
L'auroit fait retourner chez luy
Avec cette partie en cent lieux alterée ;
Chien hargneux a toûjours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autruy
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit de peur d'eſclandre :
Témoin maiſtre Mouflar armé d'un gorgerin ;
Du reſte ayant d'oreille autant que ſur ma main,
Un Loup n'euſt ſceu par où le prendre.

IX.

Le Berger & le Roy.

Deux demons à leur gré partagent noſtre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la raiſon.
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, Amour ; & l'autre, Ambition.
Cette derniere étend le plus loin ſon empire;
Car meſme elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but eſt de dire
Comme un Roy fit venir un Berger à ſa Cour.
Le conte eſt du bon temps, non du ſiecle où nous ſommes.
Ce Roy vid un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux ſoins du Berger, de trés-notables ſommes.
Le Berger plut au Roy par ces ſoins diligens.
Tu merites, dit-il, d'eſtre Paſteur de gens;
Laiſſe-là tes moutons, vien conduire des hommes.
Je te fais Juge Souverain.
Voilà noſtre Berger la balance à la main.
Quoy qu'il n'euſt gueres veu d'autres gens qu'un Hermite,
Son troupeau, ſes mâtins, le loup, & puis c'eſt tout,

Il avoit du bon ſens ; le reſte vient en ſuite.
Bref il en vint fort bien à bout.
L'Hermite ſon voiſin accourut pour luy dire :
Veillay-je, & n'eſt-ce point un ſonge que je vois ?
Vous favory ! vous grand ! défiez-vous des Rois :
Leur faveur eſt gliſſante, on s'y trompe ; & le pire,
C'eſt qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en amy. Craignez tout. L'autre rit,
Et noſtre Hermite pourſuivit :
Voyez combien déja la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un ſerpent engourdy de froid
Vint s'offrir ſous la main ; il le prit pour un foüet.
Le ſien s'eſtoit perdu tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuſe avanture,
Quand un paſſant cria : Que tenez-vous ? ô Dieux !
Jettez cet animal traiſtre & pernicieux,
Ce ſerpent. C'eſt un foüet. C'eſt un ſerpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intereſt m'oblige ?
Pretendez-vous garder ce treſor ? Pourquoy non ?
Mon foüet eſtoit uſé ; j'en retrouve un fort bon ;
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bien-toſt la vie :
L'animal dégourdy piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.

Eh, que me ſçauroit-il arriver que la mort?
Mille dégouſts viendront, dit le Prophete Hermite.
Il en vint en effet; l'Hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de Cour, fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du Juge, ainſi que ſon merite,
Furent ſuſpects au Prince. On cabale, on ſuſcite
Accuſateurs & gens grevez par ſes arreſts.
De nos biens, dirent-ils, il s'eſt fait un Palais.
Le Prince voulut voir ces richeſſes immenſes,
Il ne trouva par tout que mediocrité,
Loüanges du deſert & de la pauvreté;
C'eſtoient-là ſes magnificences.
Son fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix.
Un grand coffre en eſt plein, fermé de dix ſerrures.
Luy-meſme ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
Tous les machineurs d'impoſtures.
Le coffre eſtant ouvert, on y vid des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et je penſe auſſi ſa muſette.
Doux treſors, ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attiraſtes ſur vous l'envie & le menſonge,
Je vous reprens : ſortons de ces riches Palais
Comme l'on ſortiroit d'un ſonge.
Sire, pardonnez-moy cette exclamation.
J'avois préveu ma cheute en montant ſur le faiſte.
Je m'y ſuis trop complu; mais qui n'a dans la teſte
Un petit grain d'ambition?

X.

Les Poiſſons & le Berger qui jouë de la flûte.

TYRCIS qui pour la ſeule Annette
Faiſoit reſonner les accords
D'une voix & d'une muſette,
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arroſant des prairies,
Dont Zephire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne peſchoit;
Mais nul poiſſon ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ſes peines.
Le Berger qui par ſes chanſons
Euſt attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poiſſons.
Il leur chanta cecy. Citoyens de cette onde,
Laiſſez voſtre Nayade en ſa grote profonde.
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux priſons de la Belle:
Ce n'eſt qu'à nous qu'elle eſt cruelle:

Vous ſerez traitez doucement,
On n'en veut point à voſtre vie :
Un vivier vous attend plus clair que fin criſtal.
Et quand à quelques-uns l'appaſt ſeroit fatal,
Mourir des mains d'Annette eſt un ſort que j'envie.
Ce diſcours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire eſtoit ſourd auſſi bien que muet.
Tyrcis eut beau preſcher : ſes paroles miellées
S'en eſtant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voila les poiſſons pris,
Voila les poiſſons mis aux pieds de la Bergere.
O vous Paſteurs d'humains & non pas de brebis :
Rois qui croyez gagner par raiſons les eſprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'eſt jamais par-là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre maniere,
Servez-vous de vos rets, la puiſſance fait tout.

XI.

Les deux Perroquets, le Roy & ſon fils.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du roſt d'un Roy faiſoient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oyſeaux faiſoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié ſincere
Entre ces gens : les deux peres s'aimoient ;
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre auſſi s'accoûtumoient,
Nourris enſemble, & compagnons d'école.
C'eſtoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet ;
Car l'enfant eſtoit Prince & ſon pere Monarque.
Par le temperament que luy donna la parque,
Il aimoit les oyſeaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la Province,
Faiſoit auſſi ſa part des delices du Prince.
Ces deux rivaux un jour enſemble ſe joüans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le paſſereau peu circonſpec,
S'attira de tels coups de bec,

Que demy mort & traiſnant l'aiſle,
On crut qu'il n'en pourroit guerir.
Le Prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & ſe deſeſpere.
Le tout en vain; ſes cris ſont ſuperflus:
L'oiſeau parleur eſt déja dans la barque:
Pour dire mieux, l'oiſeau ne parlant plus
Fait qu'en fureur ſur le fils du Monarque
Son pere s'en va fondre, & luy creve les yeux.
Il ſe ſauve auſſi-toſt, & choiſit pour azile
Le haut d'un Pin. Là dans le ſein des Dieux
Il gouſte ſa vengeance en lieu ſeur & tranquille.
Le Roy luy-meſme y court, & dit pour l'attirer;
Amy, reviens chez moy: que nous ſert de pleurer?
Haine, vengeance & deüil, laiſſons tout à la porte.
Je ſuis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur ſoit forte,
Que le tort vient de nous: mon fils fut l'agreſſeur:
Mon fils! non; C'eſt le ſort qui du coup eſt l'autheur.
La Parque avoit écrit de tout temps en ſon livre
Que l'un de nos enfans devoit ceſſer de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Conſolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit: Sire Roy,
Crois-tu qu'aprés un tel outrage
Je me doive fier à toy?
Tu m'allegues le ſort; prétens-tu par ta foy
Me leurrer de l'appaſt d'un profane langage?

Mais que la providence ou bien que le deſtin
Regle les affaires du monde,
Il eſt écrit là-haut qu'au faiſte de ce pin
Ou dans quelque Foreſt profonde
J'acheveray mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'eſtre un juſte ſujet
De haine & de fureur. Je ſçay que la vengeance
Eſt un morceau de Roy, car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offenſe :
Je le crois : cependant, il me faut pour le mieux
Eviter ta main & tes yeux.
Sire Roy mon amy, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour :
L'abſence eſt auſſi bien un remede à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

XII.

La Lionne & l'Ourſe.

MERE Lionne avoit perdu ſon fan.
Un Chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement
Que toute la Foreſt eſtoit importunée.
La nuit ny ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la Reine des bois n'arreſtoit les vacarmes.
Nul animal n'eſtoit du ſommeil viſité.
L'Ourſe enfin luy dit : Ma commere,
Un mot ſans plus; tous les enfans
Qui ſont paſſez entre vos dents,
N'avoient-ils ny pere ny mere?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos teſtes rompuës,
Si tant de meres ſe ſont teuës,
Que ne vous taiſez-vous auſſi?
Moy me taire? moy malheureuſe!
Ah j'ay perdu mon fils! il me faudra traiſner
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moy, qui vous force à vous y condamner?

Helas! c'eſt le deſtin qui me hait. Ces parolles
Ont eſté de tout temps en la bouche de tous.
Miſerables humains, cecy s'adreſſe à vous :
Je n'entens reſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque en pareil cas ſe croit hai des Cieux,
Qu'il conſidere Hecube, il rendra grace aux Dieux.

XIII.

Les deux Avanturiers & le Talifman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ſes travaux.
Ce Dieu n'a guere de rivaux :
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Hiſtoire.
En voicy pourtant un que de vieux Taliſmans
Firent chercher fortune au pays des Romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade & luy trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau.
Seigneur Avanturier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a veu nul Chevalier errant,
Tu n'as qu'à paſſer ce torrent,
Puis prenant dans tes bras un Elephant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au ſommet de ce mont
Qui menace les Cieux de ſon ſuperbe front.
L'un des deux Chevaliers ſeigna du nez. Si l'onde
Eſt rapide autant que profonde,
Dit-il, & ſuppoſé qu'on la puiſſe paſſer,
Pourquoy de l'Elephant s'aller embaraſſer ?

Quelle ridicule entrepriſe!
La ſage l'aura fait par tel art & de guiſe,
Qu'on le pourra porter peut-eſtre quatre pas :
Mais juſqu'au haut du mont, d'une haleine? il n'eſt pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne ſoit d'un Elephant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un baſton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle avanture?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce ſera quelque enigme à tromper un enfant.
C'eſt pourquoy je vous laiſſe avec voſtre Elephant.
Le raiſonneur party, l'avantureux ſe lance,
Les yeux clos à travers cette eau.
Ny profondeur ny violence
Ne pûrent l'arreſter, & ſelon l'écriteau
Il vid ſon Elephant couché ſur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une eſplanade, & puis une cité.
Un cry par l'Elephant eſt auſſi-toſt jetté.
Le peuple auſſi-toſt ſort en armes.
Tout autre Avanturier au bruit de ces alarmes
Auroit fuy. Celuy-cy loin de tourner le dos
Veut vendre au moins ſa vie, & mourir en Heros.
Il fut tout étonné d'oüir cette cohorte
Le proclamer Monarque au lieu de ſon Roy mort.
Il ne ſe fit prier que de la bonne ſorte,
Encor que le fardeau fuſt, dit-il, un peu fort.
Sixte en diſoit autant quand on le fit ſaint Pere.
(Seroit-ce bien une miſere

Que d'eſtre Pape ou d'eſtre Roy ?)
On reconnut bien-toſt ſon peu de bonne foy.
Fortune aveugle ſuit aveugle hardieſſe.
Le ſage quelquefois fait bien d'executer,
Avant que de donner le temps à la ſageſſe
D'enviſager le fait, & ſans la conſulter.

DISCOURS

à Monſieur le Duc de la Rochefoucault.

XIV.

Ie me ſuis ſouvent dit, voyant de quelle ſorte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte
En mille occaſions comme les animaux :
Le Roy de ces gens-là n'a pas moins de defaux
Que ſes ſujets, & la nature
A mis dans chaque creature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits :
J'entens les eſprits corps, & paitris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affuſt, ſoit lors que la lumiere
Précipite ſes traits dans l'humide ſejour;
Soit lors que le Soleil rentre dans ſa carriere,
Et que n'eſtant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelque bois ſur un arbre je grimpe;
Et nouveau Jupiter du haut de cet olimpe,
Je foudroye à diſcretion
Un lapin qui n'y penſoit guere.
Je vois fuir auſſi-toſt toute la nation

Des lapins qui ſur la Bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient & de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſeureté
Dans la ſoûterraine cité :
Mais le danger s'oublie, & cette peur ſi grande
S'évanoüit bien-toſt. Je revois les lapins
Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.
Ne reconnoiſt-on pas en cela les humains ?
Diſperſez par quelque orage
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une choſe commune.
Quand des chiens étrangers paſſent par quelque endroit
Qui n'eſt pas de leur détroit,
Je laiſſe à penſer quelle feſte.
Les chiens du lieu n'ayans en teſte
Qu'un intereſt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces paſſans
Juſqu'aux confins du territoire.
Un intereſt de biens, de grandeur, & de gloire,
Aux Gouverneurs d'Eſtats, à certains courtiſans,
A gens de tous métiers en fait tout autant faire.
On nous void tous pour l'ordinaire
Piller le ſurvenant, nous jetter ſur ſa peau.

La coquette & l'auteur ſont de ce caractere;
Malheur à l'écrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gaſteau,
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon diſcours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toûjours les meilleurs. En cela j'ay pour guides
Tous les maiſtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer:
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne puſtes jamais écouter ſans pudeur
La loüange la plus permiſe,
La plus juſte & la mieux acquiſe,
Vous enfin dont à peine ay-je encore obtenu
Que voſtre nom receuſt icy quelques hommages,
Du temps & des cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France en grands noms plus feconde
Qu'aucun climat de l'Univers,
Permettez-moy du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le ſujet de ces Vers.

XV.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le Fils de Roy.

QUATRE chercheurs de nouveaux mondes,
Preſque nus échapez à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de Roy,
Réduits au ſort de Bellizaire*,
Demandoient aux paſſans de quoy
Pouvoir ſoulager leur miſere.
De raconter quel ſort les avoit aſſemblez,
Quoy que ſous divers points tous quatre ils fuſſent nez,
C'eſt un récit de longue haleine.
Ils s'aſſirent enfin au bord d'une fontaine.
Là le conſeil ſe tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit ſur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la penſée
De leur avanture paſſée

* Bellizaire eſtoit un grand Capitaine, qui ayant commandé les Armées de l'Empereur & perdu les bonnes graces de ſon Maiſtre, tomba dans un tel point de miſere, qu'il demandoit l'aumoſne ſur les grands chemins.

Chacun fist de son mieux, & s'appliquast au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajoûta-t'il, guerit-elle son homme?
Travaillons; c'est dequoy nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler! ainsi parler; croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux testes couronnées
De l'esprit & de la raison,
Et que de tout Berger comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celuy-cy fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoüez aux bords de l'Amerique.
L'un, c'estoit le Marchand, sçavoit l'Arithmetique;
A tant par mois, dit-il, j'en donneray leçon.
J'enseigneray la politique,
Reprit le Fils de Roy. Le Noble poursuivit :
Moy je sçais le blason; j'en veux tenir école :
Comme si devers l'Inde on eust eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoy,
Le mois a trente jours, jusqu'à cette écheance
Jeusnerons-nous par vostre foy?
Vous me donnez une esperance
Belle, mais éloignée; & cependant j'ay faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plûtost sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moy, le soûper d'aujourd'huy?
Avant tout autre c'est celuy
Dont il s'agit : vostre science
Est courte là-dessus; ma main y supplêra.

A ces mots le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empeſcha qu'un long jeuſne à la fin ne fiſt tant
Qu'ils allaſſent là bas exercer leur talent.
Je conclus de cette avanture,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours;
Et grace aux dons de la nature,
La main eſt le plus ſeur & le plus prompt ſecours.

LIVRE CINQUIÉME (XI).

—

FABLE I.

Le Lion.

SULTAN Leopard autresfois
Eut, ce dit-on, par mainte aubeine,
Force bœufs dans ſes prez, force Cerfs dans ſes bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la foreſt prochaine.
Apres les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre grands il ſe pratique,
Le Sultan fit venir ſon Viſir le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce luy dit-il Lionceau mon voiſin :

Son pere eſt mort, que peut-il faire?
Plains plûtoſt le pauvre orphelin.
Il a chez luy plus d'une affaire;
Et devra beaucoup au deſtin
S'il garde ce qu'il a ſans tenter de conqueſte.
Le Renard dit branlant la teſte :
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié :
Il faut de celuy-cy conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Luy ſoit cruë, & qu'il ſoit en eſtat de nous nuire :
N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ay fait ſon horoſcope : il croiſtra par la guerre.
Ce ſera le meilleur Lion
Pour ſes amis qui ſoit ſur terre,
Taſchez donc d'en eſtre, ſinon
Taſchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors; & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, beſtes, gens; tant qu'enfin
Le Lionceau devient vray Lion. Le tocſin
Sonne auſſi-toſt ſur luy; l'alarme ſe promeine
De toutes parts; & le Viſir
Conſulté là-deſſus dit avec un ſoûpir :
Pourquoy l'irritez-vous? la choſe eſt ſans remede.
En vain nous appellons mille gens à noſtre ayde.
Plus ils ſont, plus il coûte; & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaiſez le Lion : ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliez vivans ſur noſtre bien :

Le Lion en a trois qui ne luy coûtent rien,
Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jettez-luy promptement ſous la griffe un mouton :
S'il n'en eſt pas content jettez en davantage.
Joignez-y quelque bœuf : choiſiſſez pour ce don
Tout le plus gras du paſturage.
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas,
Il en prit mal, & force états
Voiſins du Sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna ; tous y perdirent.
Quoy que fiſt ce monde ennemi,
Celuy qu'ils craignoient fut le maiſtre.
Propoſez-vous d'avoir le Lion pour ami
Si vous voulez le laiſſer craiſtre.

II.

POVR MONSEIGNEUR

LE DUC DU MAYNE.

IUPITER eut un fils qui ſe ſentant du lieu
Dont il tiroit ſon origine
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faiſoit ſa principale affaire
Des doux ſoins d'aimer & de plaire.
En luy l'amour & la raiſon
Devancerent le temps, dont les aîles legeres
N'amenent que trop-toſt, helas! chaque ſaiſon.
Flore aux regards riants, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olimpien.
Ce que la paſſion peut inſpirer d'adreſſe,
Sentimens délicats & remplis de tendreſſe,
Pleurs, ſoûpirs, tout en fut : bref il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit par ſa naiſſance

Avoir un autre eſprit & d'autres dons des Cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il ſembloit qu'il n'agiſt que par réminiſcence,
Et qu'il euſt autresfois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit : J'ay ſceu conduire
Seul & ſans compagnon juſqu'ici l'Univers :
Mais il eſt des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribuë.
Sur cét enfant cheri j'ay donc jetté la veuë.
C'eſt mon ſang : tout eſt plein déja de ſes Autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il ſçache tout. Le maiſtre du Tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit.
Pour ſçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Luy monſtrer moy-meſme cét art
Par qui maints Heros ont eu part
Aux honneurs de l'Olimpe, & groſſi cét empire.
Je ſeray ſon maiſtre de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moy, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son maiſtre à ſurmonter les vices,
A dompter les tranſports, monſtres empoiſonneurs,
Comme Hydres renaiſſans ſans ceſſe dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moy les ſentiers peu battus
Qui meinent aux honneurs ſur les pas des vertus.

Quand ce vint au Dieu de Cythere,
Il dit qu'il luy monſtreroit tout.
L'amour avoit raiſon : dequoy ne vient à bout
L'eſprit joint au deſir de plaire ?

III.

Le Fermier, le Chien, & le Renard.

Le Loup & le Renard ſont d'étranges voiſins :
Je ne baſtiray point autour de leur demeure.
Ce dernier guetoit à toute heure
Les poules d'un Fermier; & quoy que des plus fins,
Il n'avoit pû donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appetit, de l'autre le danger,
N'eſtoient pas au compere un embarras leger.
Hé quoy, dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moy?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours; le ruſtre en paix chez ſoy
Vous fait argent de tout, convertit en monnoye,
Ses chapons, ſa poulaille; il en a meſme au croc :
Et moy maiſtre paſſé, quand j'attrape un vieux coq,
Je ſuis au comble de la joye!
Pourquoy ſire Jupin m'a-t'il donc appellé
Au métier de Renard? je jure les puiſſances
De l'Olimpe & du Stix, il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur ces vengeances,
Il choiſit une nuit liberale en pavots:

BIBLIOTHECA

Chacun eſtoit plongé dans un profond repos;
Le Maiſtre du logis, les valets, le chien meſme,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier,
Laiſſant ouvert ſon poulailler,
Commit une ſottiſe extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité:
Les marques de ſa cruauté,
Parurent avec l'Aube : on vid un étalage
De corps ſanglans, & de carnage.
Peu s'en falut que le Soleil
Ne rebrouſſaſt d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un ſpectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha ſon camp de morts : on vid preſque détruit
L'oſt des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de ſa tente
Ajax à l'ame impatiente,
De moutons, & de boucs fit un vaſte débris,
Croyant tuer en eux ſon concurrent Uliſſe,
Et les autheurs de l'injuſtice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard autre Ajax aux volailles funeſte,
Emporte ce qu'il peut, laiſſe étendu le reſte.
Le Maiſtre ne trouva de recours qu'à crier
Contre ſes gens, ſon chien, c'eſt l'ordinaire uſage.
Ah maudit animal qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertiſſois-tu dés l'abord du carnage?
Que ne l'évitiez-vous? ç'euſt eſté plûtoſt fait.

Si vous Maiſtre & Fermier à qui touche le fait,
Dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
Voulez-vous que moy chien qui n'ay rien à la choſe,
Sans aucun intereſt je perde le repos?
Ce chien parloit tres-apropos:
Son raiſonnement pouvoit eſtre
Fort bon dans la bouche d'un Maiſtre;
Mais n'eſtant que d'un ſimple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien.
On vous ſangla le pauvre drille.
Toy donc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ay jamais envié cét honneur,)
T'attendre aux yeux d'autruy, quand tu dors, c'eſt erreur.
Couche-toy le dernier, & voy fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

IV.

Le ſonge d'un habitant du Mogol.

IADIS certain Mogol vid en ſonge un Vizir,
Aux champs Eliſiens poſſeſſeur d'un plaiſir,
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;
Le meſme ſongeur vid en une autre contrée
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié meſme les mal-heureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire,
Minos en ces deux morts ſembloit s'eſtre mépris.
Le dormeur s'éveilla tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interprete luy dit: Ne vous étonnez point,
Voſtre ſonge a du ſens, & ſi j'ay ſur ce poinct
Acquis tant ſoit peu d'habitude,
C'eſt un avis des Dieux. Pendant l'humain ſéjour
Ce Vizir quelquesfois cherchoit la ſolitude;
Cét Hermite aux Vizirs alloit faire ſa cour.

Si j'oſois ajoûter au mot de l'interprete,
J'inſpirerois icy l'amour de la retraite;

Elle offre à ſes amans des biens ſans embarras,
Bien purs, preſens du Ciel, qui naiſſent ſous les pas.
Solitude où je trouve une douceur ſecrete,
Lieux que j'aimay toujours, ne pourray-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arreſtera ſous vos ſombres aziles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartez errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs differentes?
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormiray point ſous de riches lambris.
Mais void-on que le ſomme en perde de ſon prix?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
Je luy vouë au deſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'auray veſcu ſans ſoins, & mourray ſans remords.

V.

Le Lion, le Singe, & les deux Aſnes.

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour amener
Le Singe maiſtre es arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le Regent,
Fut celle-cy : Grand Roy, pour regner ſagement,
Il faut que tout Prince prefere
Le zele de l'Eſtat à certain mouvement,
Qu'on appelle communément
Amour propre; car c'eſt le pere,
C'eſt l'autheur de tous les défauts,
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout poinct ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'eſt beaucoup de pouvoir moderer cét amour.
Par là voſtre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoy
De ridicule ny d'injuſte.
Donne moy, repartit le Roy,

Des exemples de l'un & l'autre.
Toute eſpece, dit le Docteur,
(Et je commence par la noſtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils; car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoy-meſme.
De tout ce que deſſus j'argumente tres-bien,
Qu'icy bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſceu des ignorans, que des gens de ſçavoir.
L'autre jour ſuivant à la trace
Deux Aſnes qui prenant tour à tour l'encenſoir
Se loüoient tour à tour, comme c'eſt la maniere;
J'oüis que l'un des deux diſoit à ſon confrere :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme cét animal ſi parfait? il profâne
Noſtre auguſte nom, traitant d'Aſne
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot:
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite noſtre rire, & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſans de pretendre exceller
Par deſſus nous; non, non; c'eſt à vous de parler,
A leurs Orateurs de ſe taire.
Voilà les vrays braillards; mais laiſſons-là ces gens;
Vous m'entendez, je vous entends :

Il ſuffit : & quant aux merveilles,
Dont voſtre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele eſt au prix novice dans cét Art :
Vous ſurpaſſez Lambert. L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualitez pareilles.
Ces Aſnes non contens de s'eſtre ainſi gratez,
S'en allerent dans les Citez
L'un l'autre ſe proſner. Chacun d'eux croyoit faire
En priſant ſes pareils une fort bonne affaire,
Pretendant que l'honneur en reviendroit ſur luy.
J'en connois beaucoup aujourd'huy,
Non parmy les baudets, mais parmy les puiſſances
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrez,
Qui changeroient entre eux les ſimples excellences,
S'ils oſoient en des majeſtez.
J'en dis peut-eſtre plus qu'il ne faut, & ſuppoſe
Que voſtre majeſté gardera le ſecret.
Elle avoit ſoûhaité d'apprendre quelque trait
Qui luy fiſt voir entre autre choſe
L'amour propre, donnant du ridicule aux gens.
L'injuſte aura ſon tour : il y faut plus de temps.
Ainſi parla ce Singe. On ne m'a pas ſçeu dire
S'il traita l'autre poinct ; car il eſt délicat ;
Et noſtre maiſtre es Arts qui n'eſtoit pas un fat
Regardoit ce Lion comme un terrible ſire.

VI.

Le Loup, & le Renard.

MAIS d'où vient qu'au Renard Eſope accorde un poinct ?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie.
J'en cherche la raiſon, & ne la trouve point.
Quand le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
Ou d'attaquer celle d'autruy,
N'en ſçait-il pas autant que luy ?
Je crois qu'il en ſçait plus, & j'oſerois peut-eſtre
Avec quelque raiſon contredire mon maiſtre.
Voicy pourtant un cas où tout l'honneur échût
A l'hoſte des terriers. Un ſoir il apperçeut
La Lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Luy parut un ample fromage.
Deux ſceaux alternativement
Puiſoient le liquide élement.
Noſtre Renard preſſé par une faim canine,
S'accommode en celuy qu'au haut de la machine
L'autre ſceau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'erreur ; mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine.

Car comment remonter ſi quelque autre affamé
De la meſme image charmé,
Et ſuccedant à ſa miſere
Par le meſme chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'eſtoient paſſez ſans qu'aucun vinſt au puits;
Le temps qui toûjours marche avoit pendant deux nuits
Echancré ſelon l'ordinaire
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard eſtoit deſeſperé.
Compere Loup, le goſier alteré,
Paſſe par là : l'autre dit; Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cét objet ?
C'eſt un fromage exquis. Le Dieu Faune l'a fait,
La vache Io donna le laict.
Jupiter, s'il eſtoit malade,
Reprendroit l'appetit en taſtant d'un tel mets.
J'en ay mangé cette échancrure,
Le reſte vous ſera ſuffiſante paſture.
Deſcendez dans un ſceau que j'ay là mis exprés.
Bien qu'au moins mal qu'il puſt il ajuſtaſt l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire :
Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maiſtre Renard.
Ne nous en mocquons point: nous nous laiſſons ſéduire
Sur auſſi peu de fondement;
Et chacun croit fort aiſément
Ce qu'il craint, & ce qu'il deſire.

VII.

Le Païſan du Danube.

Il ne faut point juger des gens ſur l'apparence.
Le conſeil en eſt bon; mais il n'eſt pas nouveau.
Jadis l'erreur du Souriceau
Me ſervit à prouver le diſcours que j'avance.
J'ay pour le fonder à preſent
Le bon Socrate, Eſope, & certain Païſan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoiſt les premiers; quant à l'autre, voicy
Le perſonnage en racourci.
Son menton nourriſſoit une barbe touffuë,
Toute ſa perſonne veluë
Repreſentoit un Ours, mais un Ours mal leché.
Sous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſe levre,
Portoit ſayon de poil de chevre,
Et ceinture de joncs marins.
Cét homme ainſi baſty fut deputé des Villes
Que lave le Danube : il n'eſtoit point d'aziles,
Où l'avarice des Romains

Ne penetraſt alors, & ne portaſt les mains.
Le deputé vint donc, & fit cette harangue,
Romains, & vous Senat aſſis pour m'écoûter,
Je ſupplie avant tout les Dieux de m'aſſiſter :
Veüillent les immortels conducteurs de ma langue
Que je ne diſe rien qui doive eſtre repris.
Sans leur ayde il ne peut entrer dans les eſprits,
Que tout mal & toute injuſtice :
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous que punit la Romaine avarice :
Rome eſt par nos forfaits, plus que par ſes exploits,
L'inſtrument de noſtre ſupplice.
Craignez Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne tranſporte chez vous les pleurs & la miſere,
Et mettant en nos mains par un juſte retour
Les armes dont ſe ſert ſa vengeance ſevere,
Il ne vous faſſe en ſa colere
Nos eſclaves à voſtre tour.
Et pourquoy ſommes nous les voſtres? qu'on me die
En quoy vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maiſtres de l'Univers?
Pourquoy venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Eſtoient propres aux Arts, ainſi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adreſſe & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut eſtre en voſtre place ils auroient la puiſſance,

Et ſçauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos Preteurs ont ſur nous exercée
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos Autels
Elle meſme en eſt offenſée :
Car ſçachez que les immortels
Ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs Temples,
D'avarice qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome;
La terre, & le travail de l'homme
Font pour les aſſouvir des efforts ſuperflus.
Retirez les; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes;
Nous quittons les Citez, nous fuyons aux montagnes,
Nous laiſſons nos cheres compagnes.
Nous ne converſons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragez de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un païs qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déja nez
Nous ſoûhaitons de voir leurs jours bientoſt bornez :
Vos Preteurs au mal-heur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice.
C'eſt tout ce que j'ay veu dans Rome à mon abord :
N'a-t-on point de preſent à faire ?

Point de pourpre à donner ? c'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix : encor leur miniſtere
A-t'il mille longueurs. Ce diſcours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots il ſe couche, & chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du ſauvage ainſi proſterné.
On le créa Patrice; & ce fut la vengeance,
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres Preteurs, & par écrit
Le Senat demanda ce qu'avoit dit cét homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſçeut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

VIII.

Le vieillard, & les trois jeunes hommes.

Vn octogenaire plantoit.
Paſſe encor de baſtir; mais planter à cét âge!
Diſoient trois jouvenceaux enfans du voiſinage,
Aſſurement il radotoit.
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruict de ce labeur pouvez-vous recüeillir
Antant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoy bon charger voſtre vie
Des ſoins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour vous?
Ne ſongez deſormais qu'à vos erreurs paſſées:
Quittez le long eſpoir, & les vaſtes penſées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous meſmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard & dure peu. La main des Parques bleſme
De vos jours, & des miens ſe jouë également.
Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartez de la voûte azurée
Doit joüir le dernier? Eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement?

Mes arriere-neveux me devront cét ombrage :
Hé bien défendez-vous au Sage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autruy ?
Cela meſme eſt un fruict que je gouſte aujourd'huy :
J'en puis joüir demain, & quelques jours encore :
Je puis enfin compter l'Aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon ; l'un des trois jouvenceaux
Se noya dés le port allant à l'Amerique.
L'autre afin de monter aux grandes dignitez,
Dans les emplois de Mars ſervant la Republique,
Par un coup impréveu vid ſes jours emportez.
Le troiſiéme tomba d'un arbre
Que luy-meſme il voulut enter :
Et pleurez du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

IX.

Les Souris, & le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoûtez un bon mot, oyez une merveille.
Sçavez-vous ſi les écoûtans
En feront une eſtime à la voſtre pareille ?
Voicy pourtant un cas qui peut eſtre excepté.
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,
Il a l'air & les traits, encor que veritable.
On abattit un pin pour ſon antiquité,
Vieux Palais d'un hibou, triſte & ſombre retraite
De l'oiſeau qu'Atropos prend pour ſon interprete.
Dans ſon tronc caverneux, & miné par le temps
Logeoient entre autres habitans
Force ſouris ſans pieds, toutes rondes de graiſſe.
L'oyſeau les nourriſſoit parmy des tas de bled,
Et de ſon bec avoit leur troupeau mutilé ;
Cét Oyſeau raiſonnoit. Il faut qu'on le confeſſe.
En ſon temps aux Souris le compagnon chaſſa.
Les premieres qu'il prit du logis échapées,
Pour y remedier, le drôle eſtropia

Tout ce qu'il prit en ſuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à ſa commodité,
Aujourd'huy l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoyance alloit auſſi loin que la noſtre;
Elle alloit juſqu'à leur porter
Vivres & grains pour ſubſiſter.
Puis, qu'un Carteſien s'obſtine
A traiter ce hibou de montre, & de machine,
Quel reſſort luy pouvoit donner
Le conſeil de tronquer un peuple mis en muë?
Si ce n'eſt pas là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnuë.
Voyez que d'argumens il fit.
Quand ce peuple eſt pris il s'enfuit:
Donc il faut le croquer auſſi-toſt qu'on le hape.
Tout; il eſt impoſſible. Et puis pour le beſoin
N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir ſoin
De le nourrir ſans qu'il échape.
Mais comment? oſtons luy les pieds. Or trouvez moy
Choſe par les humains à ſa fin mieux conduite.
Quel autre art de penſer Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils par voſtre foy?

Cecy n'eſt point une Fable, & la choſe quoy que merveilleuſe & preſque incroyable, eſt veritablement arrivée. J'ay peut eſtre porté trop loin la prévoyance de ce

hibou; car je ne pretends pas établir dans les beſtes un progrés de raiſonnement tel que celuy-cy; mais ces exagerations ſont permiſes à la Poëſie, ſur tout dans la maniere d'écrire dont je me ſers.

EPILOGUE.

C'EST ainſi que ma Muſe, aux bords d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des Dieux,
Tout ce que diſent ſous les Cieux
Tant d'eſtres empruntans la voix de la nature.
Trucheman de peuples divers
Je les faiſois ſervir d'Acteurs en mon Ouvrage :
Car tout parle dans l'Univers ;
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage.
Plus éloquens chez-eux qu'ils ne ſont dans mes Vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modele,
J'ay du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs achevez l'entrepriſe :
Donnez mainte leçon que j'ay ſans doute omiſe :
Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop dequoy vous occuper :
Pendant le doux employ de ma Muſe innocente,
Loüis dompte l'Europe, & d'une main puiſſante

Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formez un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont-là des ſujets
Vainqueurs du temps & de la Parque.

FABLES
CHOISIES.

Par Mr DE LA FONTAINE.

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. XCIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

E *ne puis emploïer pour mes Fables de Protection qui me ſoit plus glorieuſe que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement ſi ſolide que vous faites paroître dans toutes choſes au delà d'un âge où à peine les autres Princes ſont-ils touchez de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obeïr & à la paſſion de vous plaire, m'a obligé de vous preſenter un Ouvrage dont l'Original a été l'admiration de tous les ſiecles, auſſi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & ſi vous me permettez de*

le dire, il y a des ſujets dont je vous ſuis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus beſoin de conſulter ni Apollon, ni les Muſes, ni aucune des Divinitez du Parnaſſe. Elles ſe rencontrent toutes dans les preſens que vous a faits la Nature, & dans cette ſcience de bien juger des Ouvrages de l'eſprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Eſope ſont une ample matiere pour ces talens. Elles embraſſent toutes ſortes d'évenemens & de caracteres. Ces menſonges ſont proprement une maniere d'Hiſtoire, où on ne flate perſonne. Ce ne ſont pas choſes de peu d'importance que ces ſujets. Les Animaux ſont les Precepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-deſſus; vous voïez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoiſſez maintenant en Orateurs & en Poëtes, Vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques & en bons Generaux d'Armée; & Vous vous tromperez auſſi peu au choix des Perſonnes qu'au mérite des Actions. Je ne ſuis pas d'un âge à eſperer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler ſous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous ſouhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puſſiez trouver des loüanges dignes du Monarque qui fait maintenant le deſtin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les parties du Monde attentives à ſes Conquêtes, à ſes Victoires, & à la Paix qui ſemble ſe

rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la moderation que peuvent souhaiter nos Ennemis. Je me le figure comme un Conquerant qui veut mettre des bornes à sa Gloire & à sa Puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre; Qu'il va tenir les Etats de l'Vnivers, en obligeant les Ministres de tant de Princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs Maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : Je les laisse à de meilleures Plumes que la mienne; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEVR,

Vôtre tres-humble, tres-obéïssant
& tres-fidele Serviteur,

DE LA FONTAINE.

LIVRE SEPTIÉME (XII).

FABLE I.

Les Compagnons d'Uliſſe.

A Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

RINCE, l'unique objet du ſoin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos Autels.
Je vous offre un peu tard ces Preſens de ma Muſe ;
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe :
Mon eſprit diminuë, au lieu qu'à chaque inſtant
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des aîles :
Le Heros dont il tient des qualitez ſi belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant ;
Il ne tient pas à luy que forçant la Victoire

ne marche à pas de géant
Dans la carriere de la Gloire.
Quelque Dieu le retient; c'eſt nôtre Souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors neceſſaire :
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui temeraire.
Je m'en tais; auſſi-bien les Ris et les Amours
Ne ſont pas ſoupçonnez d'aimer les longs diſcours.
De ces ſortes de Dieux vôtre Cour ſe compoſe.
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'apres tout
D'autres Divinitez n'y tiennent le haut bout;
Le ſens & la raiſon y reglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en bêtes les humains.
Les Compagnons d'Uliſſe, apres dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du Dieu du Jour,
Circé, tenoit alors ſa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon :
Quelques momens apres leur corps & leur viſage
Prennent l'air & les traits d'animaux differens.
Les voilà devenus Ours, Lions, Elephans;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme :

Il s'en vid de petits, *exemplum ut Talpa;*
Le ſeul Uliſſe en échappa.
Il ſçut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un Heros & le doux entretien,
Il fit tant que l'Enchantereſſe
Prit un autre poiſon peu different du ſien.
Une Déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame;
Celle-cy déclara ſa flâme.
Uliſſe étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendroit à ces Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
Allez le propoſer de ce pas à la troupe.
Uliſſe y court, & dit : l'Empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déja la parole.
Le Lion dit, penſant rugir,
Je n'ai pas la tête ſi folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquerir?
J'ai griffe & dent, & mets en pieces qui m'attaque :
Je ſuis Roi, deviendrai-je un Citadin d'Itaque?
Tu me rendras peut-être encor ſimple Soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Uliſſe du Lion court à l'Ours : Eh, mon frere,
Comme te voilà fait! je t'ai vû ſi joli.
Ah vraiment nous y voici,
Reprit l'Ours à ſa maniere;

Comme me voilà fait! Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.
Te déplais-je? va-t'en, ſui ta route & me laiſſe:
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe;
Et te dis toût net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au Loup va propoſer l'affaire;
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus:
Camarade, je ſuis confus
Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux échos les appetits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie:
Tu menois une honneſte vie.
Quite ces bois, & redevien
Au lieu de Loup Homme de bien.
En eſt-il, dit le Loup? Pour moi je n'en voi guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere:
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas ſans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le Village?
Si j'étois Homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous;
Ne vous étes-vous pas l'un à l'autre des Loups?
Tout bien conſideré, je te ſoûtiens en ſomme,
Que ſcelerat pour ſcelerat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un Homme;

Je ne veux point changer d'état.
Uliſſe fit à tous une même ſemonce;
Chacun d'eux fit même réponce;
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, ſuivre leur apetit,
C'étoit leurs délices ſuprêmes :
Tous renonçoient au lôs des belles actions.
Ils croïoient s'affranchir, ſuivans leurs paſſions;
Ils étoient eſclaves d'eux-mêmes.
Prince, j'aurois voulu vous choiſir un ſujet
Où je puſſe mêler le plaiſant à l'utile :
C'étoit ſans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Uliſſe enfin ſe ſont offerts;
Ils ont force pareils en ce bas Univers;
Gens à qui j'impoſe pour peine
Vôtre cenſure & vôtre haine.

FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

Vn Chat contemporain d'un fort jeune Moineau
Fut logé prés de lui dés l'âge du berceau.
La Cage & le Panier avoient mêmes Pénates.
Le Chat étoit ſouvent agacé par l'Oiſeau;
L'un s'eſcrimoit du bec, l'autre joüoit des pates.
Ce dernier toutefois épargnoit ſon ami.
Ne le corrigeant qu'à demi
Il ſe fût fait un grand ſcrupule
D'armer de pointes ſa ferule.
Le Paſſereau moins circonſpect
Lui donnoit force coups de bec;
En ſage & diſcrette perſonne
Maître Chat excuſoit ces jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un couroux ſerieux.
Comme ils ſe connoiſſoient tous deux dés leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne ſe tournoit.

Quand un Moineau du voiſinage
S'en vint les viſiter, & ſe fit compagnon
Du petulant Pierrot, & du ſage Raton.
Entre les deux Oiſeaux il arriva querelle.
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi nôtre ami;
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre?
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat
Il croque l'eſtranger : Vraiment, dit maître Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette reflexion fit auſſi croquer l'autre.
Quelle Morale puis-je inferer de ce fait?
Sans cela toute Fable eſt un œuvre imparfait.
J'en croi voir quelques traits; mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvez:
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma Muſe;
Elle & ſes Sœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.

FABLE III.

Du Theſauriſeur & du Singe.

Un Homme accumuloit. On ſçait que cette erreu
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que Ducats & Piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſeureté de ſon Treſor
Nôtre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là d'une volupté, ſelon moi fort petite,
Et ſelon lui fort grande, il entaſſoit toûjours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche;
Calculant, ſupputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toûjours du mécompte à ſon fait:
Un gros Singe plus ſage, à mon ſens, que ſon maître,
Jettoit quelque Doublon toûjours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenacée
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom-bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice au liquide manoir.

Quant à moi, lors que je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne ſçai bonnement auſquels donner le prix :
Dom-bertrand gagneroit prés de certains eſprits ;
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque Doublon,
Un Jacobus, un Ducaton ;
Et puis quelque Noble à la roſe
Eprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter
Ces morceaux de métail qui ſe font ſouhaiter
Par les humains ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les Ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même avanture.
Il les auroit fait tous voler, juſqu'au dernier,
Dans le goufre enrichi par maint & maint naufrage.
Dieu veuille préſerver maint & maint Financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.

FABLE IV.

Les deux Chévres.

Dés que les Chévres ont brouté,
Certain eſprit de liberté
Leur fait chercher fortune; elles vont en voïage
Vers les endroits du pâturage
Les moins frequentez des humains.
Là s'il eſt quelque lieu ſans route & ſans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'eſt où ces Dames vont promener leurs caprices;
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux aïant pate blanche,
Quiterent les bas prez, chacune de ſa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
Un ruiſſeau ſe rencontre, & pour pont une planche;
Deux Belettes à peine auroient paſſé de front
Sur ce pont:
D'ailleurs l'onde rapide & le ruiſſeau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers l'une de ces perſonnes
Poſe un pied ſur la planche, & l'autre en fait autant.

Je m'imagine voir avec Loüis le Grand,
Philippes Quatre qui s'avance
Dans l'Iſle de la Conference.
Ainſi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Avanturieres,
Qui toutes deux étant fort fieres,
Vers le milieu du pont ne ſe voulurent pas
L'une à l'autre ceder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'Hiſtoire)
L'une certaine Chévre au merite ſans pair
Dont Polypheme fit preſent à Gallatée;
Et l'autre la Chévre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer leur chute fut commune;
Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

A Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée le Chat & la Souris.

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Deſtine un Temple en mes Ecrits,
Comment compoſerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je repreſenter dans ces Vers une Belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va ſe joüant des cœurs que ſes charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour ſujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux, & c'eſt choſe commune

Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ſes amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi, qu'entre ſes favoris
Elle reſpecte ſeul; Roi qui fixe ſa rouë;
Qui n'eſt point empêché d'un monde d'Ennemis,
Et qui des plus puiſſans quand il luy plaît ſe jouë,
Comme le Chat de la Souris?

Mais inſenſiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon deſſein ſe rencontre; & ſi je ne m'abuſe
Je pourrois tout gâter par de plus longs recits.
Le jeune Prince alors ſe joûroit de ma Muſe,
Comme le Chat de la Souris.

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

Une jeune Souris de peu d'experience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant ſa clemence,
Et païant de raiſons le Raminagrobis.
Laiſſez-moi vivre; une Souris
De ma taille & de ma dépenſe
Eſt-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à vôtre avis,
L'Hôte & l'Hôteſſe, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris;
Une noix me rend toute ronde.
A preſent je ſuis maigre; attendez quelque-tems.
Reſervez ce repas à Meſſieurs vos Enfans.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit: Tu t'es trompée.
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours?
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat & vieux pardonner? cela n'arrive gueres.
Selon ces loix deſcends là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les ſœurs Filandieres.

Mes Enfans trouveront aſſez d'autres repas.
Il tint parole; & pour ma Fable
Voici le ſens moral qui peut y convenir.
La jeuneſſe ſe flate, & croit tout obtenir.
La vieilleſſe eſt impitoïable.

FABLE VI.

Le Cerf malade

En païs pleins de Cerfs un Cerf tomba malade.
Incontinent maint Camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins; Multitude importune.
Eh! Meſſieurs, laiſſez-moi mourir.
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expedie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout : Les Conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent :
Quant il plut à Dieu s'en allerent.
Ce ne fut pas ſans boire un coup,
C'eſt-à-dire ſans prendre un droit de pâturage.
Tout ſe mit à brouter les bois du voiſinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal il tomba dans un pire,
Et ſe vid reduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous reclame,
Medecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs! J'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait païer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buiſſon, & le Canard.

Le Buiſſon, le Canard & la Chauve-Souris,
Voïant tous trois qu'en leur païs
Ils faiſoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourſe commune.
Ils avoient des Comptoirs, des Facteurs, des Agens,
Non moins ſoigneux qu'intelligens,
Des Regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En paſſant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de Trajet tres-difficile,
Alla tout embalée au fonds des magaſins,
Qui du Tartare ſont voiſins.
Nôtre Trio pouſſa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en pouſſa point.
Le plus petit Marchand eſt ſçavant ſur ce poinct ;
Pour ſauver ſon credit il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte
Ne put ſe reparer : le cas fut découvert.
Les voilà ſans credit, ſans argent, ſans reſſource,

Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe,
Et le ſort principal, & les gros interêts,
Et les Sergens, & les procez,
Et le creancier à la porte
Dés devant la pointe du jour,
N'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſans à tous coups;
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes :
Le plongeon ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'Oiſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure;
Suivi de Sergens à toute heure
En des trous il s'alloit cacher.
Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-Chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand Seigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

La Diſcorde a toûjours regné dans l'Univers;
Nôtre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déeſſe a plus d'un Tributaire.
Commençons par les Elemens;
Vous ſerez étonnez de voir qu'à tous momens
Ils ſeront appointez contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle?
Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent Arrêts rendus en forme ſolemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le Maître aïant reglé leurs emplois, leurs Repas,
Et menacé du foüet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme couſins;
Cette union ſi douce, & preſque fraternelle
Edifioit tous les voiſins.
Enfin elle ceſſa. Quelque plat de potage,
Quelque os par préférence à quelqu'un d'eux donné,

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repreſenter un tel outrage.
J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas
Aux paſſe-droits qu'avoit une chienne en géſine;
Quoi-qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſalle & la cuiſine;
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un Reglement dont les Chats ſe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat diſoit qu'il faloit bel & bien
Recourir aux Arrêts. En vain ils les chercherent
Dans un coin où d'abord leurs Agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procés nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, ſubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baſſe.
Le Maître du Logis ne s'en trouva que mieux.
J'en reviens à mon dire. On ne void ſous les Cieux
Nul animal, nul être, aucune Creature
Qui n'ait ſon oppoſé; c'eſt la loi de Nature.
D'en chercher la raiſon, ce ſont ſoins ſuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſçai pas plus.
Ce que je ſçais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient ſur un rien plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à ſoixante ans
Renvoïer chez les Barbacoles.

FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

D'où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état ?
Tel voudroit bien être Soldat,
A qui le Soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé qui peut dire
Que pour le métier de Mouton
Jamais aucun Loup ne ſoupire ?

Ce qui m'étonne eſt qu'à huit ans
Un Prince en Fable ait mis la choſe,
Pendant que ſous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des Vers moins ſenſez que ſa Proſe.

Les traits dans ſa Fable ſemez,
Ne ſont en l'Ouvrage du Poëte
Ni tous, ni ſi bien exprimez.
Sa loüange en eſt plus complete.

De la chanter ſur la Muzette
C'eſt mon talent; mais je m'attens
Que mon Heros dans peu de tems
Me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand Prophete,
Cependant je lis dans les Cieux,
Que bientôt ſes faits glorieux
Demanderont pluſieurs Homeres;
Et ce tems-ci n'en produit gueres.
Laiſſant à part tous ces myſteres,
Eſſaïons de conter la Fable avec ſuccez.

Le Renard dit au Loup, Nôtre cher, pour tous mets
J'ai ſouvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets;
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chere avec moins de hazard.
J'approche des maiſons, tu te tiens à l'écart.

Apprens-moi ton métier, Camarade, de grace :
Rens-moi le premier de ma race
Qui fourniſſe ſon croc de quelque Mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : Il m'eſt mort un mien frere,
Allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : Voici comme il faut faire
Si tu veux écarter les Mâtins du Troupeau.
Le Renard aïant mis la peau
Repetoit les leçons que lui donnoit ſon maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un Troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille
Patrocle mit l'alarme au Camp & dans la Ville.
Meres, Brus & Vieillards au Temple couroient tous.
L'oſt au Peuple bêlant crut voir cinquante Loups.
Chien, Berger & Troupeau, tout fuit vers le Village,
Et laiſſe ſeulement une Brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un Coq du voiſinage.
Le Diſciple auſſi-tôt droit au Coq s'en alla,
Jettant bas ſa robe de claſſe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Regent,
Et courant d'un pas diligent.
Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe ?
Pretendre ainſi changer, eſt une illuſion :

L'on reprend ſa premiere trace
A la premiere occaſion.

De vôtre eſprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muſe tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le ſujet,
Le dialogue & la morale.

FABLE X.

L'Ecreviſſe & ſa Fille.

Les Sages quelquefois, ainſi que l'Ecreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des Matelots : C'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un poinct directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquerant
Qui tout ſeul déconcerte une Ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arrêts du ſort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent à la fin devient inſurmontable.
Cent Dieux ſont impuiſſans contre un ſeul Jupiter.
LOUIS & le deſtin me ſemblent de concert
Entraîner l'Univers. Venons à nôtre Fable.
Mere Ecreviſſe un jour à ſa Fille diſoit :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ! dit la Fille.

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?
Elle avoit raiſon; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des ſages, des ſots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but; j'y reviens, la methode en eſt bonne,
Sur tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.

FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'Aigle Reine des airs, avec Margot la Pie,
Differentes d'humeur, de langage, & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
Le hazard les aſſemble en un coin détourné.
L'Agaſſe eut peur; mais l'Aigle aïant fort bien dîné,
La raſſure, & lui dit : Allons de compagnie.
Si le Maître des Dieux aſſez ſouvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'Univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on ſçait qui le ſers.
Entretenez-moi donc, & ſans ceremonie.
Caquet bon-bec alors de jaſer au plus drû :
Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace
Diſant le bien, le mal à travers champs, n'eût ſçû
Ce qu'en fait de babil y ſçavoit nôtre Agaſſe.
Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,
Sautant, allant de place en place,
Bon eſpion, Dieu ſçait. Son offre aïant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colere ;
Ne quittez point vôtre ſejour,

Caquet bon-bec ma mie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma Cour;
C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux;
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, Eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout different, s'y rendent odieux;
Quoi qu'ainſi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux parroiſſes.

FABLE XII.

Le Milan, le Roi, & le Chaſſeur.

A ſon Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le Prince de Conti.

Comme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois
Le ſoient auſſi : c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince c'eſt vôtre avis. On ſçait que le courroux
S'éteint en vôtre cœur ſi-tôt qu'on l'y void naître.
Achille qui du ſien ne put ſe rendre maître
Fut par là moins Héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui comme en l'âge d'or font cent biens ici bas.
Peu de Grands ſont nez tels en cet âge où nous ſommes.
L'Univers leur ſçait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous ſuiviez ces exemples,
Mille actes genereux vous promettent des Temples.
Apollon Citoïen de ces Auguſtes lieux
Pretend y celebrer vôtre nom ſur ſa Lire.
Je ſçais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux :

Un ſiecle de ſejour doit ici vous ſuffire.
Hymen veut ſejourner tout un ſiecle chez vous.
Puiſſent ſes plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princeſſe & vous n'en méritez pas moins;
J'en prens ſes charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prens les merveilles
Par qui le Ciel pour vous prodigue en ſes preſens,
De qualitez qui n'ont qu'en vous ſeuls leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de ſon eſprit ces graces aſſaiſonne.
Le Ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſçait ſe faire eſtimer
A ce qui ſçait ſe faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler vôtre joie.
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oiſeau de proie.

Un Milan de ſon nid antique poſſeſſeur,
Etant pris vif par un Chaſſeur;
D'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe.
L'Oiſeau par le Chaſſeur humblement preſenté,
Si ce conte n'eſt apocriphe,
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de ſa Majeſté.
Quoi ſur le nez du Roi? Du Roi même en perſonne.
Il n'avoit donc alors ni Sceptre ni Couronne?

Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
Le nez Roïal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
Le Roi n'éclata point; les cris ſont indécens
A la Majeſté ſouveraine.
L'Oiſeau garda ſon poſte. On ne put ſeulement
Hâter ſon départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & ſe tourmente,
Lui preſente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que juſqu'au lendemain
Le maudit animal à la ſerre inſolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et ſur le nez ſacré voudroit paſſer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit ſon caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit, Laiſſez aller
Ce Milan, & celui qui m'a crû régaler.
Ils ſe ſont acquittez tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en Citoïen des Bois.
Pour moi qui ſçais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du ſupplice.
Et la Cour d'admirer. Les Courtiſans ravis
Elevent de tels faits par eux ſi mal ſuivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modelle;
Et le Veneur l'échapa belle,
Coupable ſeulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du Maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : étoit-ce un ſi grand mal ?

Pilpay fait pres du Gange arriver l'Avanture.
Là nulle humaine Creature
Ne touche aux Animaux pour leur ſang épancher.
Le Roi même feroit ſcrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, diſent-ils, ſi cet Oiſeau de proie
N'étoit point au ſiége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un Prince ou d'un Heros
Des plus hupez & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croïons aprés Pythagore,
Qu'avec les Animaux de forme nous changeons,
Tantôt Milans, tantôt Pigeons,
Tantôt Humains, puis Volatilles
Aïant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chaſſeur, voici l'autre maniere.
Un certain Fauconnier aïant pris, ce dit-on,
A la Chaſſe un Milan (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de choſe ſinguliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans.
C'eſt le *Non plus ultra* de la Fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de Courtiſans,
Plein de zele, échaufé, s'il le fut de ſa vie.
Par ce parangon des preſens
Il croïoit ſa fortune faite,
Quand l'Animal porte-ſonnette,
Sauvage encore & tout groſſier,

Avec ſes ongles tout d'acier
Prend le nez du Chaſſeur, hape le pauvre ſire :
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtiſans. Qui n'eût ri ? Quant à moi
Je n'en euſſe quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi
Je ne l'oſe aſſurer ; mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'oſoit rire.
C'eſt le plaiſir des Dieux. Malgré ſon noir ſourci
Jupiter, & le Peuple Immortel rit auſſi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'Hiſtoire,
Quand Vulcain clopinant lui vint donner à boire.
Que le Peuple Immortel ſe montrât ſage ou non,
J'ai changé mon ſujet avec juſte raiſon ;
Car puiſqu'il s'agit de Morale,
Que nous eût du Chaſſeur l'avanture fatale
Enſeigné de nouveau ? l'on a vû de tout tems
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, & le Heriſſon.

Aux traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil, & matois,
Bleſſé par des Chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce Paraſite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Il accuſoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
Que le ſort à tel poinct le voulût affliger,
Et le fiſt aux Mouches manger.
Quoi! ſe jetter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les Hôtes des Forêts?
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queuë; eſt-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun;
Que ne vis-tu ſur le commun!
Un Heriſſon du voiſinage,
Dans mes Vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du Peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.

Garde-t'en bien, dit l'autre; ami ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls; une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.
Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci ſont Courtiſans, ceux-là ſont Magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet Apologue aux Hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur tout au païs où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.

FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

TOUT eſt myſtere dans l'Amour,
Ses Fléches, ſon Carquois, ſon Flambeau, ſon Enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette Science.
Je ne pretends donc point tout expliquer ici.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voici
(C'eſt un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere :
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.
J'en fais Juge un Amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour joüoient un jour enſemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint : l'Amour veut qu'on aſſemble
Là deſſus le Conſeil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux
Qu'il en perd la clarté des Cieux.

Venus en demande vengeance.
Femme & mere il ſuffit pour juger de ſes cris :
Les Dieux en furent étourdis ;
Et Jupiter, & Némeſis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle repreſenta l'énormité du cas.
Son fils ſans un bâton ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande.
Le dommage devoit être auſſi réparé.
Quand on eut bien conſideré
L'interêt du Public, celui de la Partie,
Le Reſultat enfin de la ſuprême Cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortuë, & le Rat.

A Madame de la Sabliere.

Je vous gardois un Temple dans mes Vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel Art qu'ont les Dieux inventé,
Et ſur le nom de la Divinité
Que dans ce Temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
Palais Sacré de la Deesse Iris
Non celle-là qu'a Junon à ſes gages ;
Car Junon même, & le Maître des Dieux
Serviroient l'autre, & ſeroient glorieux
Du ſeul honneur de porter ſes meſſages.
L'Apotheoſe à la voûte eût paru.
Là tout l'Olimpe en pompe eût été vû
Plaçant Iris ſous un Dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu

Toute ſa vie, agreable matiere;
Mais peu feconde en ces évenemens
Qui des Etats font les renverſemens.
Au fonds du Temple eût été ſon image,
Avec ſes traits, ſon ſoûris, ſes appas,
Son art de plaire & de n'y penſer pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ſes pieds des mortels,
Et des Heros, des demi-Dieux encore;
Même des Dieux; ce que le Monde adore
Vient quelquefois parfumer ſes Autels.
J'euſſe en ſes yeux fait briller de ſon ame
Tous les treſors, quoi qu'imparfaitement:
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ſes amis & non point autrement;
Car cet eſprit qui né du Firmament
A beauté d'homme avec graces de femme
Ne ſe peut pas comme on veut exprimer.
O vous, Iris, qui ſçavez tout charmer,
Qui ſçavez plaire en un degré ſuprême,
Vous que l'on aime à l'égal de ſoi-même.
(Ceci ſoit dit ſans nul ſoupçon d'amour.
Car c'eſt un mot banni de vôtre Cour;
Laiſſons-le donc) agréez que ma Muſe
Acheve un jour cette ébauche confuſe.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au devant d'un ſujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur ſimple recit

Peut quelque-temps amuſer vôtre eſprit.
Non que ceci ſe paſſe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voïons eſtimer
N'eſt pas un Roi qui ne ſçait point aimer ;
C'eſt un Mortel qui ſçait mettre ſa vie
Pour ſon ami. J'en vois peu de ſi bons.
Quatre animaux vivans de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortuë,
Vivoient enſemble unis ; douce ſocieté.
Le choix d'une demeure aux humains inconnuë
Aſſuroit leur felicité.
Mais quoi l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soïez au milieu des deſerts,
Au fonds des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ſes embûches ſecretes.
La Gazelle s'alloit ébatre innocemment ;
Quand un chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
Elle fuit, & le Rat, à l'heure du repas
Dit aux amis reſtans, D'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviez ?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliez ?
A ces paroles la Tortuë
S'écrie, & dit, Ah ! ſi j'étois

Comme un Corbeau d'aîles pourvûë,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Nôtre compagne au pied leger;
Car à l'égard du cœur il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aîle.
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piege & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un Maître d'Ecole;
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis.
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle?
Aprés la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chere & fidele Compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortuë y voulut courir.
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,

Et la neceſſité de porter ſa maiſon.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit : Qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille à ces mots ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un Bois la Gazelle :
Et le Chaſſeur à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortuë, & retient ſon courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon ſouper celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eût païé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe & vient ſe preſenter.
L'Homme de ſuivre, & de jetter
Tout ce qui lui peſoit ; ſi bien que Rongemaille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre ſœur
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois pour vous plaire un Ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odyſſée.
Rongemaille feroit le principal Heros,
Quoi-qu'à vrai dire ici chacun ſoit neceſſaire.

Portemaiſon l'Infante y tient de tels propos
Que Monſieur du Corbeau va faire
Office d'Eſpion, & puis de Meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Le Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, ſi l'on m'en croit.

FABLE XVI.

La Foreſt & le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa coignée.
Cette perte ne put ſi-tôt ſe reparer
Que la Foreſt n'en fût quelque-temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit emploïer ailleurs ſon gagne pain :
Il laiſſeroit debout maint Chêne & maint Sapin
Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.
L'innocente Foreſt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer.
Le miſerable ne s'en ſert
Qu'à dépoüiller ſa bien-faitrice
De ſes principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens.
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voila le train du Monde, & de ſes Sectateurs.
On s'y ſert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je ſuis las d'en parler : mais que de doux ombrages
Soient expoſez à ces outrages,
Qui ne ſe plaindroit là-deſſus!
Helas! j'ai beau crier, & me rendre incommode;
L'ingratitude & les abus
N'en ſeront pas moins à la mode.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup, & le Cheval.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrez,
Vid le premier Cheval qu'il eût vû de ſa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice, Accourez :
Un Animal paît dans nos prez,
Beau, grand ; j'en ai la vuë encor toute ravie.
Eſt-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant :
Fais-moi ſon Portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voïant.
Mais venez : Que ſçait-on ? peut-être eſt-ce une proie
Que la Fortune nous envoie.
Ils vont ; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Aſſez peu curieux de ſemblables amis,
Fut preſque ſur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles ſerviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle
Leur dit : Liſez mon nom, vous le pouvez, Meſſieurs ;
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.

Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſçavoir.
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire.
Ils ſont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros Meſſieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup par ce diſcours flaté
S'approcha; mais ſa vanité
Lui coûta quatre dents : le Cheval lui deſſerre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, ſanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous juſtifie
Ce que m'ont dit des gens d'eſprit :
Cet animal vous a ſur la machoire écrit,
Que de tout inconnu le Sage ſe méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contré les aſſauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ſervoit de citadelle.
Le perfide aïant fait tout le tour du rempart,
Et vû chacun en ſentinelle,
S'écria : Quoi ces gens ſe mocqueront de moi !
Eux ſeuls ſeront exemts de la commune loi !
Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit ſon dire.
La Lune alors luiſant ſembloit contre le Sire
Vouloir favoriſer la Dindonniere gent.
Lui qui n'étoit novice au métier d'aſſiégeant
Eut recours à ſon ſac de ruſes ſcelerates :
Feignit vouloir gravir, ſe guinda ſur ſes pattes,
Puis contrefit le mort, puis le reſſuſcité.
Harlequin n'eût executé
Tant de differens perſonnages.
Il élevoit ſa queuë, il la faiſoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût oſé ſommeiller.
L'ennemi les laſſoit en leur tenant la vûë
Sur même objet toûjours tenduë.

Les pauvres gens étant à la longue éblouïs,
Toûjours il en tomboit quelqu'un; autant de pris;
Autant de mis à part : prés de moitié ſuccombe.
Le Compagnon les porte en ſon garde-manger.
Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris.
Il la battoit : La pauvre Dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte;
Il éclate en cris ſuperflus:
Le pere en rit; ſa femme eſt morte.
Il a déja d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toûjours.
Il hante la Taverne, & ſouvent il s'enyvre.
N'attendez rien de bon du Peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un Livre.
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philoſophe Scithe.

Un Philoſophe auſtere, & né dans la Scithie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voïagea chez les Grecs, & vid en certains lieux
Un Sage aſſez ſemblable au vieillard de Virgile;
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux.
Et comme ces derniers ſatisfait & tranquile.
Son bonheur conſiſtoit aux beautez d'un Jardin.
Le Scithe l'y trouva, qui la ſerpe à la main
De ſes Arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par tout la Nature
Exceſſive à païer ſes ſoins avec uſure.
Le Scithe alors lui demanda,
Pourquoi cette ruïne : Etoit-il d'homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitans ?
Quittez-moi vôtre ſerpe; inſtrument de dommage.
Laiſſez agir la faux du temps:
Ils iront auſſi-tôt border le noir rivage.
J'ôte le ſuperflu, dit l'autre, & l'abatant
Le reſte en profite d'autant.

Le Scithe retourné dans ſa triſte demeure
Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute heure;
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque ſon Verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scithe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien.
Celui-ci retranche de l'ame
Deſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocens ſouhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal reſſort.
Ils font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.

FABLE XXI.

L'Elephant, & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Elephant & le Rinoceros
En difpute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter
Portant un Caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Hiftoire.
Auffi-tôt l'Elephant de croire
Qu'en qualité d'Ambaffadeur
Il venoit trouver fa Grandeur.
Tout fier de ce fujet de gloire,
Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui prefenter fa créance.
Maître Gille enfin en paffant
Va faluër fon Excellence.
L'autre étoit preparé fur la légation;
Mais pas un mot : l'attention
Qu'il croïoit que les Dieux euffent à fa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament

Qu'on ſoit Mouche ou bien Elephant ?
Il ſe vid donc reduit à commencer lui-même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon Trône ſuprême.
Toute ſa Cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le Singe avec un front ſevere.
L'Elephant repartit : Quoi vous ne ſçavez pas
Que le Rinoceros me diſpute le pas ?
Qu'Elephantide a guerre avecque Rinocere ?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guere
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes Lambris.
L'Elephant honteux & ſurpris
Lui dit : Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons ſoin de tout : Et quant à vôtre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des Dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

CERTAIN Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage ſe retourne, & lui dit: Mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi; reçois cet écu-ci:
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loïer.
Voi cet homme qui paſſe; il a dequoi païer:
Adreſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain nôtre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre Bourgeois.
On ne le païa pas en argent cette fois.
Maint Eſtafier accourt: on vous happe nôtre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprés des Rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour reprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'etes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'addreſſer à qui peut ſe vanger.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A Madame Hervay.

Le bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
Avec cent qualitez trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie
Malgré Jupiter même, & les temps orageux.
Tout cela meritoit un éloge pompeux;
Il en eût été moins ſelon vôtre genie;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie :
J'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de vôtre Patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément,
Leur eſprit en cela ſuit leur temperamment.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'experiences,
Ils étendent par tout l'empire des Sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma Cour.
Vos gens à penetrer l'emportent ſur les autres:
Même les Chiens de leur ſéjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins. Je m'en vais le prouver
Par un d'eux qui pour ſe ſauver
Mit en uſage un ſtratagême
Non encor pratiqué; des mieux imaginez.
Le ſcelerat réduit en un peril extrême,
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa prés d'un patibulaire.
Là des animaux raviſſans,
Blereaux, Renards, Hiboux, race encline à mal-faire,
Pour l'exemple pendus inſtruiſoient les paſſans.
Leur confrere aux abois entre ces morts s'arrange.
Je croi voir Annibal qui preſſé des Romains
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et ſçait en vieux Renard s'échaper de leurs mains.
Les Clefs de Meute parvenuës
A l'endroit où pour mort le traître ſe pendit,
Remplirent l'air de cris: leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nuës.
Il ne put ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque Terrier, dit-il, a ſauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où ſont tant d'honnêtes perſonnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à ſon dam.
Voilà maint Baſſet clabaudant;
Voilà nôtre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux;
Mais le pauvret ce coup y laiſſa ſes houzeaux;

Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratagême.
Le Chaſſeur pour trouver ſa propre ſûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'eſprit : eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous non pour dire
D'autres traits ſur vôtre ſujet;
Tout long éloge eſt un projet
Trop abondant pour ma Lire :
Peu de nos chants, peu de nos Vers
Par un encens flateur amuſent l'Univers,
Et ſe font écouter des Nations étranges :
Vôtre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre Pages de loüanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe :
C'eſt peu de choſe; elle eſt confuſe
De ces Ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Iſle de Cythere?
Vous voïez par là que j'entens
Mazarin des Amours Déeſſe tutelaire.

FABLE XXIV.

Daphnis & Alcimadure.

Imitation de Theocrite.

A Madame de la Mesangere.

Aimable fille d'une mere
A qui seule aujourdhui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour.
Je ne puis qu'en cette Preface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce seroit trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix & ma Lire,
Qui bien-tôt vont manquer de force & de loisir.
Je loûrai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit;
Vous n'auriez en cela ni Maître, ni Maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejallit.

Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines, ſi jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes,
Il les dit mieux que je ne fais.
Auſſi ſçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils : Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir;
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toûjours courant aux bois,
Toûjours ſautant aux prez, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice; au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles;
N'aïant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs;
Quelle l'eût on trouvée au fort de ſes faveurs?
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir;
Le deſeſpoir le fit courir
A la porte de l'Inhumaine.
Helas! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où parmi ſes Compagnes
L'Ingrate, pour le jour de ſa nativité,

Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les treſors des jardins & des vertes campagnes :
J'eſperois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere aprés ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'heritage
Que vôtre cœur a negligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reſte de mon bien
Mes Compagnons fondent un Temple,
Où vôtre image ſe contemple,
Renouvellans de fleurs l'Autel à tout moment ;
J'aurai pres de ce Temple un ſimple monument ;
On gravera ſur la bordure :
Daphnis mourut d'amour ; Paſſant arrête-toi :
Pleure, & di : Celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots par la Parque il ſe ſentit atteint ;
Il auroit pourſuivi, la douleur le prévint :
Son Ingrate ſortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon Amant.
Elle inſulta toûjours au fils de Cytherée,
Menant dés ce ſoir même, au mépris de ſes Loix,
Ses Compagnes danſer autour de ſa Statuë ;
Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids ;

Une voix ſortit de la nuë;
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à preſent l'Inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'Ombre au Styx deſcenduë
Fremit, & s'étonna la voïant accourir.
Tout l'Erebe entendit cette Belle homicide
S'excuſer au Berger qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulyſſe, & Didon ſon perfide.

FABLE XXV.

Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier, & le Solitaire.

TROIS Saints également jaloux de leur ſalut,
Portez d'un même eſprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tous chemins vont à Rome : ainſi nos Concurrens
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers differens.
L'un touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes
Qu'en appanage on void aux Procés attachez,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir ici-bas ſa fortune.
Depuis qu'il eſt des Loix, l'Homme pour ſes pechez
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ? les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les Hôpitaux.
Je le louë; & le ſoin de ſoulager ces maux
Eſt une charité que je prefere aux autres.
Les Malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier;

Chagrins, impatiens, & ſe plaignant ſans ceſſe :
Il a pour tels & tels un ſoin particulier ;
Ce ſont ſes amis ; il nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la Sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux Hôpitaux, va voir leur Directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure.
Affligez, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là ſous d'âpres rochers, prés d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſçait vos beſoins ?
Aprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la Majeſté Suprême.
Vous étes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité.
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau ; vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du criſtal nous venons d'oppoſer.
Mes Freres, dit le Saint, laiſſez la repoſer ;

Vous verrez alors vôtre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au deſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut crû, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Medecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas;
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous dont le Public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes, & Miniſtres,
Vous que doivent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voïez point, vous ne voïez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flateur vous interrompt.
Cette leçon ſera la fin de ces Ouvrages :
Puiſſe-t-elle être utile aux ſiecles à venir!
Je la preſente aux Rois, je la propoſe aux Sages;
Par où ſçaurois-je mieux finir?

APPENDICE

Le Soleil, & les Grenouilles.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les Filles du Limon tiroient du Roy des Aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables deſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette Nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon Empire.
Les Reines des Etangs, Grenouilles veux-je dire,
Car que couſte-t'il d'appeller
Les choſes par noms honorables?
Contre leur Bienfaicteur oſerent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-toſt crier cette Troupe importune,
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on euſt cru leur murmure

Elles auroient par leurs cris
Soulevé grands & petits,
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout conſumer,
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des Troupes puiſſantes.
Auſſi-toſt qu'il faiſoit un pas
Ambaſſades croaſſantes
Alloient dans tous les Etats.
A les oüir, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit ſur les intereſts
De quatre méchants Marais.
Cette plainte temeraire
Dure toûjours, & pourtant
Grenouilles doivent ſe taire,
Et ne murmurer pas tant.
Car ſi le Soleil ſe pique,
Il le leur fera ſentir,
La Republique Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

La Ligue des Rats.

Une Souris craignoit un Chat,
Qui dés long-temps la guettoit au paſſage.
Que faire en cet eſtat? Elle prudente & ſage,
Conſulte ſon Voiſin; c'étoit un maiſtre Rat
Dont la Rateuſe Seigneurie
S'étoit logée en bonne Hoſtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre de Chat ni Chate,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris, lui dit ce Fanfaron,
Ma foy, quoique je faſſe
Seul je ne puis chaſſer le Chat qui vous menace :
Mais aſſemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai jouër d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble reverence,
Et le Rat court en diligence
A l'Office, qu'on nomme autrement la Dépenſe,
Où maints Rats aſſemblez
Faiſoient aux frais de l'Hoſte une entiere bombance.
Il arrive les ſens troublez,
Et tous les poumons eſſouflez.
Qu'avez-vous donc, lui dit un de ces Rats? parlez.

En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris,
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit, il eſt vray. Sus, ſus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes,
N'importe, rien n'arreſte un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage;
Chacun met dans ſon ſac un morceau de fromage,
Chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la Feſte,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déja la Souris par la teſte.
Ils s'avancerent à grands pas
Pour ſecourir leur bonne Amie.
Mais le Chat qui n'en demord pas
Gronde, & marche au devant de la Troupe ennemie.
A ce bruit, nos tres-prudens Rats
Craignant mauvaiſe deſtinée,
Font, ſans pouſſer plus loin leur pretendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans ſon trou,
Et ſi quelqu'un en ſort, gare encor le Matou.

FIN DES FABLES.

Poëmes.

ADONIS,

POËME.

A MONSEIGNEUR

FOUCQUET,

Miniſtre d'Eſtat, Sur-Intendant des Finances, & Procureur general au Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

JE n'ay pas aſſez de vanité pour eſperer que ces fruits de ma ſolitude vous puiſſent plaire: les plus beaux vergers du Parnaſſe en produiſent peu qui meritent de vous eſtre offerts. Voſtre eſprit eſt doué de tant de lumieres, & fait voir un gouſt ſi exquis & ſi delicat pour tous nos ouvrages, particulierement pour le bel art de celebrer les hommes qui vous reſſemblent, avec le langage des dieux, que peu de perſonnes ſeroient capables de vous

ſatisfaire. Je ne ſuis pas de ce petit nombre, & je me ſerois contenté, Monſeigneur, de vous reverer au fond de mon ame, ſi le zele que j'ay pour vous eût pû ſouffrir des bornes ſi étroites, & garder un ſilence reſpectueux. Certes, voſtre merite nous reduit tous à la neceſſité d'un choix bien difficile; il eſt malaiſé de s'en taire, & l'on ne ſçauroit en parler aſſez dignement. Car, quand je diray que l'eſtat ne ſe peut paſſer de vos ſoins, & que les miniſtres de plus d'un regne n'ont point acquis une experience ſi conſommée que la voſtre; quand je diray que vous eſtimez nos veilles, & que c'eſt une marque à laquelle on a toûjours reconnu les grands hommes; quand je parleray de voſtre generoſité ſans exemple, de la grandeur de tous vos ſentimens, de cette modeſtie qui nous charme; enfin, quand j'avouëray que voſtre eſprit eſt infiniment élevé, & qu'avec cela j'avouëray encore que voſtre ame l'eſt davantage que voſtre eſprit, ce ſeront quelques traits de vous à la verité, mais ce ne ſera point ce grand nombre de rares qualitez qui vous fait admirer de tout ce qu'il y a d'honneſtes gens dans la France. Et non ſeulement, Monſeigneur, vous attirez leur admiration, vous les contraignez meſme par une douce violence de vous aymer. On ne l'a que trop remarqué pendant cet extrême peril, dont vous ne faites que de ſortir. Vous ſçavez bien qu'ils vous regardent comme le heros deſtiné pour vaincre la dureté de noſtre ſiecle, & le mépris de tous les beaux arts. Les Muſes qui commençoient à ſe conſoler de la mort d'Armand, par l'eſtime que vous faites d'elles, en vous voyant malade,

ſe voyoient ſur le point de perdre encore une fois leurs amours; elles ſe condamnoient dés-ja à une ſolitude perpetuelle, & la gloire, avec tous ſes charmes, alloit devenir une choſe indifferente à ceux d'entre nous qui en ont toûjours eſté les plus amoureux. Le Ciel nous a guarentis du malheur qui nous menaçoit : agréez, Monſeigneur, que je vous en témoigne ma joye, en vous offrant mon dernier ouvrage. Ce ſont les amours de Venus & d'Adonis, c'eſt la fin malheureuſe de ce beau chaſſeur, ſur le tombeau duquel on a veu toutes les dames grecques pleurer, & que la divine mere d'amour a regretté pendant tout le temps du paganiſme, elle qui n'avoit pas accouſtumé de jetter des larmes pour la perte de ſes amans. Si la matiere vous en ſemble aſſez belle, & que je ſois aſſez heureux pour obtenir quelques momens de voſtre loiſir, ne jugez pas de moy par le merite de mon ouvrage, mais par le reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Voſtre trés humble & trés obéiſſant ſerviteur,

DE LA FONTAINE.

AVERTISSEMENT.

Il y a long-temps que cet Ouvrage eſt compoſé; & peut-eſtre n'en eſt-il pas moins digne de voir la lumiere. Quand j'en conceus le deſſein, j'avois plus d'imagination que je n'en ay aujourd'huy. Ie m'eſtois toute ma vie exercé en ce genre de Poëſie que nous nommons Heroïque : c'eſt aſſurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus ſuſceptible d'ornemens, & de ces figures nobles & hardies qui font une langue à part, une langue aſſez charmante pour meriter qu'on l'appelle la langue des Dieux. Le fonds que j'en avois fait, ſoit par la lecture des Anciens, ſoit par celle de quelques-uns de nos modernes, s'eſt preſque entierement conſumé dans l'embelliſſement de ce Poëme, bien que l'Ouvrage ſoit court, & qu'à proprement

parler il ne merite que le nom d'Idile. Ie l'avois fait marcher à la ſuite de Pſiché, croyant qu'il eſtoit à propos de joindre aux Amours du Fils celles de la Mere. Beaucoup de perſonnes m'ont dit que je faiſois tort à l'Adonis. Les raiſons qu'ils en apportent ſont bonnes; mais je m'imagine que le public ſe ſoucie tres-peu d'en eſtre informé; ainſi je les laiſſe à part. On eſt tellement rebuté des Poëmes à preſent, que j'ay toûjours craint que celuy-cy ne receuſt un mauvais accueil & ne fuſt enveloppé dans la commune diſgrace: il eſt vray que la matiere n'y eſt pas ſujette : ſi d'un coſté le gouſt du temps m'eſt contraire, de l'autre il m'eſt favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'huy qui ferment l'entrée de leur cabinet aux divinitez que j'ay coûtume de celebrer? Il n'eſt pas beſoin que je les nomme, on ſçait aſſez que c'eſt l'Amour & Venus; ces puiſſances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eu. Nous ſommes en un ſiecle où on écoute aſſez favorablement tout ce qui regarde cette famille : pour moy qui luy dois les plus doux momens que j'aye paſſez juſqu'icy, j'ay cru ne pouvoir moins faire que de raconter ſes avantures de la façon la plus agreable qu'il m'eſt poſſible.

ADONIS.

Ie n'ay pas entrepris de chanter dans ces vers,
Rome, ny ſes enfans vainqueurs de l'Univers,
Ny les fameuſes tours qu'Hector ne pût défendre,
Ny les combats des Dieux aux rives du Scamandre.
Ces ſujets ſont trop hauts, & je manque de voix;
Ie n'ay jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echo, les Zephirs, & leurs molles haleines,
Le verd tapis des prez, & l'argent des fontaines.
C'eſt parmy les foreſts qu'a veſcu mon Heros;
C'eſt dans les bois qu'Amour a troublé ſon repos.
Ma Muſe en ſa faveur de Myrte s'eſt parée;
I'ay voulu celebrer l'amant de Cytherée,
Adonis dont la vie eut des termes ſi courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.
Amynte, c'eſt à vous que j'offre cet ouvrage;
Mes chanſons & mes vœux, tout vous doit rendre hommage;

Trop heureux ſi j'oſois conter à l'Univers
Les tourmens infinis que pour vous j'ay ſouferts.
Quand vous me permettrez de chanter voſtre gloire,
Quand vos yeux renommez par plus d'une victoire
Me laiſſeront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accreu par vos attraits,
Je vous peindray ſi belle & ſi pleine de charmes,
Que chacun benira le ſujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes ſouhaits;
Cependant recevez le don que je vous fais,
Ne le dédaignez pas, liſez cette avanture
Dont pour vous divertir j'ay tracé la peinture.

Aux monts Idaliens un bois delicieux
De ſes arbres chenus ſemble toucher les Cieux.
Sous ſes ombrages verts loge la Solitude.
Là le jeune Adonis exempt d'inquietude,
Loin du bruit des citez s'exerçoit à chaſſer,
Ne croyant pas qu'Amour pûſt jamais l'y bleſſer.
A peine ſon menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il monſtre ſon courage.
Ce n'eſt pas le ſeul don qu'il ait receu des Cieux;
Il ſemble eſtre formé pour le plaiſir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le raviſſeur d'Helene,
Ny celuy qui jadis aymoit une ombre vaine,
Ny tant d'autres Heros fameux par leurs appas;
Tous ont cedé le prix au fils de Cyniras.
Déja la Renommée en naiſſant inconnuë,
Nymphe qui cache enfin ſa teſte dans la nüe,

Par un charmant recit amuſant l'Univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers;
A ceux qui ſont ſous l'Ourſe, aux voiſins de l'Aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More:
Paphos ſur ſes autels le void preſque eſlever,
Et le cœur de Venus ne ſçait où ſe ſauver.
L'image du Heros qu'elle a toûjours preſente,
Verſe au fond de ſon ame une ardeur violente:
Elle invoque ſon fils, elle implore ſes traits,
Et taſche d'aſſembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne luy vid un tel deſſein de plaire;
Rien ne luy ſemble bien, les Graces ont beau faire.
Enfin s'accompagnant des plus diſcrets Amours
Aux monts Idaliens elle dreſſe ſon cours.
Son char qui trace en l'air de longs traits de lumiere
A bien-toſt achevé l'amoureuſe carriere.
Elle trouve Adonis prés des bords d'un ruiſſeau.
Couché ſur des gazons, il reſve au bruit de l'eau;
Il ne void preſque pas l'onde qu'il conſidere;
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythere
L'a bien-toſt retiré d'un penſer ſi profond:
Cet objet le ſurprend, l'eſtonne, & le confond.
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tiſſu de fleurs ornant ſa treſſe blonde
Avoit abandonné ſes cheveux aux Zephirs:
Son écharpe qui vole au gré de leurs ſoûpirs,
Laiſſe voir les treſors de ſa gorge d'albaſtre.
Jadis en cet eſtat Mars en fut idolaſtre,
Quand aux champs de l'Olympe on celebra des jeux

Pour les Titans défaits par ſon bras valeureux.
Rien ne manque à Venus; ny les lys, ny les roſes,
Ny le meſlange exquis de plus aymables choſes,
Ny ce charme ſecret dont l'œil eſt enchanté,
Ny la grace plus belle encor que la beauté.
Telle on vous void, Amynte, une glace fidelle
Vous peut de tous ces traits preſenter un modelle;
Et s'il faloit juger de l'objet le plus doux
Le ſort ſeroit douteux entre Venus & vous.
Tandis que le Heros admire Cytherée,
Elle rend par ces mots ſon ame raſſurée :
Trop aymable mortel, ne crain point mon aſpect;
Que de la part d'Amour rien ne te ſoit ſuſpect;
En ces lieux écartez c'eſt luy ſeul qui m'ameine.
Le Ciel eſt ma patrie, & Paphos mon domaine :
Je les quitte pour toy; voy ſi tu veux m'aymer.
Le tranſport d'Adonis ne ſe peut exprimer.
O Dieux! s'écria-t-il, n'eſt ce point quelque ſonge?
Puis-je embraſſer l'erreur où ce diſcours me plonge?
Charmante Deïté vous dois-je ajoûter foy?
Quoy vous quittez les Cieux, & les quittez pour moy?
Il me ſeroit permis d'aymer une Immortelle!
Amour rend ſes ſujets tous égaux, luy dit-elle,
La beauté dont les traits meſme aux Dieux ſont ſi doux,
Eſt quelque choſe encor de plus divin que nous.
Nous aymons, nous aymons, ainſi que toute choſe :
Le pouvoir de mon fils de moy meſme diſpoſe :
Tout eſt né pour aymer. Ainſi parle Venus,
Et ſes yeux eloquens en diſent beaucoup plus.

Ils perſuadent mieux que ce qu'a dit ſa bouche.
Ses regards, truchemens de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté ſouveraine, & les traits de ſon fils
Ont contraint Mars d'aymer; que peut faire Adonis?
Il ayme; il ſent couler un braſier dans ſes veines;
Les plaiſirs qu'il attend ſont accrus par ſes peines.
Il deſire, il eſpere, il craint, il ſent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui ſoit égal.
Venus s'en apperçoit, & feint qu'elle l'ignore:
Tous deux de leur amour ſemblent douter encore,
Et pour s'en aſſeurer chacun de ces Amans
Mille fois en un jour fait les meſmes ſermens.
Quelles ſont les douceurs qu'en ces bois ils gouſterent!
O vous de qui les voix juſqu'aux aſtres monterent
Lors que par vos chanſons tout l'Univers charmé
Vous oüit celebrer ce couple bien aimé;
Grands & nobles eſprits, Chantres incomparables,
Meſlez parmy ces ſons vos accords admirables:
Echo qui ne taiſt rien, vous conta ces amours;
Vous les viſtes gravez au fond des antres ſourds;
Faites que j'en retrouve au temple de Memoire
Les monumens ſacrez, ſources de voſtre gloire,
Et que m'eſtant formé ſur vos ſçavantes mains
Ces vers puiſſent paſſer au dernier des humains.
Tout ce qui naiſt de doux en l'amoureux empire
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on ſoûpire,
Et que de la contrainte ayant banni les loix
On ſe peut aſſeurer au ſilence des bois;
Jours devenus momens, momens filez de ſoye,

Agreables ſoûpirs, pleurs enfans de la joye,
Vœux, ſermens, & regards, tranſports, raviſſemens,
Meſlange dont ſe fait le bon-heur des Amans,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en uſage.
Tantoſt ils choiſiſſoient l'épaiſſeur d'un ombrage;
Là ſous des cheſnes vieux, où leurs chiffres gravez
Se ſont avec les troncs accreus & conſervez,
Mollement eſtendus ils conſumoient les heures,
Sans avoir pour témoins en ces ſombres demeures
Que les chantres des bois, pour confidens qu'Amour,
Qui ſeul guidoit leurs pas en cet heureux ſejour.
Tantoſt ſur des tapis d'herbe tendre & ſacrée
Adonis s'endormoit auprés de Cytherée,
Dont les yeux enyvrez par des charmes puiſſans,
Attachoient au Heros leurs regards languiſſans.
Bien ſouvent ils chantoient les douceurs de leurs peines;
Et quelquefois aſſis ſur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux luitans à chaque bond
Suivoient les longs replis du criſtal vagabond,
Voiez, diſoit Venus, ces ruiſſeaux & leur courſe;
Ainſi jamais le temps ne remonte à ſa ſource;
Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas leger;
Mais vous autres mortels le devez ménager
Conſacrant à l'Amour la ſaiſon la plus belle.
Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle
Ils danſoient aux chanſons de Nymphes entourez :
Combien de fois la Lune a leurs pas éclairez !
Et couvrant de ſes rais l'émail d'une prairie
Les a veus à l'envy fouler l'herbe fleurie!

Combien de fois le jour a veu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'oſter le voile ſombre
De ces plaiſirs amis du ſilence & de l'ombre.
Il eſt temps de paſſer au funeſte moment
Où la triſte Venus doit quitter ſon amant.
Du bruit de ſes amours Paphos eſt alarmée.
On dit qu'au fond d'un bois la Déeſſe charmée,
Inutile aux mortels, & ſans ſoin de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ſes temples fameux.
Pour diſſiper ce bruit, la Reyne de Cythere
Veut quitter pour un temps ce ſejour ſolitaire.
Que ce cruel deſſein luy donne de douleurs!
Vn jour que ſon Amant la voyoit toute en pleurs,
Déeſſe, luy dit-il, qui cauſez mes alarmes,
Quel ennuy ſi profond vous oblige à ces larmes?
Vous aurois-je offenſée, ou ne m'aymez-vous plus?
Ah! dit-elle, quittez ces ſoupçons ſuperflus.
Adonis taſcheroit en vain de me déplaire;
Ces pleurs naiſſent d'amour, & non pas de colere.
D'un déplaiſir ſecret mon cœur ſe ſent atteint;
Il faut que je vous quitte, & le ſort m'y contraint.
Il le faut; vous pleurez; du moins en mon abſence
Conſervez-moy toûjours un cœur plein de conſtance:
Ne penſez qu'à moy ſeule, & qu'un indigne choix
Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois:
Leurs fers aprés les miens ont pour vous de la honte.
Sur tout, de voſtre ſang il me faut rendre compte.
Ne chaſſez point aux Ours, aux Sangliers, aux Lions;

Gardez-vous d'irriter tous ces Monſtres felons.
Laiſſez les animaux qui fiers & pleins de rage
Ne cherchent leur ſalut qu'en montrant leur courage :
Les Daims & les Chevreüils en fuyant devant vous
Donneront à vos ſens des plaiſirs bien plus doux.
Je vous ayme, & ma crainte a d'aſſez juſtes cauſes;
Il ſied bien en amour de craindre toutes choſes :
Que deviendrois-je, helas! ſi le ſort rigoureux
Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux ?
Là ſe fondant en pleurs on void croiſtre ſes charmes.
Adonis luy répond ſeulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aymables lieux;
Cent humides baiſers achevent ſes adieux.
O vous triſtes plaiſirs où leur ame ſe noye,
Vains & derniers efforts d'une imparfaite joye,
Momens pour qui le ſort rend leurs vœux ſuperflus,
Delicieux momens, vous ne reviendrez plus.
Adonis void un char deſcendre de la nuë :
Cytherée y montant diſparoiſt à ſa veuë.
C'eſt en vain que des yeux il la ſuit dans les airs;
Rien ne s'offre à ſes ſens que l'horreur des deſerts.
Les vents ſourds à ſes cris renforcent leur haleine.
Tout ce qu'il vient de voir luy ſemble une ombre vaine.
Il appelle Venus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un Echo qui répond à ſa voix.
C'eſt lors que repaſſant dans ſa triſte memoire
Ce que n'aguere il eut de plaiſirs & de gloire
Il taſche à rappeller ce bon-heur ſans pareil,
Semblable à ces Amans trompez par le ſommeil,

Qui rappellent en vain pendant la nuit obſcure
Le ſouvenir confus d'une douce impoſture.
Tel Adonis repenſe à l'heur qu'il a perdu :
Il le conte aux foreſts, & n'eſt point entendu :
Tout ce qui l'environne eſt privé de tendreſſe :
Et ſoit que des douleurs la nuit enchantereſſe
Plonge les malheureux au ſuc de ſes pavots,
Soit que l'aſtre du jour rameine leurs travaux,
Adonis ſans relaſche aux plaintes s'abandonne ;
De ſanglots redoublez ſa demeure reſonne ;
Cet Amant toûjours pleure, & toûjours les Zephirs
En volant vers Paphos ſont chargez de ſoûpirs.
La molle oiſiveté, la triſte ſolitude,
Poiſons dont il nourrit ſa noire inquietude,
Le livrent tout entier au vain reſſouvenir
Qui le vient malgré luy ſans ceſſe entretenir.
Enfin pour divertir l'ennuy qui le poſſede,
On luy dit que la chaſſe eſt un puiſſant remede.
Dans ces lieux pleins de paix ſeul avecque l'Amour
Ce plaiſir occupoit les Heros d'alentour.
Adonis les aſſemble, & ſe plaint de l'outrage
Que ces champs ont receu d'un Sanglier plein de rage.
Ce Tyran des foreſts porte par tout l'effroy :
Il ne peut rien ſouffrir de ſeur autour de ſoy :
L'avare laboureur ſe plaint à ſa famille
Que ſa dent a détruit l'eſpoir de la faucille :
L'un craint pour ſes vergers, l'autre pour ſes guerets ;
Il foule aux pieds les dons de Flore & de Ceres ;
Monſtre enorme & cruel qui ſoüille les fontaines,

Qui fait bruire les monts, qui déſole les plaines,
Et ſans craindre l'effort des voiſins alarmez
S'appreſte à recüeillir les grains qu'ils ont ſemez.
Taſcher de le ſurprendre eſt tenter l'impoſſible :
Il habite en un fort épais inacceſſible.
Tel on void qu'un brigand fameux & redouté
Se cache aprés ſes vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vaſtes cimetieres,
Ravage impunément des Provinces entieres,
Laiſſe gronder les loix, ſe rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort qu'il porte au ſein de tous :
L'épaiſſeur des foreſts le dérobe aux ſupplices.
C'eſt ainſi que le Monſtre a ces bois pour complices :
Mais le moment fatal eſt enfin arrivé
Où malgré ſa fureur en ſon ſang abreuvé
Des degaſts qu'il a faits il va payer l'uſure :
Helas qu'il vendra cher ſa mortelle bleſſure !
Un matin que l'Aurore au teint frais & riant
A peine avoit ouvert les portes d'Orient,
La jeuneſſe voiſine autour du bois s'aſſemble :
Jamais tant de Heros ne s'eſtoient veus enſemble.
Antenor le premier ſort des bras du ſommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le Soleil.
La Déeſſe des bois n'eſt point ſi matinale ;
Cent fois il a ſurpris l'amante de Cephale ;
Et ſa plaintive épouſe a maudit mille fois
Les veneurs & les chiens, le gibier & les bois.
Il eſt bien toſt ſuivi du Satrape Alcamene
Dont le long attirail couvre toute la plaine.

C'eſt en vain que ſes gens ſe ſont chargez de rets,
Leur nombre eſt aſſez grand pour ceindre les foreſts.
On y void arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le Vieillard Capis chaſſeur infatigable,
Qui depuis ſon jeune âge ayant aymé les bois
Rend & chiens & veneurs attentifs à ſa voix.
Si le jeune Adonis l'euſt auſſi voulu croire
Il n'auroit pas ſi-toſt traverſé l'onde noire :
Comment l'auroit-il creu, puis qu'en vain ſes amours
L'avoient ſollicité d'avoir ſoin de ſes jours ?
Par le beau Callion la troupe eſt augmentée.
Gilippe vient aprés fils du riche Acantée.
Le premier pour tous biens n'a que les dons du corps :
L'autre pour tous appas poſſede des treſors ;
Tous deux ayment Cloris, & Cloris n'ayme qu'elle ;
Ils ſont pourtant parez des faveurs de la Belle.
Phlegre accourt, & Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
Le robuſte Crantor aux bras durs & nerveux,
Le Licien Telame, Agenor de Carie,
Le vaillant Triptoleme honneur de la Syrie,
Paphe expert à luiter, Mopſe à lancer le dard,
Lycaſte, Palemon, Glauque, Hilus, Amilcar,
Cent autres que je tais, troupe épaiſſe & confuſe;
Mais peut-on oublier la charmante Aretuſe,
Aretuſe au teint vif, aux yeux doux & perçans,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocens ?
On ne l'inſtruiſit point à manier la laine ;
Courir dans les foreſts, ſuivre un cerf dans la plaine,
Ce ſont tous ſes plaiſirs ; heureuſe ſi ſon cœur

Euſt pû ſe garentir d'amour comme de peur !
On la void arriver ſur un cheval ſuperbe
Dont à peine les pas ſont imprimez ſur l'herbe.
D'une charge ſi belle il ſemble glorieux ;
Et comme elle Adonis attire tous les yeux.
D'une fatale ardeur déja ſon front s'allume ;
Il marche avec un air plus fier que de coûtume.
Tel Apollon marchoit, quand l'enorme Piton
L'obligea de quitter l'ombre de l'Helicon.
Par l'ordre de Capis la troupe ſe partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboy des chiens, les cors meſlez de voix
Annoncent l'épouvante aux hoſtes de ces bois.
Le Ciel en retentit, les Echos ſe confondent,
De leurs Palais voutez tous enſemble ils répondent.
Les Cerfs au moindre bruit à ſe ſauver ſi prompts,
Les timides troupeaux des Daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures ſecretes ;
Le bois n'a plus pour eux d'aſſez ſombres retraites.
On court dans les ſentiers, on traverſe les forts,
Chacun pour les percer redouble ſes efforts.
Au fond du bois croupit une eau dormante & ſale ;
Là le monſtre ſe plaiſt aux vapeurs qu'elle exhale ;
Il s'y veautre ſans ceſſe, & cherit un ſejour
Juſqu'alors ignoré des mortels & du jour.
On ne l'en peut chaſſer ; du ſouci de ſa vie
Bien plus à ſa valeur qu'à ſa fuite il ſe fie ;
Les cors ont beau ſonner, l'air a beau retentir,
Rien ne ſçauroit encor l'obliger à partir.

Cependant les deſtins haſtent ſa derniere heure :
Driope la premiere évente ſa demeure :
Les autres chiens par elle auſſi-toſt avertis
Répondent à ſa voix, frapent l'air de leurs cris,
Entraiſnent les chaſſeurs, abandonnent leur queſte;
Toute la meute accourt, & vient lancer la beſte,
S'anime en la voyant, redouble ſon ardeur;
Mais le fier animal n'a point encor de peur.
Le courſier d'Adonis né ſur les bords du Xante
Ne peut plus retenir ſon ardeur violente.
Une jument d'Ida l'engendra d'un des vents;
Les foreſts l'ont nourri pendant ſes premiers ans.
Il ne craint point des monts les puiſſantes barrieres,
Ny l'aſpect étonnant des profondes rivieres,
Ny le panchant affreux des rocs & des vallons;
D'haleine en le ſuivant manquent les Aquilons.
Adonis le retient pour mieux ſuivre la chaſſe.
Enfin le monſtre eſt joint par deux chiens dont la race
Vient du viſte Lelaps qui fut l'unique prix
Des larmes dont Cephale appaiſa ſa Procris.
Ces deux Chiens ſont Melampe & l'ardente Sylvage;
Leur ſort fut different, mais non pas leur courage;
Par l'homicide dent Melampe eſt mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendoit meſme ſort,
Lors que l'un des chaſſeurs ſe preſente à la beſte;
Sur luy tourne auſſi-toſt l'effort de la tempeſte;
Il connoiſt, mais trop tard, qu'il s'eſt trop avancé;
Son viſage paſlit, ſon ſang devient glacé;
L'image du trépas en ſes yeux eſt emprainte;

Sur le teint des mourans la mort n'eſt pas mieux peinte.
Sa peur eſt pourtant vaine, & ſans eſtre bleſſé
Du Monſtre qui le heurte il ſe ſent terraſſé.
Niſus ayant cherché ſon ſalut ſur un arbre,
Rit de voir ce chaſſeur plus froid que n'eſt un marbre;
Mais luy-meſme a ſujet de trembler à ſon tour;
Le Sanglier coupe l'arbre, & les lieux d'alentour
Réſonnent du fracas dont ſa cheute eſt ſuivie;
Niſus encor en l'air fait des vœux pour ſa vie.
Conteray-je en détail tant de puiſſans efforts?
Des chiens & des chaſſeurs les differentes morts?
Leurs exploits avec eux cachez ſous l'ombre noire?
Seules vous les ſçavez, ô filles de Memoire;
Venez donc m'inſpirer, & conduiſant ma voix
Faites-moy dignement celebrer ces exploits.
Deux lices d'Antenor, Lycoris, & Niphale
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur ſe ſignale:
Le vieux Capis luy-meſme eut ſoin de les dreſſer;
Au ſanglier l'une & l'autre eſt preſte à ſe lancer;
Un maſtin les devance, & ſe jette en leur place;
C'eſt Phlegon, qui ſouvent aux loups donne la chaſſe:
Armé d'un fort collier qu'on a ſemé de clous,
A l'oreille du Monſtre il s'attache en courroux;
Mais il ſent auſſi-toſt le redoutable yvoire;
Ses flancs ſont découſus, & pour comble de gloire
Il combat en mourant, & ne veut point laſcher
L'endroit où ſur le Monſtre il vient de s'attacher.
Cependant le Sanglier paſſe à d'autres trophées:
Combien void-on ſous luy de trames étouffées!

Combien en coupe-t-il ! que d'hommes terraſſez !
Que de chiens abattus, mourans, morts, & bleſſez !
Chevaux, arbres, chaſſeurs, tout éprouve ſa rage.
Tel paſſe un tourbillon meſſager de l'orage;
Telle deſcend la foudre, & d'un ſoudain fracas
Briſe, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la beſte :
Elle en fremit de rage, écume, & tourne teſte,
Et ſon poil heriſſé ſemble de toutes parts
Preſenter au chaſſeur une foreſt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte :
Par deux fois du Sanglier il évite l'atteinte;
Deux fois le Monſtre paſſe, & ne briſe en paſſant
Que l'épieu dont Crantor ſe couvre en cet inſtant.
Il revient au chaſſeur : la fuitte eſt inutile;
Crantor aux environs n'apperçoit point d'aſile;
En vain du coup fatal il veut ſe détourner;
Ne pouvant que mourir il meurt ſans s'eſtonner.
Pour punir ſon vainqueur toute la troupe approche.
L'un luy preſente un dard, l'autre un trait luy décoche :
Le fer, ou ſe rebouche, ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut armer.
Il ſe lance aux épieux, il previent leur atteinte;
Plus le peril eſt grand, moins il montre de crainte;
C'eſt ainſi qu'un guerrier preſſé de toutes parts
Ne ſonge qu'à perir au milieu des hazards.
De ſoldats entaſſez ſon bras jonche la terre;
Il ſemble qu'en luy ſeul ſe termine la guerre;
Certain de ſuccomber il fait pourtant effort,

Non pour ne point mourir, mais pour vanger ſa mort.
Tel & plus valeureux le Monſtre ſe preſente :
Plus le nombre s'accroiſt, plus ſa fureur s'augmente :
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus:
Il maſche & foule aux pieds ceux qui ſont abattus.
La troupe des chaſſeurs en devient moins hardie.
L'ardeur qu'ils témoignoient eſt bien-tôt refroidie.
Palmire toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'eſt pas du Sanglier que ſon cœur craint les coups;
Aretuſe luy fut jadis plus redoutable;
Jadis ſourde à ſes vœux, mais alors favorable
Elle void ſon Amant pouſſé d'un beau deſir,
Et le void avec crainte autant qu'avec plaiſir.
Quoy mes bras, luy dit-il, ſont conduits par les voſtres,
Et vous me verriez fuïr auſſi bien que les autres!
Non, non, pour redouter le Monſtre & ſon effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriſer la mort.
Il dit, & ce fut tout : l'effet ſuit la parole;
Il ne va pas au Monſtre, il y court, il y vole,
Tourne de tous coſtez, eſquive en l'approchant,
Hauſſe le bras vengeur, & d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le Monſtre de ſes crimes :
Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes :
L'une euſt ſenti le mal que l'autre en euſt receu,
Si ſon cruel eſpoir n'euſt point eſté deceu.
Entre Palmire & luy l'Amazone ſe lance :
Palmire craint pour elle, & court à ſa deffenſe :
Le ſanglier ne ſçait plus ſur qui d'eux ſe vanger;
Toutefois à Palmire il porte un coup leger,

Leger pour le Heros, profond pour ſon amante.
On l'emporte; elle ſuit inquiete & tremblante.
Le coup eſt ſans danger; cependant les eſprits
En foule avec le ſang de leurs priſons ſortis
Laiſſent faire à Palmire un effort inutile;
Il devient auſſi-toſt paſle, froid, immobile,
Sa raiſon n'agit plus, ſon œil ſe ſent voiler,
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler!
La moitié des chaſſeurs à le plaindre employée
Suit la triſte Aretue en ſes larmes noyée.
Non loin de cet endroit un ruiſſeau fait ſon cours.
Adonis s'y repoſe aprés mille détours.
Les Nymphes de qui l'œil void les choſes futures,
L'avoient fait égarer en des routes obſcures.
Le ſon des cors ſe perd par un charme inconnu;
C'eſt en vain que leur bruit à ſes ſens eſt venu.
Ne ſçachant où porter ſa courſe vagabonde,
Il s'arreſte en paſſant au criſtal de cette onde.
Mais les Nymphes ont beau s'oppoſer aux deſtins:
Contre un ordre fatal tous leurs charmes ſont vains.
Adonis en ce lieu void apporter Palmire:
Ce ſpectacle l'emeut, & redouble ſon ire.
A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger:
Il regarde la gloire & non pas le danger.
Il part, ſe fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le Sanglier s'eſtoit fait un paſſage;
Et courant vers ſon fort il ſe lançoit par fois
Aux chiens qui dans le Ciel pouſſoient de vains abois.
On ne l'oſe approcher; tous les traits qu'on luy lance,

Eſtant pouſſez de loin perdent leur violence.
Le Heros ſeul s'avance, & craint peu ſon courroux :
Mais Capis l'arreſtant, s'écrie, Où courez-vous ?
Quelle boüillante ardeur au peril vous engage ?
Il eſt beſoin de ruſe, & non pas de courage ;
N'avancez pas, fuyez, il vient à vous, ô Dieux !
Adonis ſans répondre au Ciel leve les yeux.
Déeſſe, ce dit-il, qu'adore ma penſée,
Si je cours au peril n'en ſois point offenſée ;
Guide plûtoſt mon bras, redouble ſon effort,
Fais que ce trait lancé donne au Monſtre la mort.
A ces mots dans les airs le trait ſe fait entendre.
A l'endroit où le Monſtre a la peau la plus tendre,
Il en reçoit le coup, ſe ſent ouvrir les flancs,
De rage & de douleur, fremit, grince les dents,
Rappelle ſa fureur, & court à la vengeance.
Plein d'ardeur & leger Adonis le devance.
On craint pour le Heros, mais il ſçait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent luy veut porter.
Tout ce que peut l'adreſſe eſtant jointe au courage
Ce que pour ſe venger tente l'aveugle rage
Se fit lors remarquer par les chaſſeurs épars.
Tous enſemble au Sanglier voudroient lancer leurs dards ;
Mais peut-eſtre Adonis en recevroit l'atteinte.
Du cruel animal ayant chaſſé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers aſſaillans.
Courez, courez Chaſſeurs un peu trop tard vaillans ;
Deſtournez de vos noms un éternel reproche ;
Vos efforts ſont trop lents, déja le coup approche.

Que n'en ay-je oublié les funeſtes momens!
Pourquoy n'ont pas peri ces triſtes monumens!
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'hiſtoire!
Enfin de ces foreſts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux
Par le vouloir du ſort enſanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ſes armes,
Et d'un coup auſſi-toſt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne ſont pas impunis;
Il ſent ſon cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et luy pouſſant au flanc ſa defenſe cruelle
Meurt & porte en mourant une atteinte mortelle :
D'un ſang impur & noir il purge l'Univers ;
Ses yeux d'un ſomme dur ſont preſſez & couverts ;
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;
Et le vainqueur à peine a connu ſa victoire,
Joüi de la vengeance, & goûté ſes tranſports,
Qu'il ſent un froid demon s'emparer de ſon corps.
De ſes yeux ſi brillans la lumiere eſt eſteinte ;
On ne void plus l'éclat dont ſa bouche eſtoit peinte;
On n'en void que les traits, & l'aveugle treſpas
Parcourt tous les endroits où regnoient tant d'appas.
Ainſi l'honneur des prez, les fleurs, preſent de Flore,
Filles du blond Soleil & des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des Chaſſeurs au Heros accouruë
Par des cris redoublez luy fait ouvrir la veuë:
Il cherche encore un coup la lumiere des Cieux,

Il pouſſe un long ſoûpir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient ſa belle ame
S'employe au ſouvenir de l'objet qui l'enflâme.
On fait pour l'arreſter des efforts ſuperflus;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la ſent plus.
Preſtez-moy des ſoûpirs, ô vents qui ſur vos aiſles
Portaſtes à Venus de ſi triſtes nouvelles.
Elle accourt auſſi-toſt, & voyant ſon Amant
Remplit les environs d'un vain gemiſſement.
Telle ſur un ormeau ſe plaint la tourterelle,
Quand l'adroit giboyeur a d'une main cruelle
Fait mourir à ſes yeux l'objet de ſes amours;
Elle paſſe à gemir & les nuits & les jours,
De moment en moment renouvellant ſa plainte,
Sans que d'aucun remords la Parque ſoit atteinte;
Tout ce bruit quoy que juſte au vent eſt répandu;
L'enfer ne luy rend point le bien qu'elle a perdu.
On ne le peut fléchir, les cris dont il eſt cauſe
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque choſe.
Venus l'implore en vain par de triſtes accens;
Son deſeſpoir éclate en regrets impuiſſans;
Ses cheveux ſont épars, ſes yeux noyez de larmes:
Sous d'humides torrens ils reſſerrent leurs charmes,
Comme on void au Printemps les beautez du Soleil
Cacher ſous des vapeurs leur éclat ſans pareil.
Aprés mille ſanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pû te faire aymer la vie!
Tu me quittes cruel! au moins ouvre les yeux;
Montre-toy plus ſenſible à mes triſtes adieux;

Voy de quelles douleurs ton amante eſt atteinte :
Helas j'ay beau crier, il eſt ſourd à ma plainte ;
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ny mes ſoûpirs ne peuvent l'arreſter.
Encor ſi je pouvois le ſuivre en ces lieux ſombres !
Que ne m'eſt-il permis d'errer parmi les ombres !
Deſtins, ſi vous vouliez le voir ſi-toſt perir,
Faloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuſe Venus ! que te ſervent ces larmes ?
Vante toy maintenant du pouvoir de tes charmes :
Ils n'ont pû du trêpas exempter tes amours ;
Tu vois qu'ils n'ont pû meſme en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Priſt à filer leur trame une peine eternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchaſt de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir.
Noires divinitez du tenebreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend ſur tout ce qui reſpire,
Roys des peuples legers, ſouffrez que mon Amant
De ſon triſte départ me conſole un moment.
Vous ne le perdrez point, le treſor que je pleure
Ornera toſt ou tard voſtre ſombre demeure.
Quoy vous me refuſez un preſent ſi leger ?
Cruels, ſouvenez-vous qu'Amour m'en peut vanger.
Et vous Antres cachez, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs ſi ſecretes,
Grottes qui tant de fois avez vû mon Amant
Me raconter des yeux ſon fidelle tourment,
Lieux amis du repos, demeures ſolitaires,

Qui d'un threſor ſi rare eſtiez depoſitaires,
Deſerts rendez-le moy : deviez-vous avec luy
Nourrir chez vous le Monſtre auteur de mon ennuy ?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame;
Emporte chez les morts ce baiſer tout de flâme;
Je ne te verray plus, adieu cher Adonis.
Ainſi Venus ceſſa : les rochers à ſes cris
Quittant leur dureté répandirent des larmes;
Zephyre en ſoûpira; le jour voila ſes charmes;
D'un pas precipité ſous les eaux il s'enfuit,
Et laiſſa dans ces lieux une profonde nuit.

FRAGMENS

DU

SONGE DE VAUX

AVERTISSEMENT.

ARMI les Ouvrages dont ce Recueil eſt compoſé, le Lecteur verra trois Fragmens d'une deſcription de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y conſumay prés de trois années. Il eſt depuis arrivé des choſes qui m'ont empeſché de continuer. Je reprendrois ce deſſein, ſi j'avois quelque eſperance qu'il reüſſiſt, & qu'un tel ouvrage pûſt plaire aux gens d'aujourd'huy : car la Poëſie lyrique ny l'heroïque, qui doivent y regner, ne ſont plus en vogue comme elles eſtoient alors. J'expoſe donc au public trois morceaux de cette deſcription. Ce ſont des échantillons de l'un & de l'autre ſtile : que j'aye bien fait ou non de les

employer tous deux dans un meſme Poëme, je m'en dois remettre au gouſt du Lecteur, plûtoſt qu'aux raiſons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me reſoudray : ſi la choſe plaiſt, j'ay deſſein de continüer; ſinon, je n'y perdray pas de temps davantage. Le temps eſt choſe de peu de prix, quand on ne s'en ſert pas mieux que je fais; Mais puiſque j'ay reſolu de m'en ſervir, je dois reconnoiſtre qu'à mon égard la ſaiſon de le meſnager eſt tantoſt venüe.

Paſſons à ce qu'il eſt neceſſaire qu'on ſçache pour l'intelligence de ces Fragmens. Je ne la ſçaurois donner au Lecteur ſans expoſer à ſes yeux preſque tout le plan de l'ouvrage. C'eſt ce que je m'en vas faire; moins ſuccinctement à la verité que je ne voudrois, mais utilement pour moy; car par ce moyen j'apprendray le ſentiment du public, auſſi bien ſur l'invention & ſur la conduite de mon Poëme en gros, que ſur l'execution de chaque endroit en détail, & ſur l'effet que le tout enſemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux eſtoient tout nouveau-plantez, je ne les pouvois décrire en cet eſtat, à moins que je n'en donnaſſe une idée peu agréable, & qui au bout de vingt ans auroit eſté ſans doute peu reſſemblante : il faloit donc prevenir le temps; Cela ne ſe pouvoit faire que par trois moyens, l'Enchantement, la Prophetie, & le Songe. Les deux premiers ne me plaiſoient pas : car pour les amener avec quelque grace je me ſerois engagé dans un deſſein de trop d'eſtenduë,

l'acceſſoire auroit eſté plus conſiderable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle, que quand la nature eſt impuiſſante pour nous ſervir. Ce n'eſt pas qu'un ſonge ſoit ſi ſuivi ni meſme ſi long que le mien ſera; mais il eſt permis de paſſer le cours ordinaire dans ces rencontres; & j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Roſe, le ſonge de Poliphile, & celuy meſme de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du Printemps m'eſtant endormi je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, & le prie que par ſon moyen je puiſſe voir Vaux en ſonge; il commande auſſi-toſt à ſes Miniſtres de me le montrer. Voila le ſujet du premier Fragment.

A peine les Songes ont commencé de me repreſenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes ſens me ſemble réel : j'oublie le Dieu du ſommeil, & les demons qui l'entourent; j'oublie enfin que je ſonge. Les cours du Chaſteau de Vaux me paroiſſent jonchées de fleurs. Je découvre de tous les coſtez l'appareil d'une grande ceremonie. J'en demande la raiſon à deux guides qui me conduiſent. L'un d'eux me dit qu'en creuſant les fondemens de cette maiſon on avoit trouvé ſous des voutes fort anciennes une table de Porphire, & ſur cette table un écrain plein de pierreries, qu'un certain Sage nommé Zirzimir fils du Soudan Zarzafiel avoit autrefois laiſſé à un Druide de nos Provinces. Au milieu de ces pierreries un diamant d'une beauté extraordinaire & taillé en cœur ſe faiſoit d'abord remarquer, & ſur les bords d'un compartiment qui le ſeparoit

d'avec les autres joyaux ſe liſoit en lettres d'or cette deviſe, que l'on n'avoit pû entendre.

Ie ſuis conſtant quoy que j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte l'écrain ouvert, & au meſme eſtat qu'il s'eſtoit trouvé. Il l'avoit laiſſé fermer en le maniant, ſans que depuis il euſt eſté poſſible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement eſtoit grande. Sur le couvercle de cet écrain ſe voyoit le portrait du Roy; & autour eſtoit écrit : *Soit donné à la plus ſçavante des Fées.* Sous l'écrain cette prophetie eſtoit gravée.

Quand celle-là qui plus Vaut qu'on la priſe
En fait de charme, & plus a de pouvoir,
Aux aſſiſtans, dans Vaux en mainte guiſe,
De ſon bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrain de forme exquiſe
Que Zirzimir forgea par grand ſçavoir,
Et l'on verra le ſens de la deviſe
Qu'aucun mortel n'aura jamais ſceu voir.

Pour ſatisfaire à l'intention du Mage, & pour l'accompliſſement de la Prophetie, mais plus encore pour attirer les Maiſtreſſes de tous les Arts, & leur donner par ce moyen l'occaſion d'embellir la maiſon de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de ſçavantes Fées dans le monde pouvoient venir conteſter le prix propoſé, & ce prix eſtoit le portrait du Roy, qui ſeroit donné par des Juges ſur les raiſons que chacune apporteroit pour prouver les charmes & l'excellence de ſon

art. Plusieurs estoient accouruës; mais la plusspart ne pouvant contribuer aux beautez de Vaux, & par consequent le prix n'estant pas pour elles apparemment, la plusspart dis-je, persuadées que la prophetie ne les regardoit en aucune sorte, s'estoient retirées. Il n'en estoit demeuré que quatre, l'Architecture, la Peinture, l'Intendante du jardinage, & la Poësie; je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortesie, & Calliopée. Le lendemain ce grand differend se devoit juger en la presence d'Oronte, & de force demi-Dieux. Voila ce que l'un de mes deux guides me dit, & le sujet du second Fragment : Il contient les harangues des quatre Fées.

Et pour égayer mon Poëme, & le rendre plus agreable, car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuyeuse, je les voulois entremêler d'episodes d'un caractere galant; il y en a trois d'achevez, l'Aventure d'un Ecureuil, celle d'un Cigne prest à mourir, celle d'un Saumon & d'un Esturgeon qui avoient esté presentez vifs à Oronte : cette derniere avanture fait le sujet de mon troisiéme Fragment.

Le reste de ce Recüeil contient des ouvrages que j'ay composez en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur varieté suppléera peut-estre à ce qui leur manque d'ailleurs.

Es pieces ſuivantes les trois premieres ſont des Fragmens de la deſcription de Vaux, laquelle j'ay fait venir en un ſonge, à l'exemple d'autres ſujets que l'on a ainſi traitez. Ce n'eſt pas icy le lieu, ny l'occaſion de faire ſçavoir les raiſons que j'en ay eües. L'avertiſſement les contient : il eſt neceſſaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, & pour pouvoir tirer de leur lecture quelque ſorte de plaiſir. Le premier eſt le commencement de l'Ouvrage. Le lecteur, ſi bon luy ſemble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle repreſente une perſonne particuliere, ſi bon luy ſemble, que c'eſt la beauté des femmes en general, s'il luy plaît meſme, que c'eſt celle de toutes ſortes d'objets. Ces trois explications ſont libres. Ceux qui cherchent en tout du myſtere, & qui veulent que cette ſorte de Poëme ait un ſens allegorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernieres. Quant à moy, je ne trouveray pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte eſt telle ou telle perſonne; cela rend la choſe plus paſſionnée, & ne la rend pas moins heroïque.

LE SONGE DE VAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Acante s'eſtant endormi une nuit du Printemps, ſongea qu'il eſtoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que par ſon moyen il pût voir le palais de Vaux, avec ſes jardins ; ce que le Sommeil luy accorda, commandant aux Songes de les luy montrer.

LORS que l'An ſe renouvelle,
En cette aimable ſaiſon,
Où Flore ameine avec elle
Les Zephirs ſur l'Horiſon :
Une nuit que le ſilence
Charmoit tout par ſa preſence,

Je conjuray le Sommeil
De ſuſpendre mon réveil
Bien loin par de-là l'Aurore.
Le Sommeil n'y manqua pas,
Et je dormirois encore,
Sans Aminte & ſes appas.
Cette fiere beauté qui s'érige un trophée
Du cruel ſouvenir de mes vœux impuiſſans,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Auſſi bien que les ſiens regnaſſent ſur mes ſens.
Il me fit voir en Songe un Palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un ſuperbe portique,
Des lieux que pour leurs beautez
J'aurois pû croire enchantez,
Si Vaux n'eſtoit point au monde;
Ils eſtoient tels, qu'au Soleil
Ne s'offre au ſortir de l'onde
Rien que Vaux qui ſoit pareil.

C'eſtoit auſſi cette maiſon magnifique avec ſes accompagnemens & ſes jardins, leſquels Sylveſtre m'avoit montrez, & que ma memoire conſervoit avec un grand ſoin, comme eſtant les plus precieuſes pieces de ſon treſor. Ce fut ſur ce fondement que le Songe éleva ſon frêle edifice, & tâcha de me faire voir les choſes en leur plus grande perfection. Il choiſit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ſes magazins; & afin que mon plaiſir durât davantage, il voulut que cette apparition

fût mêlée d'avantures tres-remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des criſtaux liquides, je vis des animaux, & des hommes. Au commencement de mon ſonge il m'arriva une choſe qui m'eſtoit arrivée pluſieurs autres fois, & qui arrive ſouvent à chacun; c'eſt qu'une partie des objets ſur la penſée deſquels je venois de m'endormir me paſſa d'abord en l'eſprit : Je m'imaginay que j'eſtois allé trouver le Sommeil pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit des choſes preſque incroyables. Le logis du Dieu eſt au fond d'un bois où le ſilence & la ſolitude font leur ſéjour; c'eſt un antre que la nature a taillé de ſes propres mains, & dont elle a fortifié toutes les avenuës contre la clarté & le bruit.

Sous les lambris mouſſus de ce ſombre palais,
Echo ne répond point, & ſemble eſtre aſſoupie :
La molle oyſiveté ſur le ſeüil accroupie
N'en bouge nuit & jour, & fait qu'aux environs,
Jamais le chant des coqs, ny le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature;
Un ruiſſeau coule auprés, & forme un doux murmure.
Les ſimples dédiez au Dieu de ce ſéjour
Sont les ſeules moiſſons qu'on cultive à l'entour.
De leurs fleurs en tout temps ſa demeure eſt ſemée.
Il a preſque toûjours la paupiere fermée.
Je le trouvay dormant ſur un lit de pavots;
Les ſonges l'entouroient ſans troubler ſon repos.

De fantômes divers une cour menſongere,
Vains, & frêles enfans d'une vapeur legere,
Troupe qui ſçait charmer le plus profond ennuy,
Preſte aux ordres du Dieu voloit autour de luy.
Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là des biens & des maux les legeres idées,
Prevenant nos deſtins, trompant nôtre deſir,
Formoient des magazins de peine ou de plaiſir.
Je regardois ſortir, & rentrer ces merveilles ;
Telles vont au butin les nombreuſes abeilles ;
Et tel dans un eſtat de fourmis compoſé
Le peuple rentre & ſort en cent parts diviſé.
Confus, je m'écriay : Toy que chacun reclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flâme ;
Conte à d'autres que moy ces menſonges charmans
Dont tu flates les vœux des credules Amans.
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Amynte ;
Fay que par ces demons leur beauté me ſoit peinte ·
Tu ſçais que j'ay toûjours honoré tes autels ;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels ;
Doux ſommeil, ren-toy donc à ma juſte priere.
A ces mots, je luy vis entrouvrir la paupiere,
Et refermant les yeux preſque au meſme moment :
Contentez ce mortel, dit-il languiſſamment.
Tout ce peuple obeït ſans tarder davantage :
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image,
Comme marbres taillez leur troupe s'entaſſa ;
En colomne auſſi-toſt celuy-cy ſe plaça,
Celuy-la chapiteau vint s'offrir à ma veuë ;

L'un ſe fit piéd'eſtal, l'autre ſe fit ſtatuë.
Artiſans qui peu chers; mais qui prompts & ſubtils
N'ont beſoin pour bâtir de marbre ny d'outils,
Font croître en un moment des fleurs & des ombrages,
Et ſans l'ayde du temps compoſent leurs ouvrages.

Es vers ſuivans ne ſont pas de la deſcription de Vaux, je les envoyay à une perſonne qui en vouloit voir de moy, & luy envoyay en meſme temps le Fragment qui ſuit : comme ces vers y peuvent ſervir d'Argument en quelque façon, j'ay crû qu'il ne ſeroit pas hors de propos de les mettre en teſte.

AUTRE FRAGMENT

DU

SONGE DE VAUX.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, & la Poësie haranguent les Juges, & conteſtent le prix propoſé.

Ariste, vous voulez voir des Vers de ma main,
Vous qui du chantre Grec ainſi que du Romain,
Pourrez nous étaler les beautez & les graces,
Et qui nous invitez à marcher ſur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moy cet heureux art
Qui cache ce qu'il eſt & reſſemble au hazard :
Je n'ay point ce beau tour, ce charme inexprimable,
Qui rend le Dieu des vers ſur tous autres aimable :
C'eſt ce qu'il faut avoir, ſi l'on veut eſtre admis
Parmy ceux qu'Apollon compte entre ſes amis.
Homere épand toûjours ſes dons avec largeſſe :
Virgile à ſes treſors ſçait joindre la ſageſſe :
Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaiſir
Lors que l'Antiquité vous en offre à choiſir ?
Je ne l'eſpere pas; & cependant ma Muſe

N'aura jamais pour vous de ſecret ny d'excuſe;
Ce que vous ſouhaitez, il faut vous l'accorder :
C'eſt à moy d'obeïr, à vous de commander.
Je vous preſente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux repetez au Zephire.
J'y fais parler quatre Arts fameux dans l'Univers,
Les Palais, les Tableaux, les Jardins, & les Vers.
Ces Arts vantent icy tour-à-tour leurs merveilles.
Je ſoûpire en ſongeant au ſujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariſte, & d'un cœur genereux
Vous plaignez comme moy le ſort d'un malheureux :
Il déplut à ſon Roy, ſes amis diſparurent :
Mille vœux contre luy dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent je luy donnay des pleurs.
J'accoûtumay chacun à plaindre ſes malheurs.
Jadis en ſa faveur j'aſſemblay quatre Fées.
Il voulut que ma main leur dreſſât des trophées,
Oeuvre long, & qu'alors jeune encor j'entrepris.
Ecoutez ces quatre Arts, & décidez du prix.

. . . . . .

Un riche baluſtre faiſoit la ſeparation de la chambre d'avec l'alcove; l'eſtrade en eſtoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encor plus d'éclat à cette action. Là ſur des tapis de Perſe on avoit placé les ſieges des demy-Dieux; ceux des juges y eſtoient auſſi, mais à part, & un peu éloignez de la compagnie. Hors de l'alcove eſtoient aſſiſes l'une prés de l'autre les quatre Fées. Ariſte, Gelaſte, & moy nous eſtions debout,

vis-à-vis d'elles : on tira au ſort pour ſçavoir en quel rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la premiere : elle ſe leva donc, & aprés s'eſtre approchée du baluſtre, elle ſe retourna à demy devers ſes rivales, & leur adreſſant ſa voix : elle commença de cette ſorte.

Quoy, par vous ces honneurs ſont auſſi conteſtez?
Vous pretendez le prix qu'on doit à mes beautez?
Ingrates, deviez-vous en avoir la penſée?

A ce mot d'ingrates toutes ſe leverent, & témoignerent avoir quelque choſe à dire; mais les juges pour éviter la confuſion ayant ordonné qu'elles ne s'interromproient point; Palatiane continua en ces termes.

Juges pardonnez-moy cette plainte forcée :
Je ſçais qu'en ſuppliante il faloit commencer;
C'eſt à vous que ma voix ſe devoit adreſſer :
Mais le dépit m'emporte, & puis qu'il faut tout dire;
Enfin, voilà le fruit, trop vaine Appellanire,
Dont vous reconnoiſſez mes bien-faits aujourd'huy.
Contre les Aquilons mon art vous ſert d'appuy :
N'en ayez point de honte, en ſauvant voſtre ouvrage,
J'oblige auſſi les Dieux dont vous tracez l'image:
Hé bien, vous la tracez; mais imparfaitement :
Et moy, je leur bâtis un ſecond firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux, les le Bruns, les le Nôtres,

Jets, caſcades, canaux, & platfonds ſi charmans,
Tout cela tient de moy ſes plus beaux ornemens.
Contempler les efforts de quelque main ſçavante,
Juger d'une Peinture, ou muette ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher ſur des fleurs, reſpirer leur haleine,
Ecoûter en révant le bruit d'une fontaine,
Ou celuy d'un ruiſſeau roulant ſur des cailloux,
Tout cela, je l'avoüe, a des charmes bien doux :
Mais enfin, on s'en paſſe, & je ſuis neceſſaire.
Ce fut le ſeul beſoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres ſe trouvoient des humains habitez :
Avec les animaux ils formoient des citez :
Je bâtis des maiſons ; je compoſay des Villes :
On ne vouloit alors que de ſimples aziles ;
Sur la neceſſité ſe regloient les ſouhaits,
Aujourd'huy que l'on veut de ſuperbes Palais,
Je contente chacun en plus d'une maniere :
Des cinq ordres divers la grace ſinguliere,
Fait voir comme il me plait l'éclat, la majeſté,
Ou les charmes divins de la ſimplicité.
Je ne doute donc point qu'en preſence d'Oronte,
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
Confuſes, vous allez recevoir cette loy,
Si c'eſt honte pour vous d'eſtre moindres que moy.
Tant d'œuvres, dont je rends les ſçavans idolâtres,
Coloſſes, monumens, cirques, amphitheatres,
Mille Temples par moy bâtis en mille lieux,

Les demeures des Rois, celles meſme des Dieux,
Rome, & tout l'Vnivers pour mon art ſollicite :
Juges, accordez-moy le prix que je merite;
Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur ſeule il faloit l'obtenir.

Peu de temps aprés qu'elle eut ceſſé de parler, elle retourna s'aſſeoir. Sa fierté & le caractere de ſa Harangue n'avoient pas dépleu; je le remarquay au viſage des aſſiſtans. Les ſeules Fées témoignoient beaucoup d'indignation, & ſecoüoient la teſte à chacune de ſes raiſons : je vis meſme l'heure qu'Appellanire l'interrompoit. Pour moy, ce qui me toucha le plus de tout ſon diſcours, ce fut l'epilogue. Appellanire qui devoit parler la ſeconde, prit la place que l'autre venoit de quitter, & puis elle commença ainſi ſa Harangue.

Juges, ſi j'ay ſouffert des reproches frivoles,
Ce n'eſt point pour manquer de droit ni de paroles :
Le reſpect ſeulement a retenu ma voix.
Palatiane veut vous impoſer des loix;
Les honneurs ne ſont faits que pour ſes mains ſçavantes;
Ce ſeroit trop pour nous que d'eſtre ſes ſuivantes :
Elle m'appelle ingrate, & penſe m'ébranler;
Mais qui l'eſt de nous deux, puis qu'il en faut parler?
Sans tous ſes ornemens, ſerois-je pas la meſme?
Et quant à ſa beauté qui luy ſemble ſuprême,
Bien ſouvent ſans la mienne on n'y penſeroit pas;

Seule je ſçay donner du luſtre à ſes appas.
Contre les Aquilons elle m'eſt neceſſaire;
Il n'eſt point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher les premiers des humains?
Quels chefs-d'œuvres alors ſont ſortis de ſes mains?
Qu'importe qu'elle ſerve aux Dieux meſme d'azile?
Car il ne s'agit pas d'eſtre la plus utile;
C'eſt aſſez de cauſer le plaiſir ſeulement
Pour ſatisfaire aux loix de cet enchantement :
En termes aſſez clairs la choſe eſt exprimée ;
Soit donné, dit le Mage, à la plus grande Fée;
En eſt-il de plus grande, ayant tout bien peſé,
Que celle par qui l'œil eſt ſans ceſſe abuſé ?
A de ſimples couleurs mon art plein de magie
Sçait donner du relief, de l'ame, & de la vie :
Ce n'eſt rien qu'une toile, on penſe voir des corps :
J'evoque quand je veux les abſens & les morts :
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature ;
De deux peintres fameux qui ne ſçait l'impoſture?
Pour preuve du ſçavoir dont ſe vantoient leurs mains,
L'un trompa les oyſeaux, & l'autre les humains.
Je tranſporte les yeux aux confins de la terre :
Il n'eſt évenement ny d'amour, ny de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les myſteres profonds des enfers & des Cieux,
Sont par moy revelez, par moy l'œil les découvre :
Que la porte du jour ſe ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le Soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau ſoir,

J'en ſçay repreſenter les images brillantes :
Mon art s'étend ſur tout ; c'eſt par mes mains ſçavantes
Que les champs, les deſerts, les bois, & les citez
Vont en d'autres climats étaler leurs beautez.
Je fais qu'avec plaiſir on peut voir des naufrages ;
Et les malheurs de Troye ont plû dans mes Ouvrages :
Tout y rit, tout y charme ; on y voit ſans horreur
Le pâle deſeſpoir, la ſanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche ſur leurs traces ;
Jugez avec quels traits je ſçay peindre les Graces.
Dans les maux de l'abſence on cherche mon ſecours ;
Je conſole un Amant privé de ſes amours ;
Chacun par mon moyen poſſede ſa Cruelle :
Si vous avez jamais adoré quelque Belle,
(Et je n'en doute point, les ſages ont aimé)
Vous ſçavez ce que peut un portrait animé :
Dans les cœurs les plus froids il entretient des flâmes.
Je pourrois vous prier par celuy de vos Dames,
En faveur de ſes traits, qui n'obtiendroit le prix ?
Mais c'eſt aſſez de Vaux pour toucher vos eſprits ;
Voyez, & puis jugez ; je ne veux autre grace.

Les raiſons de cette ſeconde me ſemblerent encor plus preſſantes que celles de la premiere ; Sur tout, ce qu'elle dit de l'intention du Mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là deſſus un ſecret murmure qui luy donna quelque eſperance de la victoire, & le chagrin qu'en ce moment-là témoignerent les autres Fées, fit une partie de ſa joye, auſſi bien que la ſatisfaction qui parut ſur le

viſage des écoutans. Palatiane ne jugeant pas à propos de laiſſer plus long-temps dans les eſprits une impreſſion ſi favorable pour ſa rivale, ſe leva encore une fois; & de la place où elle eſtoit, elle repreſenta aux juges, que ſi l'art de la Peinture trompoit les yeux, celuy de l'Architecture leur faiſoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeller le puiſſant effort des machines qu'elle inventoit, telle la peſanteur des Coloſſes élevez, comme par enchantement, tels tous ces Ouvrages hardis dont l'imagination ſe trouve effrayée, tels enfin ces amas de pierres, qui font croire que l'Egypte a eſté peuplée de Geans, & qui ont épuiſé les forces de pluſieurs millions d'hommes, auſſi bien que les treſors d'une longue ſuite de Rois. Palatiane ayant ainſi repliqué, ces deux Fées reprirent leur place; & incontinent aprés Horteſie dont le tour eſtoit venu, approcha des juges; mais avec un abord ſi doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche, ils demeurerent plus d'ademy perſuadez; & ils eurent beaucoup de peine à ne ſe pas laiſſer corrompre aux charmes meſme de ſon ſilence. Voicy les propres paroles de ſa harangue.

J'ignore l'art de bien parler
Et n'employray pour tout langage
Que ces momens qu'on voit couler
Parmy des fleurs, & de l'ombrage.
Là luit un Soleil tout nouveau,
L'air eſt plus pur, le jour plus beau,
Les nuits ſont douces & tranquilles;

Et ces agreables ſéjours
Chaſſent le ſoin hoſte des villes,
Et la crainte hoſteſſe des Cours.

Mes appas ſont les Alcions,
Par qui l'on voit ceſſer l'orage,
Que le ſouffle des paſſions
A fait naître dans un courage ;
Seule j'arreſte ſes tranſports;
La raiſon fait de vains efforts
Pour en calmer la violence;
Et ſi rien s'oppoſe à leur cours,
C'eſt la douceur de mon ſilence,
Plus que la force du diſcours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un Empereur * ſur tous habile,
Et le plus ſage des humains
Vint chez-moy chercher un azile :
Charles ** d'un ſemblable deſſein
Se venant jetter dans mon ſein
Fit voir qu'il eſtoit plus qu'un homme :
L'un d'eux pour mes ombrages verts

* Diocletian.
** Charles-Quint.

A quitté l'Empire de Rome,
L'autre celuy de l'Vnivers.

Ils eſtoient las des vains projets
De conquerir d'autres Provinces;
Que s'ils ſe firent mes ſujets
De mes ſujets je fais des Princes :
Tel égalant le ſort des Rois
Ariſtée erroit autrefois
Dans les valons de Theſſalie;
Et tel de mets non acheptez
Vivoit ſous les murs d'Oebalie*
Un amateur de mes beautez.

Libre des ſoins, exempt d'ennuis
Il ne manquoit d'aucunes choſes;
Il détachoit les premiers fruits,
Il cueïlloit les premieres roſes;
Et quand le Ciel armé de vents
Arreſtoit le cours des torrens,
Et leur donnoit un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conſervoient encore leur grace
Malgré la rigueur des hyvers.

* *Namque ſub Oebaliæ, &c.* Virg., *Geor.* 4.

Je promets un bon-heur pareil
A qui voudra ſuivre mes charmes;
Leur douceur luy garde un ſommeil
Qui ne craindra point les alarmes.
Il bornera tous ſes deſirs
Dans le ſeul retour des Zephirs,
Et fuyant la foule importune
Il verra du fond de ſes bois
Les Courtiſans de la fortune
Devenus eſclaves des Rois.

J'embellis les fruits & les fleurs;
Je ſçais parer Pomone & Flore;
C'eſt pour moy que coulent les pleurs,
Qu'en ſe levant verſe l'Aurore ;
Les Vergers, les Parcs, les Jardins,
De mon ſçavoir, & de mes mains
Tiennent leurs graces nompareilles;
Là j'ay des prez, là j'ay des bois;
Et j'ay par tout tant de merveilles
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide Criſtal
Plus de cent formes differentes;
Et le mets tantoſt en canal,
Tantoſt en beautez jalliſſantes;

On le voit ſouvent par dégrez
Tomber à flots precipitez ;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il boüillonne en d'autres lieux ;
Par fois il dort, par fois il coule,
Et toûjours il charme les yeux.

Je ne finirois de long-temps
Si j'exprimois toutes ces choſes :
On auroit plûtoſt au Printemps
Compté les œillets & les roſes.
Sans m'écarter loin de ces bois
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages ;
Pourriez-vous bien m'oſter le prix
Aprés avoir par mes Ouvrages
Si ſouvent charmé vos eſprits?

Le diſcours d'Horteſie acheva de gagner tous les aſſiſtans, Oronte & les demi-Dieux ſe regarderent comme ravis, les juges n'en firent pas moins. Horteſie conſideroit tous ces ſignes exterieurs, avec la joye que l'on peut penſer; quand Appellanire ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux Fées qui eſtoient prés d'elle, déploya une toile que les plis de ſa robe tenoient cachée; & la montrant de la main aux juges, elle s'écria du lieu où elle eſtoit.

Juges attendez un moment;
Et voyez quelle eſt cette Fée
Qui de ſon viſage charmant
Devant Oronte fait trophée;
En voilà les traits éclatans;
Elle eſtoit telle avant que le Printemps
Luy rendît ſes cheveux avec ſes autres charmes :
Lors que les jours ſont inconſtans,
Elle n'eſt jamais ſans alarmes.

Aprés ces paroles elle alla juſques dans l'Alcove preſenter aux juges la toile qu'elle tenoit déployée; & leur dit, que c'eſtoit le Portrait d'Horteſie qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurerent eſtonnez, & jettant la veuë ſur Horteſie, ils la tournerent enſuite ſur ſa peinture. La meilleure partie de ſes graces y ſembloit éteinte : il n'y avoit ny roſes, ny lys ſur ſon teint; tout y eſtoit languiſſant & à demy mort; on ne voyoit que de la neige & des glaçons, où on avoit vû les plus floriſſantes marques de la jeuneſſe. Les juges auroient ſoupçonné la fidelité du Portrait, s'ils ne ſe fuſſent ſouvenus d'avoir veu Horteſie en cet eſtat-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté ſi frêle & ſi journaliere; elle meſme abandonna ſa propre défenſe, & ne ſçeut que répondre ſur ce reproche : ſi bien qu'Appellanire s'en retournoit toute triomphante, lors que Palatiane luy dit : N'inſultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites; ſi elle languit tous les ans, elle reprend auſſi tous les ans de nouvelles forces :

quant à vous, qu'eſt-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Appelles & vos Zeuxis que le nom de leurs ouvrages, & les choſes incroyables que l'on en dit? Les miens vivent plus de ſiecles que les vôtres ne ſçauroient vivre d'années. Appellanire ne s'étonna point, & ſe douta bien que Palatiane elle-meſme ſe verroit bien-toſt confonduë; cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.
Montrez-moy (dit cette Fée)
Quelque choſe de plus vieux,
Que la Chronique immortelle
De ces murs pour qui les Dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers,
On aille au de-là des mers
Voir encor vos Pyramides;
J'ay laiſſé des monumens,
Et plus beaux & plus ſolides
Que ces vaſtes Baſtimens.

Mes mains ont fait des Ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais ſe ruiner;

Le temps a beau les combattre *,
L'eau ne les ſçauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.

Sans moy tant d'œuvres fameux,
Ignorez de nos Neveux,
Periroient ſous la pouſſiere.
Au Parnaſſe ſeulement
On employe une matiere
Qui dure eternellement.

Si l'on conſerve les noms,
Ce doit eſtre par mes ſons,
Et non point par vos machines :
Vn jour, un jour l'Vnivers
Cherchera ſous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes Vers.

Auſſi-toſt elle s'approcha du Baluſtre, & laiſſant Palatiane toute confuſe, elle adoucit quelque peu ſa voix, & parla ainſi.

Juges vous le ſçavez ; & dans tout cet empire
Mon charme eſt plus connu que l'air qu'on y reſpire.

* *Horat. Car. 4.* (ſic 3) *Od.* 30.

C'eſt le ſeul entretien que l'on priſe aujourd'huy.
Pour comble de bon-heur Alcandre en eſt l'appuy.
Je n'en diray pas plus, de peur que ſa puiſſance
N'oblige vos eſprits à quelque déference;
Vous jugez bien pourtant quelle eſt une beauté
Qui poſſede ſon cœur, & qui l'a merité.
Mais ſans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondray par ordre, & cela doit ſuffire.
On diroit que ces arts meritent tous le prix.
Chaque Fée a ſans doute ébranlé les eſprits.
Toutes ſemblent d'abord terminer la querelle.
La premiere a fait voir le beſoin qu'on a d'elle.
Si j'ay de ſon diſcours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les Dieux, & moy je les ay faits.
Ce mot eſt un peu vain, & pourtant veritable;
Ceux qui ſe font ſervir le Nectar à leur table,
Sous le nom de Heros ont merité mes Vers;
Je les ay declarez maîtres de l'Vnivers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble & choiſie,
Ainſi qu'eux quelque jour vous vivrez d'Ambroſie;
Mais Alcandre luy-meſme auroit beau l'eſperer,
S'il n'imploroit mon Art pour la luy preparer.
Ce point tout ſeul devroit me donner gain de cauſe :
Rendre un homme immortel ſans doute eſt quelque choſe :
Appellanire peut par ſes ſçavantes mains
L'expoſer pour un temps aux regards des humains ;
Pour moy, je luy bâtis un Temple en leur memoire;
Mais un Temple plus beau, ſans Marbre, & ſans Yvoire
Que ceux où d'autres arts avec tous leurs efforts

De l'Vnivers entier épuiſent les treſors.
Par le ſecond diſcours on voit que la Peinture
Se vante de tenir école d'impoſture;
Comme ſi de cet art les preſtiges puiſſans
Pouvoient ſeuls rappeller les morts & les abſens :
Ce ſont pour moy des jeux; on ne lit point Homere,
Sans que tantoſt Achille à l'ame ſi colere,
Tantoſt Agamemnon au front majeſtueux,
Le bien-diſant Ulyſſe, Ajax l'impetueux,
Et maint autre Heros offre aux yeux ſon image;
Je les fais tous parler, c'eſt encor davantage.
La Peinture aprés tout n'a droit que ſur les corps;
Il n'appartient qu'à moy de montrer les reſſorts
Qui font mouvoir une ame, & la rendent viſible;
Seule j'expoſe aux ſens ce qui n'eſt pas ſenſible
Et des meſmes couleurs qu'on peint la verité,
Je leur expoſe encor ce qui n'a point eſté.
Si pour faire un Portrait Appellanire excelle,
On m'y trouve du moins auſſi ſçavante qu'elle;
Mais je fais plus encor; & j'enſeigne aux Amans
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourmens.
Les charmes qu'Horteſie épand ſous ſes ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ſes propres Ouvrages;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatans;
C'eſt chez-moy qu'il faut voir les treſors du Printemps.
Enfin, j'imite tout par mon ſçavoir ſuprême;
Je peins quand il me plaît la Peinture elle-meſme :
Oüy, beaux Arts, quand je veux j'eſtale vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?

Si donc j'ay mis les Dieux au deſſus de l'envie;
Si je donne aux mortels une ſeconde vie;
Si maint œuvre de moy, ſolide autant que beau,
Peut tirer un Heros de la nuit du tombeau;
Si mort en ſes neveux dans mes vers il reſpire;
Si je le rends preſent bien mieux qu'Appellanire;
Si de Palatiane au prix de mes efforts
Les monumens ne ſont ny durables ny forts,
Si ſouvent Horteſie eſt peinte en mes Ouvrages,
Et ſi je fais parler ſes fleurs, & ſes ombrages,
Juges qu'attendez-vous? Et pourquoy conſulter?
Quel art peut mieux que moy, cet écrain meriter?
Ce n'eſt point ſa valeur, ou j'ay voulu pretendre :
Je n'ay conſideré que le Portrait d'Alcandre :
On ſçait que les treſors me touchent rarement;
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur ſeulement :
Gardez ce diamant dont le prix eſt extréme,
Je ſeray riche aſſez pourveu qu'Alcandre m'ayme.

La Harangue de Calliopée produiſit un merveilleux changement dans les eſprits. Les autres Fées l'avoient bien preveu; car auparavant que l'on s'aſſemblât, elles demanderent qu'il fuſt défendu de ſe ſervir des traits de la Rhetorique; que cela n'étoit pas ſans exemple; qu'une pareille défenſe s'eſtoit obſervée long-temps dans Athenes; parce que les Orateurs faiſoient prendre de telles reſolutions que bon leur ſembloit; & qu'enfin le meſtier de leur rivale eſtant de ſeduire, il n'eſtoit pas juſte qu'elle eût cet avantage ſur elles : mais comme il

eſtoit queſtion de charmes, ces Juges leur repreſenterent qu'ils ne voyoient pas pourquoy ceux de l'eloquence deuſſent eſtre exclus, & que leur propre requeſte leur faiſoit tort; parce qu'il ſembloit qu'elles donnaſſent déja gain de cauſe à leur concurrente. Ainſi chacune employa tous les artifices dont elle ſe pût aviſer. Aprés que l'applaudiſſement qu'on donna à la Harangue de Calliopée fut un peu ceſſé, Appellanire, comme la ſeule qui pouvoit avoir quelque choſe de commun avec elle, & comme celle auſſi qui juſques-là croyoit avoir la meilleure part à l'Ecrain, prit la parole, & avoüa que les charmes de ſa rivale eſtoient à la verité fort puiſſans; mais en quoy cela pouvoit-il regarder la maiſon de Vaux? au lieu que tout y brilloit des enrichiſſemens qu'elle avoit trouvez: combien de platfonds qui ſurpaſſoient, non ſeulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais auſſi l'imagination meſme des regardans? combien d'ornemens judicieux, agreables, & bien inventez? Eſtoit-il poſſible qu'en la preſence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelqu'autre qu'elle? Quand elle eut finy, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, & rendit un pareil témoignage à la verité; mais ſe peut-il faire que vous ignoriez, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à Appellanire, ce que mon Art a de commun avec Vaux? La derniere main n'y ſera que quand mes loüanges l'y auront miſe, & vous meſme ne devriez-vous pas conſentir que j'euſſe l'Ecrain comme le plus digne prix de la gloire que mes Ouvrages vous ont donnée? Je demanday tout bas à Gelaſte ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plu-

ſieurs perſonnes avoient déja fait la deſcription de quelques endroits de ce beau ſéjour, ſur tout qu'il m'en vouloit montrer une du Sallon, laquelle on ne pouvoit aſſez eſtimer. Cette conteſtation des deux Fées, & le ſouvenir de ce que les autres avoient dit, embarraſſerent les juges de telle ſorte qu'ils ſe parlerent prés d'un quart-d'heure ſans rien reſoudre. Cependant le reſte de la compagnie s'entretenoit auſſi de cette action, au moins il me le ſembla; car les uns & les autres parloient trop bas, & nous eſtions trop éloignez pour en rien entendre. Enfin, les juges ordonnerent pour tout reſultat, que puis que les choſes eſtoient tellement égales, ces quatres Fées feroient paroître ſur le champ quelque échantillon de leur Art, afin qu'on ſçeût laquelle de toutes eſtoit la plus ſçavante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges : chacun témoigna en eſtre content. Auſſi eſtoit-ce une nouvelle occaſion de plaiſir. Oronte luy-meſme ſembla l'approuver par un leger mouvement de teſte. Il ſe fit en ſuite un fort grand ſilence, les eſprits eſtant demeurez comme ſuſpendus dans l'attente d'autres merveilles.

AVERTISSEMENT.

C'EST assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de serieux dans mon Songe; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant; & selon le jugement qu'il fera de l'un & de l'autre je me regleray, si je continuë cet ouvrage. Le lecteur sçaura pour l'intelligence du Fragment qui suit, qu'un Saumon & un Esturgeon qui apparemment suivoient un bateau de Sel, furent pris dans la riviere de Seine. On les presenta vifs à M. F. qui les fit mettre en un fort grand quarré d'eau, où je les trouvay pleins de santé & de vie quand je commençay ma description. Je m'imagine donc dans mon Songe que ce sont deux Ambassadeurs envoyez à M. F. par le Dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les tresors de l'Empire Maritime, des morceaux petrifiés, du Corail de toutes sortes, des Conques, afin que M. F. pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant corps d'Archi-

tecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'Esturgeon) me parle par truchement, & me conte son avanture, & celle de son camarade, avec l'origine & le motif de leur députation.

AVANTURE D'UN SAUMON,

ET

D'UN ESTURGEON.

. . . . . .

Me promenant vers un quarré d'eau qui eſt au deſſus d'une caſcade, j'apperceus un Saumon, & un Eſturgeon, s'approchans du bord comme s'ils euſſent voulu me parler. Cela me ſurprit tout-à-fait, car je ne croyois pas que la riviere d'Anquëil entretinſt commerce avec l'Ocean. Je demandaÿ donc à ces animaux pour quel ſujet, & par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'Eſturgeon me répondit par un truchement,

Cela vous ſemble nouveau
Que des Poiſſons qui nagent en grand' eau,
S'en aillent ſi loin ſe faire
Une priſon volontaire,
Et renoncent pour elle à leur païs natal,
Quand la priſon ſeroit un Palais de criſtal.
En effet il n'eſt perſonne
Qui d'abord ne s'en étonne;

Car ce n'eſt pas la faim qui nous a fait ſortir
Du lieu de noſtre naiſſance;
Sans nous vanter, & ſans mentir,
Nous y trouvions en abondance,
Dequoy ſouler nos appetits;
Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits,
Ainſi que l'on fait en France.
Et pour ne pas tenir voſtre eſprit en balance,
Je vais vous dire la raiſon,
Qui nous a fait choiſir cette aimable priſon,
Qu'avec moy ce Saumon habite.
Vn jour nous promenant ſur le dos d'Amphitrite,
Nous apperceuſmes deux Marchands,
A qui le fier Borée auteur de maint orage
Avoit fait faire au milieu de nos champs
Un cruel & piteux naufrage.
Tout en nageant ils imploroient le Dieu
De l'humide & vaſte lieu,
Le priant d'eſtre ſenſible
Au ſort qu'ils alloient courir;
Et faiſoient tout leur poſſible
Afin de ne pas mourir.
Le Dieu les pouſſa ſur l'heure
Vers un rocher dont il fait ſa demeure;
Et là d'abord il leur dit :
Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
Que cherchez-vous en noſtre monde?
Un des Marchans répondit;
Monarque de l'eau ſalée,

Dans une region de ces flots reculée,
Eſt un lieu nommé Vaux, gloire de l'Univers.
Son nom vole déja dans cent climats divers.
Oronte y fait bâtir un Palais magnifique,
Où regne l'ordre Ionique
Avec beaucoup d'agrément.
On a placé juſtement
Vis-à-vis du bâtiment,
Deux grottes dont la ſtructure
Eſt de telle Architecture,
Qu'elle plaiſt ſans ornement.
Nous cherchions toutesfois ſur l'humide élement
Les conques les plus exquiſes,
Et du Corail de toutes guiſes;
Mais les Vents ennemis du plaiſir de nos yeux,
Par des complots odieux,
Ont traverſé nos voyages :
Dites leur qu'ils ſoient plus ſages,
Et reſpectent deſormais
Oronte & tous ſes Palais.
Thetis de ce recit ſembla toute ravie :
Et la harangue finie,
Nous fuſmes envoyez par le maiſtre des vents,
Pour offrir de ſa part en termes obligeans,
Au poſſeſſeur de Vaux Oronte ſon intime,
Ce que dans ſes païs on voit de raretez,
Ambre, Nacre, Corail, Marbre, diverſitez;
Enfin tous les treſors de la Cour Maritime.
Aprés cent perils évitez,

Nageant de mer en fleuve, & de fleuve en riviere,
Non loin d'icy, d'une adroite maniere,
Par des Pefcheurs nous fufmes arrêtez,
Et par bon-heur chez Oronte portez.
Là je luy fis ma petite harangue,
Petite certainement,
Car c'eftoit en noftre Langue
Laconique extrémement.
On l'apprend fort aifément,
Venez nous voir feulement
Au fond du moite Element,
Vous fçaurez comme nous parler en un moment.
Pour achever noftre hiftoire
Monfieur Courtois, fi j'ay bonne memoire,
Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux :
Quant à moy, j'ay bonne envie
De n'en bouger de ma vie;
On y voit fouvent les yeux
De l'adorable Sylvie.

IV.

Comme Sylvie honora de ſa préſence les dernieres chanſons d'un Cigne qui ſe mouroit, & des avantures du Cigne.

J'EUSSE continué mes plaintes, ſi le ſon d'un luth ne les eût interrompuës. Comme j'aime extrémement l'harmonie, je quittai le lieu ou j'étois pour aller du côté que le ſon ſe faiſoit entendre. Lycidas me ſuivit; & lui ayant demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie ayant appris qu'un Cigne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé querir Lambert en diligence, afin de faire comparaiſon de ſon chant avec celui de ce pauvre Cigne. Ce n'eſt pas (ajoûta Lycidas) que tous les Cignes chantent en mourant. Bien que cette tradition ſoit fort ancienne parmi les Poëtes, on en peut douter ſans impieté, auſſi bien que de pluſieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lû ſans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un Cigne pour approcher plus facilement de Léde : & parce que lui ayant chanté ſon amour ſous cette figure, elle en fut touchée, & que Jupiter reprit incontinent la forme de Dieu, il ordonna en mémoire de cette avanture, qu'autant de fois que l'ame du Cigne où il avoit logé, paſſeroit d'un animal

de la même eſpéce en quelque autre corps, cet animal chanteroit ſi mélodieuſement que chacun en ſeroit charmé. Or je m'imagine que quelque ancien Poëte en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui eſt répanduë dans leurs livres pour tous les autres. Tandis que Lycidas m'entretenoit de la ſorte, nous vîmes arriver Sylvie accompagnée des Graces & d'un tres-grand nombre d'Amours de toutes les maniéres. Elle s'aſſit dans un fauteüil ſur les bords du Canal où étoit le Cigne, & auſſi-tôt Lambert ayant accordé ſon theorbe, chanta un air de ſa façon, qui étoit admirablement beau, & le chanta ſi bien, qu'il mérita d'être loüé de Sylvie, & fut enſuite abandonné aux loüanges de tous ceux qui étoient préſens. L'un l'appelloit Orphée, l'autre Amphion : il y en eut même qui s'étonnerent de ce qu'Oronte voulant faire bâtir un Palais, n'avoit pas fait marché avec lui ; diſant que les pierres ſe ſeroient venuës ranger d'elles-mêmes au ſon de ſa voix, ſans qu'il eût été beſoin de tant de bras & de machines. Enfin, on crût que le Cigne n'oſeroit chanter après lui. Il chanta toutefois, & chanta véritablement aſſez bien : mais outre que c'étoit en une langue qu'on n'entendoit point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert ; & Sylvie ne jugeant pas à propos de le voir mourir, ſe fut promener d'un autre côté. Chacun la ſuivit, hormis Lycidas & moi. Si bien qu'étant demeurez ſeuls, je le remis ſur le diſcours qu'il avoit quitté, & lui demandai, s'il étoit poſſible que le Cigne eût été autre choſe qu'il n'étoit, & s'il ſeroit encore autre

chose dorénavant? Pour te faire entendre tout ce mystere, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut : & après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte.

Ce que tu vois d'animaux & d'humains
Troque sans cesse, & devient autre chose;
Toute ame passe en différentes mains.
Telle est la loi de la Métempsycose,
Que le sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
D'un Roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger étant du Roi sortie.

Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, Devin, Architecte, & Chanteur,
Et Docteur
En Médecine,
Tantôt portant le jour en différens quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.

Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade:
Ce pauvre Cigne achéve ſon deſtin,
Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade;
Car il eſt mort, autant vaut.
J'entens mort ſelon vous, que ſert-il qu'on vous flatte?
Comment Monſieur (ai-je dit auſſi-tôt)
Ne remuer ni pied ni patte
N'eſt pas ſelon vous-même être mort comme il faut?
Non, m'a-t'il répondu : puis faiſant une poſe,
Il m'a déduit au long cette Métempſycoſe.
Or voici comme va la choſe.

Sans uſer de fiction,
Ce Cigne étoit Amphion,
Qui bâtit Thébe au doux ſon de ſa lyre;
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il étoit avant ce jour;
C'eſt un trop grand ſecret: il te doit donc ſuffire
Que ſon ame a depuis animé tour à tour
Des corps mâles & femelles,
Des plus beaux, & des plus belles;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits & polis;
De fort aimables perſonnes,
Bien faites, douces, mignonnes;
Point de nains, point d'avortons;

Peu de loups, force moutons;
Certain oiſeau qui caquette,
Un héros, une coquette;
Un Amant qui de triſteſſe
La tête en quatre ſe fendit;
Un autre qui ſe pendit
A la porte de ſa maîtreſſe;
Des Philoſophes, des badins;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou ſix Beautez inſignes
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cols non pas ſi longs
Que des Cignes,
Mais auſſi blancs, ſans mentir.
Enfin cette ame au partir
Du corps d'une Beauté qui chantoit comme un Ange,
En entrant dans ce Cigne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maiſon
Un oiſon;
Sans ſe ſouvenir à l'heure,
D'une ſemblable demeure,
Où jadis le Roi des Dieux
Pour loger avec elle ayant quitté les Cieux,
Se fit blanc comme un Cigne, & donna dans la vûë
De Léde aux yeux ſi charmans.
Comment s'en fût ſouvenuë
L'ame au bout de deux mille ans?
Et comment de chaque avanture
Se poura-t'elle ſouvenir;

Ne devant pas ſi-tôt finir,
A ce qu'Apollon aſſure.
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant,
Que fera certaine Belle,
Que Philis pour le préſent
On appelle.
Mais quand le Cigne mourra,
L'Enfant, pourra-t'on dire, encor fait ne ſera.
En ce cas, l'ame au plus vîte,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en ſon chemin,
Peut loger dans des corps, qui dès le lendemain,
Dans ſix mois, dans une année
Verront leur fin terminée.
Voilà ce qu'il m'en a dit.
Qu'on en faſſe ſon profit.

Cela me ſuffit, dis-je à Lycidas; mais le Dieu que vous me donnez pour caution de votre Métempſycoſe, auroit-il bien pris la peine de viſiter un Cigne malade? Comment (repartit Lycidas moitié en colere) y a-t'il quelque choſe dans Vaux, dont Apollon ne doive avoir ſoin? Sais-tu qu'il a fait réſolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admette? Car, pour t'en parler franchement,

Il eſt las des vains travaux
Il ſe rit des beaux ouvrages,

Et veut par monts & par vaux,
Dans nos prez, ſur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux,
Car on y gagne gros gages;
Aucun labeur n'y manque de guerdon.
Ce ne ſont point les murs du Roi Laomédon,
Qui voulut pour néant, ſi j'ai bonne mémoire,
Bâtir ces murs détruits par un decret fatal :
C'étoit un Roi qui payoit mal.
Il n'eſt pas le ſeul en l'Hiſtoire.

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers que quand Oronte & Sylvie le ſouhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux; il ſera Contrôleur de leurs bâtimens; il conduira la main de nos Peintres, de nos Statuaires, de nos Sculpteurs; il t'inſpirera toi-même, ſi tu écris pour plaire au Héros ou à l'Héroïne, & non autrement. Je ſouris là-deſſus, & je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pûſſe voir encore d'autres merveilles.

V.

Acante au ſortir de l'Apothéoſe d'Hercule eſt mené dans une Chambre où les Muſes lui apparoiſſent.

Mes Conducteurs ſe laſſant de me répondre ſur tout, & voyant qu'ils n'étoient pas ſortis d'une queſtion que je les faiſois rentrer dans une autre, me tirérent de ce lieu-là malgré que j'en euſſe, & me firent paſſer dans une Chambre voiſine, dont les Peintures & les divers Ornemens me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit un alcove à l'oppoſite des fenêtres : le haut de la Chambre étoit à l'Italienne, & formoit une eſpéce de voute ouverte par le milieu, où l'on voyoit un Tableau qui repréſentoit pluſieurs figures s'élevant au Ciel. Aux quatre coins de la voute étoient comme quatre Chœurs de Muſique, compoſez chacun de deux Muſes ſi bien peintes que je crus voir ces Déeſſes en propre perſonne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvois, bien différent de leur ſéjour ordinaire, fit que je ne pus m'empêcher de leur dire :

Quoi! je vous trouve ici, mes divines Maîtreſſes!
De vos monts écartez vous ceſſez d'être hôteſſes!

Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois?
Vous aimiez (diſoit-on) le ſilence des bois;
Qui vous a fait quitter cette humeur ſolitaire?
D'où vient que les Palais commencent à vous plaire?
J'avois beau vous chercher ſur les bords d'un ruiſſeau:
Mais quelle fête cauſe un luxe ſi nouveau?
Pourquoi vous vétez-vous de robes éclatantes?
Muſes, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes,
Avec quoi dans les bois ſans jamais vous laſſer
Parmi la Cour de Faune on vous voyoit danſer?
Un ſi grand changement a de quoi me confondre.
Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
Oronte (dit Ariſte) occupe leurs eſprits.
Tantôt dans les forêts, tantôt ſous les lambris,
Elles font réſonner ſa gloire & ſon mérite;
Voyez comme pour lui Melpoméne médite;
Thalie en eſt jalouſe; & ſes paiſibles ſons
Valent bien quelquefois les tragiques chanſons.
Toutes deux au Héros ont conſacré leurs veilles;
Elles n'ont ni beautez, ni graces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour,
Et chacune a pour but de lui plaire à ſon tour.
Melpomene pour lui peint les vertus Romaines;
L'autre imite toujours les actions humaines:
Ces couronnes, ce maſque expriment leurs emplois,
Préſentent à ſes yeux ou le peuple ou les Rois.
La Scéne lui montrant les Héros ſes ſemblables
Evoque leurs eſprits enterrez ſous les fables,
Des climats de l'Hiſtoire en fait ſouvent venir,

Et ſe va chez les morts de ſpectacles fournir.

Il y a ici une Lacune de quatre pages dans le Manuſcrit de l'Auteur.

Pendant cela je conſiderois toute la Chambre; & entre les deux objets, celui des Muſes me rempliſſoit l'ame d'une douceur que je ne ſaurois exprimer : elle étoit telle que celle que j'ai quelques fois reſſentie, me voyant au milieu de ces Déeſſes ſous le plus bel ombrage de l'Helicon, favoriſé comme à l'envi de toute la Troupe. J'étois ravi de les voir ſi fort en honneur, & tellement conſiderées chez Oronte qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles chambres de ſon Palais. Ce n'eſt pas qu'il y eût rien en cela qui me ſurprît, & qu'elles ne m'euſſent entretenu dès auparavant de l'eſtime que ce Héros avoit pour elles, mais elles ne m'avoient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque : je témoignai la joye que j'en avois à mes Conducteurs. Ariſte qui croyoit être obligé de faire les honneurs de la maiſon, me dit qu'elles méritoient bien cet appartement. Nous ne ſavons pas (ajoûta-t'il) ſi nous n'aurons point quelque jour beſoin d'elles. Après tout elles ſont filles de Jupiter; nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allaſſent plaindre de nous en plein Conſiſtoire des Dieux. Vous n'avez jamais vû qu'on ſe ſoit repenti de l'accüeil avec lequel on les a reçûes. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pû pour plaire à Oronte?

Leur Troupe en ſa faveur, pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas travaille encor pour lui :

Il ſemble que le Peintre ait eu cette penſée :
Voyez l'autre platfonds où la Nuit eſt tracée :
Cette Divinité digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement ſoûtenuë,
La tête ſur ſon bras, & ſon bras ſur la nuë,
Laiſſe tomber des fleurs, & ne les répand pas :
Fleurs que les ſeuls Zéphirs font voler ſur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur ſuc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, & moitié dans ſa main,
Moiſſon plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle eſt belle à mes yeux cette Nuit endormie!
Sans doute de l'Amour ſon ame eſt ennemie.
Et ce frais embonpoint ſur ſon teint ſans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ſes appas l'aimable enchantereſſe
Laiſſe ſouvent veiller les peuples du Permeſſe,
Cent doctes nourriſſons ſurmontent ſon effort :
Hélas, dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor;
Je ne ſuis qu'écoutant parmi tant de merveilles ;
Me ſera-t'il permis d'y joindre auſſi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un ſi doux entretien ?
Veillez, Muſes, veillez, le ſujet le vaut bien.

VI.

DANSE DE L'AMOUR

Je dormois d'un profond ſommeil, & en dormant il me ſembla que je me promenois à Mainſy, qui n'eſt pas loin de Vaux; & que dans un pré tout bordé de ſaules, j'appercevois Cythérée, l'Amour & les Graces, avec les plus belles Nymphes des environs, danſant au clair de la Lune. L'aſſemblée me parut fort belle, & le bal fort bien éclairé : un million d'étoilles ſervoient de luſtres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un; c'étoit aux chanſons que l'on danſoit. J'arrivai ſur le point que l'Amour commença ces paroles.

L'autre jour deux Belles
Tout haut ſe vantoient
Que malgré mes ailes
Elles me prendroient.
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bien-tôt pris.

Amynthe & Sylvie,
Ce ſont leurs beaux noms :
Le Ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares tréſors,
Qu'ont leur eſprit & leur corps.

Tout mortel de l'une
Craint les blonds cheveux;
De ſa treſſe brune
L'autre fait des nœuds,
Par qui les Dieux attachez
Se trouvent fort empêchez.

Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté
Et cette victoire
A fort peu coûté.
La Belle n'eut ſeulement
Qu'à ſe montrer un moment.

Autour de ſes charmes
Me voyant voler,

Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeller :
Celui qui brûle les Dieux
Se brûle à de ſi beaux yeux.

Leur éclat extrême
A ſû m'enflâmer.
Le ſort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer.
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

Ainſi dans la danſe
Cupidon pleuroit,
Et tout en cadence
Par fois ſoupiroit,
Priant tout bas les Zéphirs
D'aller porter ſes ſoupirs.

VII.

Acante se promene à la Cascade, & les singulieres faveurs qu'il y reçût du Sommeil.

Après que les Graces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, & d'achever de voir les raretez de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter si-tôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautez de Venus & à celles des Nymphes, & rappellant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'avanture. Enfin je dis adieu à ces prez, & sortis du Parc de Mainsi, non point par le chemin qui m'y avoit amené; j'en pris un autre que je crûs me devoir conduïre en des lieux où je trouverois des beautez nouvelles. Cependant la nuit avoit reployé partie de ses voiles, & s'en alloit les étendre chez d'autres peuples : quelques rayons s'appercevoient déja vers l'Orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençoient d'émailler les bords de notre monde,

Sur le ſommet des monts l'ombre s'éclairciſſoit,
Aux portes du matin la clarté paroiſſoit,
De ſa robe d'hymen l'Aurore étoit vétuë,
Jamais telle à Cephale elle n'eſt apparuë,
Je voyois ſur ſon char éclater les rubis,
Sur ſon teint le ſinabre, & l'or ſur ſes habits.
D'un vaſe de vermeil elle épanchoit des roſes.

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le deſſein de me débaucher du ſervice que j'ai voüé au Dieu du Sommeil? Les hôtes des bois qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillez, je crûs qu'il étoit de mon devoir de ſalüer en leur place ce beau ſéjour : ce que je fis par cette chanſon.

Fontaines jailliſſez,
Herbe tendre croiſſez
Le long de ces rivages,
Venez petits oiſeaux
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard
L'Aurore eſt ſur ſon char,
Et s'en vient voir ma Belle :
Oiſeaux chantez pour moi,

Le Dieu d'amour m'appelle
Je ne ſais pas pourquoi.

Tandis que je faiſois réſonner ainſi les échos, le Soleil s'approchoit trés-ſenſiblement de notre Hemiſphére, & me découvroit les unes après les autres toutes les beautez du canton où mes pas s'étoient adreſſez.

Dans la plus large de ces allées j'apperçois de loin une Nymphe (ce me ſembloit) couchée ſous un arbre en la poſture d'une perſonne qui dort. J'étois tellement accoûtumé à la vûë des Divinitez, que ſans m'effrayer en aucune ſorte de la rencontre de celle-ci, je reſolus de m'approcher d'elle : mais à la premiére démarche un battement de cœur me préſagea quelque choſe d'extraordinaire : je ne ſai quelle émotion, dont je ne pouvois deviner la cauſe, me courut par toutes les veines : & quand je fus aſſez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Amynte ſur qui le Sommeil avoit répandu le plus doux charme de ſes pavots. Certes mon étonnement ne fut pas petit; mais ma joye fut encore plus grande. Cette belle Nymphe étoit couchée ſur des plantes de violettes, ſa tête à demi panchée ſur un de ſes bras, & l'autre étendu le long de ſa jupe : ſes manches qui s'étoient un peu retrouſſées par la ſituation que le Sommeil lui avoit fait prendre, me découvroient à moitié ces bras ſi polis. Je ne ſûs à laquelle de leurs beautez donner l'avantage, à leur forme, ou à leur blancheur; bien que cette derniére fît honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le ſeul tréſor que je découvris en cette mer-

veilleuſe perſonne; les Zéphirs avoient detourné de deſſus ſon ſein une partie du linomple qui le couvroit, & s'y joüoient quelquefois, parmi les ondes de ſes cheveux; quelquefois auſſi, comme s'ils euſſent voulu m'obliger, ils les repouſſoient : je laiſſe à penſer ſi mes yeux ſûrent profiter de leur inſolence; c'étoit même une faveur ſinguliére de pouvoir goûter ces plaiſirs ſans manquer au reſpect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau ſein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il étoit aiſé de remarquer malgré le linomple, & qu'une reſpiration douce contraignoit par fois de s'enfler. Encore moins ferai-je la deſcription du viſage, car que pourrois-je dire qui approchât de la delicateſſe des traits, de la fraîcheur du teint, & de ſon éclat? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lys & de roſes; en vain je chercherois des comparaiſons juſques dans les aſtres; tout cela eſt foible, & ne peut repreſenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les conſidérai long-temps avec des tranſports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore eſt-ce peu de dire tranſport, car ſi ce n'étoit véritable enchantement, c'étoit au moins quelque choſe qui en avoit l'apparence : il ſembloit que mon âme fut accourüe toute entiére dans mes yeux. Je ne ſongeai plus ni à caſcades ni à fontaines; & comme au commencement de mon Songe j'avois oublié Amynte pour Vaux, il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Amynte dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occupez à un exercice ſi agréable, je ne ſais quel demon (le dois-je

appeller bon ou mauvais?) je ne ſais, dis-je, quel démon me mit en l'eſprit qu'il n'étoit pas juſte que tout le plaiſir fût pour eux : que ma bouche méritoit bien d'en avoir ſa part : enfin qu'un baiſer cueilli ſur celle d'Amynte devoit être une choſe infiniment douce, & auſſi douce que pas une de ces délices dont l'Amour recompenſe ceux qui le ſervent fidellement. D'un autre côté la raiſon me repreſentoit que c'étoit ſe mettre au hazard de fâcher Amynte, & que l'éveillant je détruirois mon plaiſir moi-même. Ces dernieres conſidérations furent les plus fortes ; le reſpect & la crainte ne m'abandonnerent point dans cette occaſion périlleuſe. Enfin un roſſignol éveilla la Belle, qui s'étant levée avec précipitation me regarda d'un œil de colere, & voulut s'enfuir ſans daigner me dire aucune choſe : je crois que l'étonnement & la honte lui fermoient la bouche, car elle s'apperçut incontinent du deſordre que les Zéphirs avoient fait autour de ſon ſein. Je la retins par la jupe, & après avoir fléchi un genou, je ne ſai pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offenſée, il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre juſqu'aux regards : les Dieux qui ſavent le plaiſir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commoditez que je n'avois point encore euës ; aurois-je negligé cette faveur? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois ; il m'étoit aiſé de cueillir un baiſer ſur vos yeux & ſur votre bouche.

Ces lévres où les Cieux ont mis tant de merveilles,
Auroient pû m'excuſer;

Et tout autre que moi les voyant ſi vermeilles,
Eût voulu les baiſer.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes
On l'auroit éveillé.
Je n'ai point crû l'Amour, le Sommeil, & vos charmes,
Qui me l'ont conſeillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre préſence ?
Attendez un moment ;
Car enfin je prétens mériter récompenſe
Et non pas châtiment.

Que je ſache du moins quelle heureuſe avanture
Vous améne en ces lieux :
L'art y brille par-tout, cependant la nature
Eſt plus belle en vos yeux.

Flore au prix des appas de vos lévres écloſes
N'a rien que de commun.

Telle n'eſt la beauté ni la fraîcheur des roſes,
Ni même leur parfum.

Le Soleil peint les fleurs en la ſaiſon nouvelle
De traits moins éclatans;
Et votre bouche, Amynte, efface la plus belle
Des filles du Printemps.

Mais n'avez-vous point vû dans Vaux une merveille,
Qui fait ainſi que vous admirer ſon pouvoir?
Si vous ne l'avez vûë, Acante vous conſeille
De ne point partir ſans la voir.

Vous voulez, dit Amynte, parler de Sylvie? C'eſt elle-même que j'entens, répondis-je. Amynte raſſérena auſſitôt ſon viſage. Rendez graces, me dit-elle, au ſouvenir de cette incomparable perſonne, & relevez-vous, car non-ſeulement je vous pardonne en ſa conſideration, mais je veux bien auſſi vous apprendre le ſujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrain qui ſe doit donner aujourd'hui en ſa préſence; c'eſt à la plus grande Fée de l'univers qu'on l'adjuge : j'ai crû que le charme dont je me ſers étoit aſſez puiſſant pour mériter une telle gloire, & dans cet eſpoir ſe ſuis accourüe des climats

où il eſt particulierement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me declarer, ni me mettre ſur les rangs, comme ont fait les autres; mon deſſein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, & de ſurprendre les Juges & toute l'aſſiſtance par ma beauté : mais après avoir examiné les paroles d'une Prophetie qui doit être la regle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient ſeulement les merveilles que l'art produit : or vous ſavez que je ne mets point d'art en uſage, il y en a bien pour ſe faire aimer, il y en a un auſſi pour paroître belle, mais ces ſortes d'arts ne ſont pratiquez que par des Beautez médiocres, jamais la mienne n'en eut beſoin : ſi bien que de me préſenter inutilement, vous ne me le conſeilleriez pas : outre que le charme qui eſt en Sylvie, m'en empêche. Je ne l'avois point encore vûë qu'hier, & comme elle ſe promenoit dans ces jardins, je l'apperçûs d'un endroit où j'étois cachée; j'en devins d'abord amoureuſe, & dis en moi-même : Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui eſt particulierement fait pour les cœurs, ou s'il en eſt queſtion, c'eſt à Sylvie que le prix eſt dû. De façon ou d'autre il eſt inutile à moi de le diſputer. J'avois donc fait reſolution de m'en retirer dès-aujourd'hui, & ſi vous aviez attendu encore quelques momens, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée. Je combattis long-temps les raiſons d'Amynte ſans pouvoir lui perſuader qu'elle demeurât, & que ſi elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ſes appas, puiſque l'occaſion en étoit ſi belle & qu'il y avoit tant de gloire à acquerir. Ce n'eſt pas, ajoûtai-je, que rien

m'empêche de vous ſuivre dès-à-préſent, ni le déſir de voir toutes les merveilles de ce ſéjour, ni celui d'aſſiſter à un jugement ſi célébre. Que ſi je veux vous accompagner, c'eſt moins pour ma ſatisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignez de votre demeure. Je ne ſuis pas venuë ſeule, répartit-elle; ma compagnie doit être dans ces jardins, & aſſez prés du lieu où nous ſommes; ainſi je me paſſerai de vous aiſément; néanmoins comme je ne ſerai pas fâchée de ſavoir à laquelle des quatre Fées le prix ſera adjugé, ſoyez préſent à cette action, & me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Mainſi. Je trouvai une bonté ſi extraordinaire dans le procedé d'Amynte, que je crûs pouvoir cette fois l'entretenir ſérieuſement de ma paſſion. Je lui demandai donc ſi elle ſeroit toûjours inſenſible? Hé quoi! me repondit-elle, oſez-vous renouveller un propos que je vous ai défendu ſur toutes choſes de me tenir? Je n'avois pas voulu juſques-là vous dire franchement ma penſée, mais puiſque vous m'en donnez ſujet, ſachez que l'Amour eſt un hôte trop dangereux pour me réſoudre à le recevoir.

Acante, voulez-vous que je verſe des larmes,
Et ſoupire à mon tour?
Et laſſe d'être belle abandonne mes charmes
Aux tourmens de l'Amour?
Il détruit l'embonpoint, & rend la couleur blême,
Il donne du ſouci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer auſſi.

Helas! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penſer ſans me le dire ſi ouvertement! Au moins me devriez-vous laiſſer la liberté de me plaindre; car enfin puiſque vous êtes tellement confirmée dans la reſolution de ne point aimer, qu'apprehendez-vous de tous mes propos? J'y ſuis veritablement confirmée, repondit Amynte, mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte, mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable malgré toutes les peines qu'il peut cauſer. J'ai encore une meilleure raiſon pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. Quelle ſeroit-elle cette raiſon, dis-je en ſoupirant, y en peut-il avoir d'aſſez bonnes? C'eſt, reprit Amynte, qu'il n'eſt pas toûjours bien-ſéant à notre ſéxe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obſtacle que vous ayez, & peut-être que j'aye auſſi. Ah! lui dis-je, ne faites point paſſer une erreur pour une raiſon. C'eſt une erreur, je vous l'avoüe, repartit Amynte; mais elle a pris racine dans les eſprits, & je n'entreprendrai pas la premiére de la réformer. C'eſt pourquoi contentez-vous, ſi vous le pouvez, de mon amitié, & de mon eſtime par conſéquent, car jamais l'une ne va ſans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, & ne vous ai point dit, ſi j'en ai mémoire, qu'il fût beſoin pour cela de me regarder ſi attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus long-temps que je n'avois réſolu; il faut que j'aille chercher les perſonnes que j'ai quittées; ne me ſuivez point; & que je ne vous voye

d'aujourd'hui qu'après la cérémonie. A ces mots elle s'en alla, & je la ſuivis ſeulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défenſe. J'étois même fort ſatisfait des derniéres choſes qu'elle avoit dites; ſoit qu'elles vinſſent de ſon mouvement, ſoit que quelque Dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette penſée, je deſcendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariſte & Gelaſte qui me cherchoient. Ils s'étonnerent de ce que j'avois voulu paſſer la nuit au ſerein; je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure; là-deſſus je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittez, & bien que j'abregeaſſe mon récit, il nous fournit d'entretien juſqu'au Château.

VIII.

NEPTUNE A SES TRITONS.

Vous ſavez tous l'alliance qui eſt entre Oronte & votre Monarque : auſſi ne ſuis-je point fâché que d'autres Divinitez contribuent au plaiſir d'un Héros ſi chéri du Ciel. Je conſidére ſans jalouſie toutes les ſtatuës que Minerve lui a données. Apollon qui s'eſt fait Architecte auſſi bien que moi pour un Roi avaricieux & ingrat, n'a pas eu mauvaiſe raiſon de ſe faire Peintre pour un Héros très-reconnoiſſant & très-liberal. Je ne lui envie pas ſa fortune, & c'eſt la ſeule émulation qui eſt cauſe que je vous aſſemble. Il ne faut pas que vous ſouffriez que le Palais où nous ſommes, donne moins de plaiſir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire à la verité que les avenuës de celui-ci ſont ſi belles qu'il ſeroit bien malaiſé d'y rien ajoûter : on peut dire auſſi que ſa face a je ne ſais quoi de grand & de noble. Mais les niches qu'on y a faites, n'étant encore remplies que par des rochers tout ſecs ; je crois que s'il en ſortoit de l'eau, cela ſeroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous

y travaille; & s'il réuſſit, je lui donnerai pour recompenſe la plus belle des Nereides.

Grand Roi (dit un Triton) qui par droit d'héritage
Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'eſt à nous d'obéir, à vous de commander.
Rien ne ſemble impoſſible alors qu'on veut vous plaire.
Pour moi je vous dirai ce que l'art me ſuggere.
A garder vos tréſors des monſtres deſtinez,
Et par les mains du ſort ſous ce mont enchaînez,
Veillent ſur le criſtal en des grottes profondes :
Lâchons ces animaux venus de divers mondes;
Je les dompterai tous, & de nuire empêchez
Par des liens de bronze ils ſeront attachez.
Mon art en ornera ces rochers & ces niches,
Pour qui vous reſervez vos tréſors les plus riches.

Le conſeil plût au Dieu du liquide Univers.
D'un ſeul coup de trident cent cachots ſont ouverts.
On voit ſortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monſtres marins, lézards & crocodiles,
Hydres à ſept goziers, eſcadrons de ſerpens,
La gent aux aîles d'or, & les peuples rampans,
Limas aux dos armez, écreviſſes cornuës,
Des formes d'animaux aux mortels inconnuës.
A peine ils ſont ſortis de leurs antres obſcurs,
Qu'ils font bruire le mont, ſe lancent à ſes murs,
Et remettroient par-tout le cahos en peu d'heures,

Sans la fatale main qui regle leurs demeures.
Sous un roc par ſon ordre un Limas s'établit,
Et de ſon vaſte corps tout un antre remplit.

Quand le ſage Triton les vit tous en leur place,
Avec jus de corail, quinteſſence de glace,
Et gorgone diſſoute en criſtal du Mainſi,
Il arroſa ce peuple auſſi-tôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conſerve ſa figure,
Chacun ſans s'émouvoir ſiffle, gronde, murmure,
Fait que de ſon fracas tout le mont retentit,
Et penſe avoir encor le gozier trop petit.
On diroit que par fois l'eſcadron ſe mutine,
Enyvré du nectar d'une ſource divine;
Il pouſſe l'onde au Ciel; il la darde aux paſſans,
Semble garder ces lieux en charmes ſi puiſſans,
Et défendre l'accès des beautez qu'il nous montre:
L'eau ſe croiſe, ſe joint, s'écarte, ſe rencontre,
Se rompt, ſe précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics diſtiller leurs planchers.

IX.

LES AMOURS DE MARS ET DE VENUS.

Gelaſte montre à Acante une tapiſſerie, où ſont repréſentées les Amours de Mars & de Venus, & lui parle ainſi.

Vous devez avoir lû qu'autrefois le Dieu Mars,
Bleſſé par Cupidon d'une fléche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cytherée.
Le ſiége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars ſe preſenta,
Que la Belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire :
Par tous moyens tâcha de plaire :
De ſon ajuſtement prit d'abord un grand ſoin.
Conſiderez-le en ce coin,
Qui quitte ſa mine fiére.
Il ſe fait attacher ſon plus riche harnois.
Quand ce ſeroit pour des jours de tournois,

On ne le verroit pas vétu d'autre maniére.
L'éclat de ſes habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fit-on mordre aux géans la pouſſiére,
Il eſt bien mal-aiſé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la Dame.
Il la gagna peut-eſtre, en lui contant ſa flâme :
Peut-être conta-t'il ſes ſiéges, ſes combats;
Parla de contreſcarpe, & cent autres merveilles,
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots ſont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Venus en ces lieux écartez
Aux yeux de ce guerrier étale de beautez :
Quels longs baiſers! la gloire a bien des charmes;
Mais Mars en la ſervant ignore ces douceurs.
Son harnois eſt ſur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des ſoûpirs & des larmes :
C'eſt ce qui triomphe des cœurs.

Phœbus pour la Déeſſe avoit même deſſein;
Et charmé de l'eſpoir d'une telle conquête,
Couvoit plus de feu dans ſon ſein,
Qu'on n'en voyoit à l'entour de ſa tête.
C'étoit un Dieu pourvû de cent charmes divers.
Il eſtoit beau; mais il faiſoit des vers;
Avoit un peu trop de doctrine;
Et qui pis eſt, ſavoit la Medecine.
Or ſoyez ſûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée & l'homme de ſcience,

Les Dames au premier inclineront toujours ;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choiſir.
Phébus outré de déplaiſir
Apprit à Vulcan ce myſtére ;
Et dans le fond d'un bois voiſin de ſon ſéjour,
Lui fit voir avec Mars la Reine de Cythére,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoins que l'Amour.

La peine de Vulcan ſe voit repréſentée :
Et l'on ne diroit pas que les traits en ſont feints.
Il demeure immobile, & ſon âme agitée
Roule mille penſers qu'en ſes yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, & ne ſait que reſoudre,
Frapé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle & qui bat ſa femme.
Voyez-vous ce Galant qui les montre du doigt ?
Au Palais de Venus il s'en alloit tout droit,
Eſperant y trouver le ſujet qui l'enflâme.
La Dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu ſait ſi les Galants lui font auſſi la cour.
Ce ne ſont que jeux & fleurettes ;
Plaiſans devis & chanſonnettes :
Mille bons mots, ſans conter les bons tours,
Font que ſans s'ennuyer chacun paſſe les jours.
Celle que vous voyez apportoit une lyre,

Ne ſongeant qu'à ſe réjoüir.
Mais Venus pour le coup ne la ſauroit oüir :
Elle eſt trop empêchée, & chacun ſe retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'Amour,
Ils iroient plûtôt juſqu'à Rome,
Que de s'en paſſer un ſeul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars & ſa Dame.
Quand l'Hymen les joindroit de ſon nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord.
Conſidérez plus bas les trois Graces pleurantes :
La Maîtreſſe a failli, l'on punit les ſuivantes.
Vulcan veut tout chaſſer. Mais quels dragons veillans
Pourroient contre tant d'aſſaillans,
Garder une toiſon ſi chére ?
Il accuſe ſur-tout l'enfant qui fait aimer :
Et ſe prenant au fils des pechez de la mére,
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'eſt pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui ſe plaint au Monarque des Dieux;
Et de ce qu'il devroit ſe cacher à ſoi-même,
Importune ſans ceſſe & la terre & les Cieux.
L'adultere Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur eſt pure fantaiſie,

Et que de s'en troubler les eſprits ſont bien fous.
Plaiſe au Ciel que jamais je n'entre en jalouſie;
Car c'eſt le plus grand mal, & le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car pour ſe voir vangé,
Encor faut-il qu'il faſſe quelque choſe :
Un rez d'acier par ſes mains eſt forgé :
Ce fut Momus qui, je penſe, en fut cauſe.
Avec ce rez le Galant lui propoſe
D'enveloper nos Amans bien & beau.
L'enclume ſonne ; & maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'aſſemble,
Prépare aux Dieux un ſpectacle nouveau
De deux Amans qui repoſent enſemble.

Les noires Sœurs apprêterent le lit :
Et nos Amans trouvant l'heure opportune,
Sous le rezeau pris en flagrant délit,
De s'échaper n'eurent puiſſance aucune.
Vulcan fait lors éclater ſa rancune :
Tout en clopant le Vieillard éclopé
Semond les Dieux, juſqu'au plus occupé,
Grands & petits, & toute la ſequelle.
Demandez moi qui fut bien attrapé ;
Ce fut, je crois, le Galant & la Belle.

. . . . . .

Cet Ouvrage eſt demeuré imparfait pour de ſecrettes

raiſons : & par malheur ce qui y manque eſt l'endroit le plus important ; je veux dire les réfléxions que firent les Dieux, même les Déeſſes, ſur une ſi plaiſante avanture. Quand j'aurai repris l'idée & le caractére de cette piéce, je l'acheverai. Cependant comme le deſſein de ce Recueil a été fait à pluſieurs repriſes, je me ſuis ſouvenu d'une Balade qui pourra encore trouver ſa place parmy ces Contes, puiſqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc ainſi que le reſte au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle ſoit hors de ſon lieu, & qu'il y ait du manquement en cela ; je prie le Lecteur de l'excuſer, avec les autres fautes que j'aurai faites.

POËME
DE LA CAPTIVITÉ
DE SAINT MALC.

Par M. DE LA FONTAINE.

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXIII.

Avec Permiſſion.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEVR

LE

CARDINAL DE BOUILLON,

GRAND AUMOSNIER DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

OSTRE *Alteſſe Eminentiſſime ne refuſera pas ſa protection au Poëme que je luy dédie; tout ce qui porte le caractere de pieté eſt aupres de vous d'une recommandation trop puiſſante. C'eſt pour moy un juſte ſujet d'eſperer dans l'occaſion qui s'offre aujourd'huy : mais ſi j'oſe dire la verité, mes ſouhaits ne ſe bornent point à cet avantage. Ie voudrois que cet Idile outre la ſainteté du ſujet*

ne vous parût pas entierement dénüé des beautez de la Poësie. Vous ne les dédaignez pas ces beautez divines, & les graces de cette Langue que parloit le peuple Prophete. La lecture des Livres Saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la Sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élevation, plus de majesté & plus de force que n'en ont les Virgiles & les Homeres. Ie ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus; ignorez-vous rien de ce qui merite d'estre sceu par une personne de vostre rang? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEVR, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démesler les diverses routes d'une contrée où vous vous estes arresté si peu. Que si vostre goust peut donner le prix aux beautez de la Poësie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Ie vous ay entendu juger de nos Orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer; tout cela sans autre secours que celuy d'une bien-heureuse naissance, & par des talens que vous ne tenez ny des Precepteurs ny des Livres. C'est aux lumieres nées avec vous, que vous estes redevable de ces progrez dont tout le monde s'est estonné. Ce qui consume la vie de plusieurs Vieillards enchaisnez aux Livres dés leur enfance, la jeunesse d'un Prince l'a fait : & nous l'avons vû, & la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de vostre sçavoir celuy de ces mœurs si pures, & d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, & qui le devance chez vous. Vn merite si singulier a esté universellement reconnu. Celuy qui dispense les

tresors du Ciel, & le Monarque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'Arbitre de l'Europe ont concouru & de faveurs & d'estime pour vous élever. Apres des témoignages d'un si grand poids, mes loüanges seroient inutiles à vostre gloire. Ie ne dois ajoûter icy qu'une protestation respectueuse d'estre toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble & tres-obeissant Serviteur,

DE LA FONTAINE.

POËME

DE LA CAPTIVITÉ

DE SAINT MALC.

EYNE des eſprits purs, Protectrice puiſſante,
Qui des dons de ton Fils rends l'ame ioüiſſante,
Et de qui la faveur ſe fait à tous ſentir,
Procurant l'innocence ou bien le repentir;
Mere des Bien-heureux, Vierge enfin, ie t'implore :
Fais que dans mes chanſons auiourd'huy ie t'honore :
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but eſt de te plaire.
Je chante d'un Heros la vertu ſolitaire,
Ces deſerts, ces foreſts, ces antres écartez,
Des favoris du Ciel autrefois habitez.

Les Lions & les Saints ont eu meſme demeure.
Là, Malc prioit, ieuſnoit, ſoûpiroit à toute heure,
Pleuroit, non ſes pechez, mais ceux qu'en noſtre cœur
A verſez le ſerpent dont Chriſt eſt le vainqueur.
Malc avoit dans ces lieux confiné ſa ieuneſſe,
Vivoit ſous les conſeils d'un Saint plein de ſageſſe,
Conſervoit avec ſoin le tréſor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la ſource eſt aux Cieux.
Les auteurs de ſes jours deſcendus ſous la tombe,
Aux treſors temporels le jeune Saint ſuccombe;
Croit qu'on en peut ioüir ſans eſtre criminel;
Que ſouvent on tient d'eux l'heritage eternel;
Qu'on n'a qu'à faire entrer par un pieux uſage
Les membres du Seigneur, & leur chef en partage.
Funeſte appas de l'or, moteur de nos deſſeins,
Que ne peux-tu ſur nous ſi tu plais meſme aux Saints!
Malc annonce au vieillard cenſeur de ſa ieuneſſe,
Qu'il va de ſes ayeux recüeillir la richeſſe;
Qu'il taſche d'empeſcher que des biens aſſez grands
Ne ſoient mal diſpenſez par d'avares parens;
Qu'il veut fonder un cloiſtre, & deſtine le reſte
A vivre ſans éclat, touſiours ſimple & modeſte,
Donnant un ſaint exemple, & par ſes ſoins pieux
Peut-eſtre plus utile au ſiecle qu'en ces lieux.
Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchiſe
Ie vous ouvre mon cœur touchant voſtre entrepriſe.
Où vous expoſez-vous, & qu'allez-vous tenter?
En de nouveaux perils pourquoy vous rejetter?
De triompher toûjours ſeriez-vous bien capable?

Ah! ſi vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable;
Sinon, voſtre imprudence a deſia merité
Les reproches d'un Dieu juſtement irrité.
Fuyez, fuyez, mon Fils, le monde & ſes amorces:
Il eſt plein de dangers qui ſurpaſſent vos forces.
Fuyez l'or : mais fuyez encor d'autres appas:
On ne ſort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes?
Quoy! vous hazarderiez le fruit de tant de larmes,
Et celuy de ce ſang qu'un Dieu verſa pour vous!
A ces mots le vieillard ſe jette à ſes genoux.
Malc le quite en pleurant; triſte & funeſte abſence.
Il abandonne au ſort ſa fragile innocence;
S'engage en des chemins pleins de perils & longs.
D'Edeſſe à Beroë ſont de vaſtes ſablons.
L'Aſtre dont les clartez ſont eſclaves du monde,
Parcourt avec ennuy cette plaine inféconde.
S'il y void quelque objet c'eſt un objet d'horreur.
Maint Arabe voiſin y portoit la terreur.
Du Paſſant égorgé le corps ſans ſepulture
D'un ventre carnaſſier devenoit la pâture.
On voyoit ſuccéder en ces cruels ſéjours
Aux brigands les Lions, aux Lions les Vautours.
Marcher ſeul en ces lieux euſt eu de l'imprudence:
La Fortune joint Malc à des gens ſans défenſe.
Peu de jeuneſſe entre-eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfans aux cœurs deſia captifs.
Ils traverſoient la plaine aux zephirs inconnuë;
Un gros de Sarrazins vient s'offrir à leur veuë,

Milice du Démon, gens hideux & hagards,
Engeance qui portoit la mort dans ſes regards.
La cohorte du Saint d'abord eſt diſperſée.
Equipage, treſors, jeune épouſe eſt laiſſée.
Telle fuït la colombe, oubliant ſes amours
A l'aſpect du Milan qui menace ſes jours.
Telle l'ombre d'un Loup dans les verds pâturages,
Ecarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les compagnons de Malc épandus par ces champs,
Tomboient ſans reſiſter ſous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur regnoit en ce ſpectacle.
La proye apportoit ſeule au meurtre de l'obſtacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer,
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les peres chargez d'ans laiſſans leurs tendres gages,
Fuyoient leur propre mort en ces funeſtes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien
Pres de qui vivre un ſiecle aux vrais peres n'eſt rien.
L'amant & la compagne à ſes vœux deſtinée,
Quitoient le doux eſpoir d'un prochain hymenée;
Mal-heureux! l'un fuyoit; on euſt veu ſes amours
Luy tendre en vain les bras implorans ſon ſecours.
Une Dame encor jeune & ſage en ſa conduite,
Aux yeux de ſon époux dans les fers fut réduite.
Le mary ſe ſauva regretant ſa moitié.
La femme alla ſervir un maiſtre ſans pitié.
Au Chef de ces brigands elle écheut en partage.
Cét homme poſſedoit un fertile heritage,
Et de pluſieurs troupeaux dans l'ardente ſaiſon

Vendoit à ſes voiſins le croiſt & la toiſon.
Noſtre Heros ſuivit la Dame en ſervitude.
Ce fut lors, mais trop tard, que pour ſa ſolitude,
Pour ſon cher Directeur, & ſes ſages avis
Il reprit des tranſports de pleurs en vain ſuivis.
Foreſts, s'écrioit-il, retraites du ſilence,
Lieux dont j'ay combatu la douce violence,
Angeliques citez d'où je me ſuis banni,
Je vous ay mépriſez, deſerts, j'en ſuis puni.
Ne vous verray-je plus? quoy ſonge tu t'envoles!
O Malc tu vois le fruit de tes deſſeins frivoles:
Verſe des pleurs amers, puiſque tu t'es privé
De ces pleurs bien-heureux où ton cœur s'eſt lavé.
Ainſi Malc regrettoit ſa fortune paſſée.
Cependant des brigands la proye eſt entaſſée.
On l'emporte à grand bruit: ils s'en vont triomphans.
Leur Chef voulut que Malc adoraſt ſes enfans,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques,
Qu'en voyant ſous ſes pieds les teſtes des Monarques.
Un Arabe exigea ce ſuperbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'oſa, s'il le put,
S'il en ſubit la Loy ſans peine & ſans ſcrupule,
C'eſt ce qu'en ce récit l'Hiſtoire diſſimule.
Bien qu'à peine la Dame achevaſt ſon printemps,
Que ſon teint euſt des jours auſſi frais qu'éclatans,
L'Arabe n'en fit voir qu'une eſtime legere.
Il luy donna l'employ d'une ſimple bergere,
Avec Malc l'envoya pour garder ſes troupeaux.
Bien-toſt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Le ſaint couple cherchoit les lieux les plus ſauvages,
S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages;
Luy-meſme il ſe fuyoit; & iamais dans ces bois
Les Echos n'ont formé des concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faiſoit des vœux pour l'abondance,
Ils ne paroiſſoient point aux jeux ny dans la danſe:
On ne les voyoit point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir ſous les ormeaux.
Les entretiens oiſifs & feconds en malices,
Du mercenaire eſclave ordinaires delices,
Eſtoient fuis avec ſoin de nos nouveaux Bergers;
Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prieres,
Ny la main du ſommeil n'abbaiſſa leurs paupieres.
La nuit ſe paſſoit toute en vœux, en oraiſon.
Dés que l'aube empourproit les bords de l'oriſon,
Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimoit un ruiſſeau coulant entre des roches.
Des cedres le couvroient d'ombrages toûjours verts:
Ils défendoient ce lieu du chaud & des hyvers.
De degrez en degrez l'eau tombant ſur des marbres,
Meſloit ſon bruit aux vents engoufrez dans les arbres.
Iamais deſert ne fut moins connu des humains.
A peine le Soleil en ſçavoit les chemins.
La bergere cherchoit les plus vaſtes campagnes.
Là ſes ſeules brebis luy ſervoient de compagnes.
Les vents en ſa faveur leur offroient un air doux.
Le Ciel les preſervoit de la fureur des Loups;
Et gardant leurs toiſons exemptes de rapines,

Ne leur laiſſoit payer nul tribut aux épines.
Dans les Dédales verts que formoient les hailliers,
L'herbe tendre, le thim, les humbles violiers,
Préſentoient aux troupeaux une paſture exquiſe.
En des lieux découverts noſtre bergere aſſiſe
Aux injures du haſle expoſoit ſes attraits,
Et des penſers d'autruy ſe vangeoit ſur ſes traits.
Sa beauté luy donnoit d'eternelles alarmes.
Ses mains avec plaiſir auroient détruit ſes charmes :
Mais, n'oſant attenter contre l'œuvre des Cieux,
Le Soleil ſe chargeoit de ce crime pieux.
O vous dont la blancheur eſt ſouvent empruntée,
Que d'un ſoin different voſtre ame eſt agitée !
Si vous ne vous voulez priver d'un bien ſi doux,
De ſes dons naturels au moins contentez-vous.
Tandis que la bergere en extaſe ravie
Prioit le Saint des Saints de veiller ſur ſa vie,
Les Miniſtres divins veilloient ſur ſon troupeau.
Quelquefois la quenoüille & l'artiſte fuſeau
Luy délaſſoient l'eſprit, & pour reprendre haleine
De ſes propres Moutons elle filoit la laine.
Pendant qu'elle gouſtoit ce plaiſir innocent,
Tournant par fois les yeux ſur ſon troupeau paiſſant,
Que vous eſtes heureux, peuple doux ! diſoit-elle ;
Vous paſſez ſans peché cette courſe mortelle.
On louë en vous voyant celuy qui vous a faits :
Et nous, de qui les cœurs ſont enclins aux forfaits,
Laiſſons languir ſa gloire, & d'un foible ſuffrage
Ne daignons relever ſon nom ny ſon ouvrage.

Cheres brebis, paiſſez; cueillez l'herbe & les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ſes pleurs.
Vivez de leurs préſens; inſpirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous couſtent la vie;
Miſerables humains, ſemence de tyrans,
En quoy differez-vous des monſtres dévorans?
Tels eſtoient les penſers de la ſainte Heroïne.
Pour Malc, il meditoit ſur la triple origine
De l'homme floriſſant, décheu, puis rétabli.
Du premier des Mortels la faute eſt en oubli :
Le Ciel pour Lucifer garde toûjours ſa haine.
Dieu tout bon, diſoit Malc, ſi ton Fils par ſa peine
M'a ſauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moy de les perdre une ſeconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin ſe couronnent.
Je ſuis dans les perils, mille maux m'environnent,
L'eſclavage, la crainte, un maiſtre menaçant;
Et ce n'eſt pas encor le mal le plus preſſant.
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne ſainte, il eſt vray, mais charmante.
Son exemple eſt puiſſant; ſes yeux le ſont auſſi :
De conduire les miens, Seigneur, pren le ſouci.
Le Ciel combloit de dons cette humble modeſtie.
L'ame de nos Bergers, du peché garentie,
Ne ſe contentoit pas de l'avoir évité.
Qu'avons-nous, diſoient-ils, juſque-là merité?
Nous te ſommes, Seigneur, ſerviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles.
Fais-nous ſuivre la main qui nous a ſecourus.

Tu combatis pour nous, tu ſouffris, tu mourus;
Nous vivons, nous paſſons nos jours dans l'eſperance :
Nos delices ſeront le prix de ta ſoufrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux ?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfans pour rivaux ?
Si cette ambition te ſemble condamnable,
C'eſt l'amour qui la cauſe; il rend tout pardonnable.
Ouy Seigneur, nous t'aimons, nous l'oſons proteſter :
Mais ſi l'effet ne ſuit que ſert de s'en vanter ?
Il faut porter ta Croix, gouſter de ton Calice,
Couvrir ſon front de cendre, & ſon corps d'un cilice.
Tandis qu'ils ſe matoient par ces ſaintes rigueurs,
Leurs troupeaux proſperoient auſſi-bien que leurs cœurs.
L'Arabe en profitoit ſans en ſçavoir la cauſe.
Ce brigand pour le gain employant toute choſe,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayans mille moyens,
Ils ſe pourroient enfin ſouſtraire à l'eſclavage;
Qu'il faloit joindre aux fers les nœuds du mariage.
Leur amour luy ſeroit un gage ſuffiſant.
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un préſent
Augmenteroient ſes biens, l'auroient encor pour maiſtre.
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'eſtre
Afin que ce bien-fait enchaiſne un innocent ?
Et ne ſe ſçauroit-il affranchir en naiſſant ?
L'Arabe ayant ainſi double profit en veuë,
Donne aux chaſtes bergers une alarme impréveuë;
Leur propoſe à tous deux un lien plein d'horreur.
Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur.

Celle que tu me veux joindre par l'hyménée
D'un legitime époux ſuivoit la deſtinée.
Tu la luy vins ravir; tu le pus par ta Loy.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ny de toy.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire :
Mais puiſque noſtre Dieu nous défend l'adultere,
Laiſſe nous reſiſter à ton vouloir impur.
Noſtre innocence t'eſt un gage bien plus ſeur.
Quel ſervice attends-tu de nous quand nôtre zele
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle?
Si tu crains qu'eſtans bons nous ne quitions tes champs,
Te fieras-tu ſur nous quand nous ſerons méchans?
L'Arabe à ce diſcours ſe ſent tranſporter d'ire :
Vil eſclave, dit-il, tu m'oſes contredire!
Meurs ou cede; obeïs; & garde deſormais
De m'alleguer ton Dieu que je ne crus jamais.
Auſſi-toſt de ſon glaive il dépoüille la lame :
Et Malc épouvanté s'approche de la Dame.
Le ſoir on les enferme en un lieu ſans clartez.
Leur mariage n'eut que ces formalitez.
On n'y vid point d'Hymen ny de Junon parêtre.
Frivoles Deïtez qui nous devez voſtre eſtre,
Vous n'accouruſtes pas, comment l'auriez-vous pu?
Vous n'eſtes que des noms dont le charme eſt rompu.
Noſtre couple eſtant ſeul eut recours aux prieres.
Tous deux avoient beſoin de graces ſingulieres.
Ils ne s'eſtoient point veus encor dans ces dangers;
Non que portant leurs pas loin des autres bergers,
L'Enfer n'euſt quelquefois leur perte conſpirée;

Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée,
Ne s'écartoit jamais de la divine Loy.
Le Berger cette nuit ſe défia de ſoy.
Sa crainte incontinent de deſeſpoir ſuivie,
Pour ſauver ſa pudeur mit en danger ſa vie :
Et le meſme coûteau qui dans mille beſoins
L'aidoit à s'aquiter de ſes champeſtres ſoins;
Ce coûteau, dis-je, alloit du Saint couper la trame :
L'imprudent Malc voulant mettre à couvert ſon ame,
S'en alloit de ſa main la livrer au Demon;
Fureur qui n'eſtoit pas indigne de pardon.
La lueur de l'acier avertit la bergere.
Que vois-je, cria-t-elle, ô Ciel! qu'allez-vous faire?
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toûjours préſent, & toûjours plein d'appas.
Nous ne nous fuïrons plus : noſtre ame eſt condamnée
Aux dangers qu'à ſa ſuite entraiſne l'hymenée.
Malgré nous deſormais nous vivrons en commun :
Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons plus qu'un.
Helas, qui l'auroit cru que cette inquietude
Nous chercheroit au fonds d'une âpre ſolitude!
J'apprehende à la fin que le Ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
Cette faute entre époux nous ſemblera legere.
Il faut eſperer mieux, dit la chaſte bergere.
Dieu ne quitera pas ſes enfans au beſoin.
Si mon ſexe eſt fragile, il en prendra le ſoin.
Vous ay-je donné lieu d'en eſtre en défiance?
Qu'ay-je fait pour cauſer cette injuſte croyance?

Voſtre ſoupçon m'outrage ; & vous àvez deu voir
Que je ſçais ſur mes ſens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maiſtre,
Eſtes-vous mon époux, & le pouvez-vous eſtre ?
Nous a-t-on pu lier ſans ſçavoir ſi la mort
M'a ravy ce mari qui m'attache à ſon ſort ?
Vous vous alarmez trop pour un vain hymenée.
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Diſſimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frere en ſecret, en public comme époux.
Ainſi veſcut toûjours mon mary veritable ;
Et ſi la qualité de Vierge eſt ſouhaitable,
Je la ſuis : j'en fis vœu toute petite encor.
Mal-gré les loix d'hymen j'ay gardé ce treſor.
Apres l'avoir ſauvé d'un amour legitime,
Voudrois-je maintenant le perdre par un crime ?
Non Malc, je ne crois pas que le Ciel le ſouffriſt.
Il m'en empeſcheroit quelque appaſt qui s'offriſt.
Ne craignez plus ; vivez ; l'Eternel vous l'ordonne.
Eſtimez-vous ſi peu cét eſtre qu'il vous donne ?
Voſtre corps eſt à luy ; ſes mains l'ont façonné :
Le droit d'en diſpoſer ne vous eſt point donné.
Quelle imprudence à vous de finir voſtre courſe
Par le ſeul des péchez qui n'a point de reſſource !
Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor :
Mais on ne peut plus rien s'eſtant donné la mort.
Vivez donc ; & taſchons de tromper ces barbares.
Le Saint ne put trouver de termes aſſez rares
Pour rendre grace au Ciel, & loüer cette ſœur

Dont la ſageſſe eſtoit égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les precedentes :
Dieu leur fit employer en prieres ardentes
Des momens que l'on croit innocemment perdus,
Quand le ſomme a ſur nous ſes charmes répandus.
Le lendemain l'Arabe en ſes champs les renvoye.
Là montrant aux Bergers une apparente joye,
Les larmes, les ſoupirs, & les auſteritez,
Quand ils ſe trouvoient ſeuls, faiſoient leurs voluptez.
En eux-meſmes ſouvent ils cherchoient des retraites.
On ne s'apperceut point de ces peines ſecretes.
Chacun crut qu'ils s'aymoient d'un amour conjugal.
Aucun plaiſir au leur ne ſembloit eſtre égal.
On ſe le propoſoit tous les jours pour exemple;
Et lors que deux époux eſtoient conduits au temple,
Que le Ciel, diſoit-on, afin de vous combler,
Faſſe à l'hymen de Malc le voſtre reſſembler.
Le ſaint couple à la fin ſe laſſe du menſonge.
En de nouveaux ennuis l'un & l'autre ſe plonge.
Toute feinte eſt ſujet de ſcrupule à des Saints :
Et quel que ſoit le but où tendent leurs deſſeins,
Si la candeur n'y regne ainſi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur ſemble eſtre une offenſe.
Malc à ces ſentimens donnoit un jour des pleurs.
Les larmes qu'il verſoit faiſoient courber les fleurs.
Il vid aupres d'un tronc des legions nombreuſes
De fourmis qui ſortoient de leurs cavernes creuſes.
L'une pouſſoit un faix; l'autre preſtoit ſon dos,
L'amour du bien public empeſchoit le repos.

Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
Vn du peuple eſtant mort, noſtre Saint le contemple
En forme de convoy ſoigneuſement porté,
Hors les toits fourmillans de l'avare Cité.
Vous m'enſeignez, dit-il, le chemin qu'il faut ſuivre.
Ce n'eſt pas pour ſoy ſeul qu'icy bas on doit vivre.
Vos greniers ſont témoins que chacune de vous
Taſche à contribuër au commun bien de tous.
Dans mon premier deſert j'en pouvois autant faire;
Et ſans contrevenir aux vœux d'un ſolitaire,
L'exemple, le conſeil, & le travail des mains
Me pouvoient rendre utile à des troupes de Saints.
Aujourd'huy ie languis dans un laſche eſclavage.
Je ſers pour conſerver des iours de peu d'uſage.
Le monde a bien beſoin que Malc reſpire encor?
Vil eſclave, tu ments pour éviter la mort!
Que ne reſiſtois-tu quand on força ton ame
A ſe voir expoſée aux beautez d'une femme?
Lors qu'il ne fut plus temps tu courus au treſpas.
Quitte, quitte des lieux où Chriſt n'habite pas.
Avec ſes ennemis veux-tu paſſer ta vie?
Il declare à la Sainte auſſi-toſt ſon envie,
Va s'aſſeoir aupres d'elle, & luy parle en ces mots.
Ma ſœur, ie me ſouviens que vos ſages propos
Deſia plus d'une fois m'ont retiré de peine.
N'aguere, en conduiſant mon troupeau dans la plaine,
Je ſongeois à l'eſtat où le ſort nous réduit.
Quel eſt de nos travaux l'eſperance & le fruit?
Rien que de prolonger le cours de nos miſeres,

Et vieillir s'il ſe peut ſous des ordres ſeveres.
Voila dedans ces lieux le but de noſtre employ.
Nous y vivons pour vivre; eſt-ce aſſez? dites-moy.
Faut-il pas conſacrer à l'auteur de ſon eſtre
Tous ſes ſoins, tout ſon temps, enfin tout ce qu'un maiſtre
Et qu'un pere à la fois uniquement cheri
Exige de devoirs d'un couple favori?
Dieu nous comble tous deux de ſes faveurs celeſtes.
Il nous a dégagez de cent pieges funeſtes.
Sa grace eſt noſtre guide ainſi que noſtre appuy.
Nous ne perſeverons dans le bien que par luy.
Allons nous acquiter de ce bien-fait immenſe.
Ici le jour finit, & puis il recommence,
Sans que nous beniſſions le ſaint nom qu'à demi,
Ne vivans pas pour Dieu, mais pour ſon ennemi.
Ma ſœur, ſi nous cherchions de plus douces demeures?
Ie vous ay fait recit quelquefois de ces heures,
Qu'en des lieux ſeparez de tout profane abord
Ie paſſois à loüer l'arbitre de mon ſort.
Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ay perdu cette paix ſi profonde.
Mon cœur eſt agité malgré tous vos avis.
Ie ne me repens pas de les avoir ſuivis.
Mais enfin jettez l'œil ſur l'eſtat où nous ſommes.
Vous eſtes expoſée aux malices des hommes.
Ie n'ay plus de mes bois les ſaintes voluptez.
Ne reviendront-ils point ces biens que i'ay quittez?
Ah ſi vous joüiſſiez de leur douceur exquiſe!
La fuite, direz-vous, ne nous eſt pas permiſe.

De noſtre liberté l'Arabe eſt poſſeſſeur.
Et quel droit a ſur nous un cruel raviſſeur?
Briſons ſes fers, fuyons ſans avoir de ſcrupule.
Le mal eſt bien plus grand lors que l'on diſſimule.
Quelque pretexte qu'ayt un menſonge pieux,
Il eſt toûjours menſonge, & toûjours odieux.
Allons vivre ſans feinte en ces foreſts obſcures,
Où j'ay trouvé jadis des retraites ſi ſures.
Ne tentons plus le Ciel; ayons une humble peur.
Ie vous promets des iours tout remplis de douceur.
Il ſe teut, auſſi-toſt la prudente Bergere
Approuve les conſeils que le Saint luy ſuggere.
Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau,
Les tuë, oſte les chairs, change en outre leur peau.
Noſtre couple s'en ſert à traverſer des ondes
Dont il falloit franchir les barrieres profondes.
Le courant les pouſſa bien loin ſur l'autre bord.
Tous deux marchent en haſte où les guide leur ſort.
Ils avoient achevé quatre ſtades à peine:
Quand trahis par leurs pas imprimez ſur l'arene
Ils entendent de loin des chameaux & du bruit;
Tournent teſte; & voyans que leur maiſtre les ſuit
Se preſſent, mais en vain; tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux & ſolitaire;
Triſte ſeiour de l'ombre: en ſes détours obſcurs
Regnoit une Lionne hoſteſſe de ſes murs.
Elle y conceut un Fan unique & tendre gage
Des bruſlantes ardeurs du Roy de cette plage.
Mere nouvellement on l'euſt veuë allaiter

Celuy qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'euſt-on veuë ? à peine la lumiere
Oſoit franchir du ſeuil la démarche premiere.
Par cent cruels repas cét antre diffamé
Se trouvoit en tout temps de carnage ſemé.
Le ſaint couple fremit, & s'arreſte à l'entrée.
Ils n'oſent penetrer cette horrible contrée.
Ils cherchent quelque coin en taſtant & craintifs.
L'Arabe croit deſia tenir ſes fugitifs.
Il n'avoit avec luy pour eſcorte & pour guide
Qu'un eſclave fidele, adroit, & peu timide.
Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
Le cimeterre au poing l'eſclave entre avec bruit.
La Lionne l'entend, rugit, & pleine d'ire
Accourt, ſe lance à luy, l'abbat, & le déchire.
De ſon ſéjour ſi long le maiſtre eſt eſtonné ;
Et d'un courroux aveugle auſſi-toſt entraiſné,
Eſt-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde ?
Quoy je n'ay pas encor cette troupe fuyarde ?
Enfans de l'infortune, eſprits nez pour les fers,
Je vous iray chercher tous trois juſqu'aux enfers.
Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colere a bien-toſt le ſort qu'elle mérite.
A peine il eſt entré que les cruelles dents
Et les ongles félons s'impriment dans ſes flancs.
Les Saints, loin d'en avoir une ſecrete joye,
Du party le plus fort craignent d'eſtre la proye,
Font des vœux pour l'Arabe, & tous deux ſoûpirans
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans :

Mais des ſupoſts de Bel l'ame aux feux conſacrée,
Victime néceſſaire à l'Enfer eſt livrée.
Le Maiſtre & ſon Eſclave attendans le trépas
Giſent enſanglantez, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monſtre de Lybie
Traiſne en ſes magazins leurs deux corps où la vie
Cherche encore un refuge, & quite en gémiſſant
Les Hoſtes que du Ciel elle obtint en naiſſant.
Le Lionceau ſe baigne en leur ſang avec joye.
Il ne ſçait pas rugir, & s'inſtruit à la proye.
Digne de ces leçons il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore executer.
Apres qu'il a joüi du crime de ſa mere,
Et qu'ils ont aſſouvy leur faim & leur colere,
La Lionne repenſe à ces actes ſanglans,
Emporte en d'autres lieux ſon fan avec les dents,
Quite l'obſcur ſéjour, & ſe ſentant coupable,
Encor que faite au meurtre & de crainte incapable
Elle fuit, & confie aux plus aſpres rochers
Du cruel nourriſſon les jours qui luy ſont chers.
Malc cherche auſſi-bien qu'elle un plus certain azile.
L'abord de ce ſéjour luy ſemble trop facile.
L'odeur des animaux, la piſte de leurs pas,
La vengeance & le bruit de ces cruels trépas,
Tout luy fait redouter qu'une troupe infidele
N'évente les ſecrets que cét antre recelle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les Auteurs
De l'attentat commis ſur ſes perſecuteurs.
La faim meſme qui rend les Saints ſes tributaires,

Fait ſortir nos Heros de ces lieux ſolitaires.
Loin du Peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là le couple pieux auſſi-toſt ſe ſépare.
De leur menſonge ſaint l'offenſe ſe répare.
Cét hymen ſe diſſoud : la Dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vray Dieu.
Dans un Cloiſtre éloigné Malc s'occupe au ſilence ;
Et s'il n'alloit parfois regler la violence
Dont la chaſte récluſe embraſſe l'oraiſon,
Sa retraite pourroit s'appeller ſa priſon.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :
C'eſt le ſeul dont ſes vœux demandent l'abondance.
Plus Ange que mortel il ſe prive des biens
Qui ſont de noſtre corps agreables ſoûtiens.
Ce jeuſne rigoureux n'accourcit point ſa vie.
Des deux flambeaux du Ciel la courſe entre-ſuivie,
A long-temps ramené la peine & le repos,
Le repos aux humains, la peine au ſaint Heros,
Sans qu'il ſemble approcher du terme de ſa courſe.
De ſon zele fervent l'inépuiſable ſource
Fomente la chaleur qui retarde ſa mort.
Pres d'un ſiecle d'hyvers n'a pu l'éteindre encor.
Jeroſme en eſt témoin, ce grand Saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume.
Il vid Malc, il apprit ces merveilles de luy ;
Et mes legers accords les chantent aujourd'huy.
Qui voudra les ſçavoir d'une bouche plus digne,
Liſe chez Dandilli cette avanture inſigne.

Jerofme l'écrivoit lors que le Peuple franc
Du bon-heur des Romains arreftoit le torrent.
Ie la chante en un temps où fur tous les Monarques
Loüis de fa valeur donne d'illuftres marques,
Cependant qu'à l'envy fa rare pieté,
Fait au fein de l'erreur regner la verité.
Prince qui par fon choix remis le culte aux Temples,
Qui t'acquis cét honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut fçavoir, le fang, & la vertu,
Ont dés les jeunes ans de pourpre reveftu,
Ie t'offre ce récit foible fruit de mes veilles ;
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homere ofera placer devant fes vers
Ton nom digne de vivre autant que l'univers.

POËME
DU
QUINQUINA,
ET AUTRES OUVRAGES
EN VERS
DE M. DE LA FONTAINE.

A PARIS,
Chez DENIS THIERRY, ruë S. Jacques, devant la ruë du Plâtre à l'enſeigne de la ville de Paris.
ET
CLAUDE BARBIN, ſur le ſecond Perron de la ſainte Chapelle au Palais.

M. DC. LXXXII.
Avec Privilege du Roy.

POËME

DU

QUINQUINA.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

E ne voulois chanter que les Heros d'Eſope.
Pour eux ſeuls en mes Vers j'invoquois Calliope.
Meſme j'allois ceſſer, & regardois le port.
La raiſon me diſoit que mes mains eſtoient laſſes :
Mais un ordre eſt venu plus puiſſant & plus fort
Que la raiſon : cet ordre accompagné de graces,
Ne laiſſant rien de libre au cœur ny dans l'eſprit,
M'a fait paſſer le but que je m'eſtois preſcrit.
Vous vous reconnoiſſez à ces traits, Uranie :
C'eſt pour vous obeïr, & non point par mon choix,

Qu'à des ſujets profonds j'occupe mon genie,
Diſciple de Lucrece une ſeconde fois.
Favoriſez cet œuvre ; empeſchez qu'on ne die
Que mes Vers ſous le poids languiront abbatus :
Protegez les enfans d'une Muſe hardie ;
Inſpirez-moy ; je veux qu'icy l'on étudie
D'un préſent d'Apollon la force & les vertus.

Aprés que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participans du feu qu'au ſein des Dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter aſſembla les Habitans des Cieux.
Cette engeance, dit-il, eſt donc noſtre rivale !
Puniſſons des humains l'infidele artiſan :
Taſchons par tout moyen d'alterer ſon préſent.
Sa main du feu divin leur fut trop liberale :
Deſormais nos égaux, & tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos temples ny les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une ſource de vœux, un fonds pour nos autels.
Tout l'Olimpe applaudit : auſſi-toſt les mortels
Virent courir ſur eux avecque violence
Peſtes, fievres, poiſons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit ſa boëte ; & mille maux divers
S'en vinrent au ſecours de noſtre intemperance.
Un des Dieux fut touché du malheur des humains :
C'eſt celuy qui pour nous ſans ceſſe ouvre les mains ;
C'eſt Phœbus Apollon. De luy vient la lumiere,
La chaleur qui deſcend au ſein de noſtre mere,

Les ſimples, leur employ, la muſique, les vers,
Et l'or, ſi c'eſt un bien que l'or pour l'Univers.
Ce Dieu, dis-je, touché de l'humaine miſere,
Produiſit un remede au plus grand de nos maux:
C'eſt l'écorce du Kin, ſeconde Panacée.
Loin des peuples connus Appollon l'a placée.
Entre elle & nous s'étend tout l'empire des flots.
Peut-eſtre il a voulu la vendre à nos travaux;
Peut-eſtre il la devoit donner pour récompenſe
Aux hoſtes d'un climat où regne l'innocence.
O toy qui produiſis ce tréſor ſans pareil,
Cet arbre ainſi que l'or digne Fils du Soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf pucelles,
Que leur chœur pour m'ayder députe deux d'entre elles.
J'ay beſoin aujourd'huy de deux talents divers;
L'un eſt l'Art de ton Fils & l'autre les beaux vers.

Le mal le plus commun, & quelqu'un meſme aſſure
Que ſeul on le peut dire un mal à bien parler,
C'eſt la fievre, autrefois eſperance trop ſure
A Cloton, quand ſes mains ſe laſſoient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédiſoit ſon cours, on ſçavoit ſon progrez,
On déterminoit ſes effets;
Mais la cauſe en étoit cachée.
La fievre, diſoit-on, a ſon ſiege aux humeurs.
Il ſe fait un foyer qui pouſſe ſes vapeurs
Juſqu'au cœur qui les diſtribuë
Dans le ſang dont la maſſe en eſt bien-tôt imbuë.

Ces amas enflamez, pernicieux tresors,
Sur l'aisle des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Sources de fievres differentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang vehicule fluide
Des esprits ainsi corrompus,
Par des accés de tierce à peine interrompus,
Va d'artere en artere attaquer le solide.
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le test & le cerveau piquez violemment
Joignent à la douleur les songes, les chimeres,
L'appetit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la melancolie,
J'ay deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennuy sur ma vie.

Ainsi parle l'Ecole, & tous ses Sectateurs.
Leurs malades debout apres force lenteurs
Donnoient cours à cette doctrine.
La Nature, ou la Medecine,
Ou l'union des deux, sur le mal agissoit.
Qu'importe qui ? l'on guerissoit.
On n'exterminoit pas la fievre, on la lassoit.
Le bon tempérament, le sené, la saignée,
Celle cy, disoient-ils, ôtant le sang impur,
Et non comme aujourd'huy des mortels dedaignée ;
Celuy-là purgatif innocent & tres-seur ;

(Ils l'ont toûjours cru tel) & le plus neceſſaire,
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettoient le malade en ſon train ordinaire.
On ſe rétabliſſoit, mais toûjours lentement.
Une cure plus prompte étoit une merveille.
Cependant la longueur minoit nos facultez.
S'il reſtoit des impuretez,
Les remedes alors de nouveau repetez,
Caſſe, rhubarbe, enfin mainte choſe pareille,
Et ſur tout la diete, achevoient le ſurplus,
Chaſſoient ces reſtes ſuperflus,
Relâchoient, reſſerroient, faiſoient un nouvel homme;
Un nouvel homme! un homme uſé;
Lors qu'avec tant d'apreſts cet œuvre ſe conſomme,
Le treſor de la vie eſt bientôt épuiſé.

Je ne veux pour témoins de ces experiences,
Que les peuples ſans loix, ſans arts, & ſans ſciences.
Les remedes frequens n'abregent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long & le paiſible cours.
Telle eſt des Iroquois la gent preſque immortelle.
La vie apres cent ans chez eux eſt encor belle.
Ils lavent leurs enfans aux ruiſſeaux les plus froids.
La Mere au tronc d'un arbre, avecque ſon carquois,
Attache la nouvelle & tendre creature;
Va ſans art aprêter un mets non acheté:
Ils ne trafiquent point des dons de la nature,
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu couté.

L'âge où nous ſommes vieux eſt leur adoleſcence.
Enfin il faut mourir ; car ſans ce commun ſort
Peut-être ils ſe mettroient à l'abri de la mort
Par le ſecours de l'ignorance.

Pour nous, fils du ſçavoir, ou pour en parler mieux
Eſclaves de ce don que nous ont fait les Dieux,
Nous nous ſommes preſcrit une étude infinie.
L'art eſt long, & trop courts les termes de la vie,
Un ſeul poinct negligé fait errer aiſément.
Je prendray de plus haut tout cet enchainement,
Matiere non encor par les Muſes traitée,
Route qu'aucun mortel en ſes Vers n'a tentée ;
Le deſſein en eſt grand, le ſuccés malaiſé ;
Si je m'y perds, au moins j'auray beaucoup oſé.

Deux portes ſont au cœur; chacune a ſa valvule.
Le ſang, ſource de vie, eſt par l'une introduit;
L'autre huiſſiere permet qu'il ſorte & qu'il circule,
Des veines ſans ceſſer aux arteres conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
En forme ces eſprits qu'animaux on appelle.
Ainſi qu'en un creuſet il eſt rarefié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la maſſe entiere,
S'exhale, & ſort enfin par le reſte attiré.
Ce reſte r'entre encore, eſt encore épuré;
Le Chile y joint toûjours matiere ſur matiere.
Ces atomes ſont tout; par les uns nous croiſſons,

Les autres des objets touchez en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,
Produiſent la ſenſation.
Nulles priſons ne les contraignent;
Ils ſont toûjours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuënt,
C'eſt l'état de la veille ; & reciproquement,
Si-tôt que moins nombreux en force ils diminuent
Les fils des nerfs lâchez font l'aſſoupiſſement.

Le ſang s'acquitte encor chez nous d'un autre office.
En paſſant par le cœur il cauſe un battement.
C'eſt ce qu'on nomme pouls, ſeur & fidele indice
Des degrez du fievreux tourment.
Autant de coups qu'il reïtere,
Autant & de pareils vont d'artere en artere
Juſqu'aux extremitez porter ce ſentiment.
Nôtre ſanté n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal & moderé ;
Le contraire fait voir que l'être eſt alteré;
Le foible & l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout eſt alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,
Ce trucheman pour nous dit aſſez nôtre mal,
Aſſez il fait trembler pour le moment fatal :
Æſculape en fait ſa bouſſole.
Si toûjours le Pilote a l'œil ſur ſon aymant,
Toûjours le Medecin s'attache au battement,

C'eſt ſa guide ; ce poinct l'aſſure & le conſole
En cette mer d'obſcuritez
Que ſon art dans nos corps trouve de tous côtez.

Ayant parlé du pouls, le friſſon ſe preſente.
Un froid avancoureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fievre aux membres va paſſer.
Le cœur le fomentoit, c'eſt au cœur qu'il s'augmente,
Et qu'enfin parvenant juſqu'à certain excés
Il acquiert un degré qui forme les accés.

Si j'excellois en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout reduire à nos ſons,
J'expliquerois par raiſon méchanique
Le mouvement convulſif des friſſons,
Mais le talent des doctes nourriſſons
Sur ce ſujet veut une autre maniere.
Il ſemble alors que la machine entiere
Soit le joüet d'un demon furieux.
Muſe aide moy, vien ſur cette matiere
Philoſopher en langage des Dieux.

Des portions d'humeur groſſiere
Quelquefois compagnes du ſang
Le ſuivent dans le cœur ſans pouvoir en paſſant
Se ſubtiliſer de maniere
Qu'il naiſſe des eſprits en méme quantité
Que dans le cours de la ſanté.
Un ſang plus pur s'échauffe avec plus de viteſſe.

L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôteſſe.
Le temps l'y ſçait auſſi beaucoup mieux imprimer.
Le bois verd, plein d'humeurs, eſt long à s'alumer :
Quand il brûle l'ardeur en eſt plus vehemente.
Ainſi ce ſang chargé repaſſant par le cœur
S'embraſe d'autant plus que c'eſt avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.

Ce degré c'eſt la fievre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'eſt un poinct inſcrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les momens preſcripts à cuire ou conſumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en eſt pû former.
Il n'eſt merveille qui confonde
Nôtre raiſon aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marquez où nos maux ſont ſujets.
Vous, qui cherchez dans tout une cauſe ſenſible,
Dites-nous comme il eſt poſſible
Qu'un corps dans le deſordre ameine reglément
L'accés, ou le redoublement.
Pour moy, je n'oſerois entrer dans ce Dedale;
Ainſi de ces retours je laiſſe l'intervalle :
Je reviens au friſſon, qui du defaut d'eſprits
Tient ſans doute ſon origine.
Les muſcles moins tendus comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs oppoſez de même qu'autrefois,
Ny ceux cy ſucceder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, leger, & temeraire,

Des vaiſſeaux mal fermez en tumulte ſortant,
Cauſe chez nous dans cet inſtant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit ſort du lieu non gonflé,
Comme on voit l'air ſortir d'un balon mal enflé.
La valvule en la veine, au balon la languette,
Geoliere peu ſoigneuſe à fermer la priſon
Laiſſe enfin échaper la matiere inquiete,
Auſſi tôt les eſprits agitent ſans raiſon,
Deçà, delà, par tout où le hazard les pouſſe,
Nôtre corps qui fremit à leur moindre ſecouſſe.
Le malade reſſemble alors à ces vaiſſeaux
Que des vents oppoſez, & de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent;
Les Miniſtres d'Æole & le flot les agitent,
Maint coup, maint tourbillon les pouſſe à tous momens,
Freſle & triſte joüet de la vague & des vents.
En tel & pire état le friſſon vient réduire
Ceux qu'un chaud vehement menace de détruire.
Il n'eſt muſcle ny membre en l'aſſemblage entier
Qui ne ſemble être prés du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traverſent,
Malheureuſe carriere où ces Demons s'exercent.

Si le mal continuë, & que d'aucun repos
La fievre n'ait borné ſes funeſtes complots,
Dans les Fébricitans il n'eſt rien qui ne peche :
Le palais ſe noircit, & la langue ſe ſeche:
On reſpire avec peine, & d'un frequent effort :

Tout s'altere; & bien-tôt la raiſon prend l'effort.
Le Medecin confus redouble ſes allarmes.
Une famille tout en larmes
Conſulte ſes regards : il a beau déguiſer,
Aucun des aſſiſtans ne s'y laiſſe abuſer.
Le malade luy-méme a l'œil ſur leur viſage.
Tout ce qui l'environne eſt d'un triſte préſage;
Sa moitié, des enfans, l'un l'appuy de ſes jours,
Un autre entre les bras de ſes chaſtes amours,
Une fille pleurante, & déja deſtinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hymenée.
Alors, alors, il faut oublier ces plaiſirs.
L'ame en ſoy ſe rameine, encor que nos deſirs
Renoncent à regret à des reſtes de vie.
Douce lumiere, helas, me ſeras-tu ravie?
Ame où t'envoles-tu ſans eſpoir de retour?
Le malade arrivé prés de ſon dernier jour,
Rappelle ces momens où perſonne ne ſonge
Aux remords trop tardifs où cet inſtant nous plonge.
Sur ce qu'il a commis il taſche à repaſſer :
En vain; car le tranſport à ce foible penſer
Fait bien-tôt ſucceder les folles réveries,
Le délire, & ſouvent le poiſon des furies.
On tente l'emetique alors infructueux ;
Puis l'art nous abandonne au remede des vœux.

Pandore, que ta boëte en maux étoit feconde!
Que tu ſceus temperer les douceurs de ce monde!
A peine en ſommes nous devenus habitans,

Qu'entourez d'ennemis dés les premiers inſtans,
Il nous faut par des pleurs ouvrir nôtre carriere.
On n'a pas le loiſir de goûter la lumiere.
Miſerables humains, combien poſſedez-vous
Un preſent ſi cher & ſi doux?
Retranchez-en le tems dont Morphée eſt le maître,
Retranchez ces jours ſuperflus
Où nôtre ame ignorant ſon être
Ne ſe ſent pas encore, ou bien ne ſe ſent plus :
Oſtez le tems des ſoins, celuy des maladies,
Intermede fatal qui partage nos vies.
La fievre quelquefois fait que dans nos maiſons
Nous paſſons ſans ſoleil trois retours de ſaiſons.
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant & plus encor ſon long & triſte cours;
Un de ces trois cercles de jours
Se paſſe à le ſouffrir, deux autres à l'attendre.

Mais c'eſt trop s'arrêter à des ſujets de pleurs,
Allons quelques momens dormir ſur le Parnaſſe,
Nous en celebrerons avecque plus de grace
Le preſent qu'Apollon oppoſe à ces malheurs.

SECOND CHANT.

ENFIN grace au demon qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins triſtes images;
Par luy j'ay peint le mal, & j'ay lieu d'eſperer
Qu'en parlant du remede il viendra m'inſpirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaiſſantes,
La fievre exerce en vain ſes fureurs impuiſſantes;
D'autres tems ſont venus; Loüis regne; & les Dieux
Reſervoient à ſon ſiecle un bien ſi precieux;
A ſon ſiecle ils gardoient l'heureuſe découverte
D'un bois qui tous les jours cauſe au Styx quelque perte.
Nous n'avons pas toûjours triomphé de nos maux :
Le Ciel nous a ſouvent envoyé des travaux :
D'autres tems ſont venus; Loüis regne; & la Parque
Sera lente à trancher nos jours ſous ce Monarque.
Son merite a gagné les arbitres du ſort.
Les deſtins avec luy ſemblent être d'accord.
Durez bienheureux tems; & que ſous ſes auſpices
Nous portions chez les morts plus tard nos ſacrifices.
J'en conjure le Dieu qui m'inſpire ces vers,
Je t'en conjure auſſi, Pere de l'Univers,

Et vous, Divinitez aux hommes bienfaiſantes,
Qui temperez les airs, qui regnez ſur les plantes,
Concourez pour luy plaire; empéchez les humains
D'avancer leur tribut au Roy des peuples vains.
J'enſeigne là deſſus une nouvelle route :
C'eſt le bien des mortels; que tout mortel m'écoute.

J'ay fait voir ce que croit l'école & ſes ſuppoſts.
On a laiſſé longtems leur erreur en repos.
Le Quina l'a détruite, on ſuit des loix nouvelles.
Arriere les humeurs; qu'elles péchent ou non,
La fievre eſt un levain qui ſubſiſte ſans elles :
Ce mal ſi craint n'a pour raiſon
Qu'un ſang qui ſe dilate, & bout dans ſa priſon.

On s'eſt formé jadis une ſemblable idée
Des eaus dont tous les ans Memphis eſt inondée.
Plus d'un Naturaliſte a cru
Que les eſprits nitreux d'un ferment prétendu
Faiſoient croître le Nil, quand toute eau ſe renferme,
Et n'oſe outrepaſſer le terme
Que d'inviſibles mains ſur ſes bords ont écrit :
Celle-cy ſeule échappe, & dédaigne ſon lit.
Les Nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les ſignes brûlans, & pendant pluſieurs jours :
D'où vient, dit un Auteur, qu'il enfle alors ſon cours?
Le climat eſt ſans pluye; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrens :
En ces lieux nuls ruiſſeaus courans

N'augmentent le tribut dont s'arroſent les plaines.
Si l'on croit cet Auteur, certain boüillonnement
Par le nitre cauſé fait ce débordement.
C'eſt ainſi que le ſang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.
Les eſprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On friſſonne, on a chaud. J'ay déduit ces effets
Selon leur ordre & leur progrés.
Dés qu'un certain acide en nôtre corps domine,
Tout fermente, tout bout, les eſprits, les liqueurs;
Et la fievre de là tire ſon origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faiſoient nos ayeux pour rendre plus tranquille
Ce ſang ainſi boüillant ? ils ſaignoient, mais en vain ;
L'eau qui reſte en l'Æolipile
Ne ſe refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain ſouflant fait voir que la liqueur encloſe
Augmente de chaleur décheuë en quantité :
Le ſoufle alors redouble, & cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en conſumant ſa cauſe.
Du ſentiment fievreux on trenche ainſi le cours,
Il ceſſe avec le ſang, le ſang avec nos jours.

Tout mal a ſon remede au ſein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous ſont venus
L'antimoine avec le Mercure,
Treſors autrefois inconnus.
Le Quin regne aujourd'huy : nos habiles s'en ſervent.

Quelques-uns encore conſervent,
Comme un poinct de religion,
L'intereſt de l'école & leur opinion.
Ceux-là méme y viendront; & deſormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait ſon domaine.
Peu de gens, je l'avoüe, ont part à ce diſcours :
Ce peu c'eſt encor trop. Je reviens à l'uſage
D'une écorce fameuſe, & qui va tous les jours
Rappeller des mortels juſqu'au ſombre rivage.
Un arbre en eſt couvert, plein d'eſprits odorans,
Gros de tige, étendu, Protecteur de l'ombrage :
Apollon a doüé de cent dons differens
Son bois, ſon fruit, & ſon feüillage :
Le premier ſert à maint ouvrage;
Il eſt ondé d'aurore; on en pourroit orner
Les maiſons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pepins une graine onctueuſe,
D'ample volume, & précieuſe :
Elle a l'effet du baume, & fournit aux humains,
Sans le ſecours du tems, ſans l'adreſſe des mains
Un remede à mainte bleſſure.
Sa feüille eſt ſemblable en figure
Aux treſors toûjours verts que mettent ſur leur front
Les Heros de la Thrace, & ceux du double mont.

Cet arbre ainſi formé ſe couvre d'une écorce
Qu'au Cinamome on peut comparer en couleur.
Quant à ſes qualitez principes de ſa force,
C'eſt l'âpre, c'eſt l'amer, c'eſt auſſi la chaleur.

Celle-cy cuit les ſucs de qualité loüable,
Diſſipe ce qui nuit ou n'eſt point favorable ;
Mais la principale vertu
Par qui ſoit ce ferment dans nos corps combattu,
C'eſt cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide,
Double frein qui domptant ſa fureur homicide
Appaiſe les eſprits de colere agitez;
Non qu'enfin toutes âpretez
Cauſent le méme effet, ny toutes amertumes :
La nature toûjours diverſe en ſes coûtumes
Ne fait point dans l'abſynthe un miracle pareil;
Il n'eſt deu qu'à ce bois digne Fils du Soleil.
De luy dépend tout l'effet du remede.
Seul il commande aux fermens ennemis ;
Bien que ſouvent on luy donne pour aide
La Centaurée, en qui le Ciel a mis
Quelque âpreté, quelque force aſtringente,
Non d'un tel prix, ny de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain ;
C'eſt une fleur digne auſſi qu'on la chante;
J'ay dit ſa force, & voicy ſon deſtin.
Fille jadis, maintenant elle eſt plante.
Aide-moy, Muſe, à rappeller
Ces faſtes qu'aux humains tu daignas reveler.
On dit, & je le crois, qu'une Nymphe ſçavante
L'eut du ſage Chiron, & qu'ils luy firent part
Des plus beaux ſecrets de leur art.
Si quelque fievre ardente attaquoit ſes compagnes,
Si courans parmi les campagnes

Un levain trop boüillant en vouloit à leurs jours,
La belle à ſes ſecrets avoit alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guerir ſon ame
Du ferment obſtiné de l'amoureuſe flame.
Elle aimoit un Berger qui cauſa ſon trépas.
Il la vid expirer, & ne la plaignit pas.
Les Dieux pour le punir en marbre le changerent.
L'ingrat devint ſtatuë; elle fleur, & ſon ſort
Fut d'être bienfaiſante encore apres ſa mort,
Son talent & ſon nom toûjours luy demeurerent.
Heureuſe ſi quelque herbe eut ſçeu calmer ſes feux!
Car de forcer un cœur il eſt bien moins poſſible :
Helas aucun ſecret ne peut rendre ſenſible,
Nul ſimple n'adoucit un objet rigoureux,
Il n'eſt bois, ny fleur, ny racine,
Qui dans les tourmens amoureux
Puiſſe ſervir de medecine.

La baſe du remede étant ce divin bois,
Outre la Centaurée on y joint le genievre;
Foible ſecours, & ſecours toutefois.
De preſcrire à chacun le mélange & le poids,
Un plus ſçavant l'a fait; examinez la fievre,
Regardez le tempérament,
Doublez, s'il eſt beſoin, l'uſage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force,
Il demande un Quina plus ou moins vehement :
Laiſſez un peu de tems agir la maladie,
Cela fait, tranchez court; quelquefois un moment

Eſt maître de toute une vie.
Ce détail eſt écrit ; il en court un traité :
Je loüerois l'Auteur & l'ouvrage,
L'amitié le défend, & retient mon ſuffrage,
C'eſt aſſez à l'Auteur de l'avoir merité.
Je luy dois ſeulement rendre cette juſtice
Qu'en nous découvrant l'art il laiſſe l'artifice,
Le myſtere, & tous ces chemins
Que ſuivent aujourd'huy la plûpart des humains.

Nulle liqueur au Quina n'eſt contraire :
L'onde inſipide, & la cervoiſe amere,
Tout s'en imbibe ; il nous permet d'uſer
D'une boiſſon en ptiſanne aprêtée ;
Diverſes gens l'ayant ſçeu déguiſer,
Leur intereſt en a fait un Protée.
Méme on pourroit ne le pas infuſer,
L'extrait ſuffit ; préferez l'autre voye,
C'eſt la plus ſeure ; & Bacchus vous envoye
De pleins vaiſſeaus d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bien-fait des Cieux.
Le moût ſur tout, lorſque le bon Silene
Boüillant encor le puiſe à taſſe pleine,
Sçait au remede ajoûter quelque prix,
Soit qu'étant plein de chaleur & d'eſprits
Il le ſublime, & donne à ſa nature
D'autres degrez qu'une ſimple teinture,
Soit que le vin par ce chaud vehement
S'empreigne alors beaucoup plus aiſément,

Ou que boüillant il rejette avec force
Tout l'inutile & l'impur de l'écorce,
Ce jus enfin pour plus d'une raiſon
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nez l'un pour l'autre ils joindront leur puiſſance:
Entre Bacchus & le ſacré Vallon
Toûjours on vid une étroite alliance.
Mais comme il faut au Quina quelque choix,
Le vin en veut auſſi-bien que ce bois,
Le plus leger convient mieux au remede,
Il porte au ſang un baume precieux,
C'eſt le nectar que verſe Ganimede
Dans les feſtins du Monarque des Dieux.
Ne nous engageons point dans un détail immenſe;
Les longs travaux pour moy ne ſont plus de ſaiſon;
Il me ſuffit icy de joindre à la raiſon
Les ſuccés de l'experience.
Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'Univers;
Nos beſoins proprement en font leur apanage:
Les arts ſont les enfans de la neceſſité;
Elle aiguiſe le ſoin qui par elle excité
Met auſſi-tôt tout en uſage:
Et qui ſçait ſi dans maint ouvrage
L'inſtinct des animaux, Precepteur des humains,
N'a point d'abord guidé nôtre eſprit & nos mains?
Rendons grace au hazard; cent machines ſur l'onde
Promenoient l'avarice en tous les coins du monde:
L'or entouré d'écueils avoit des pourſuivans:

Nos mains l'alloient chercher au ſein de ſa patrie,
Le Quina vint s'offrir à nous en même tems,
Plus digne mille fois de nôtre idolatrie.
Cependant, prés d'un ſiecle on l'a vû ſans honneurs.
Depuis quelques êtez qu'on brigue ſes faveurs,
Quel bruit n'a-t'il point fait ? dequoy fument nos Temples
Que de l'encens promis au ſuccés de ſes dons ?
Sans me charger icy d'une foule d'exemples,
Je me veux ſeulement attacher aux grands noms.
Combien a-t'il ſauvé de precieuſes têtes !
Nous luy devons Condé, Prince dont les travaux,
L'eſprit, le profond ſens, la valeur, les conquêtes,
Serviroient de matiere à former cent Heros.
Le Quin fera longtems durer ſes deſtinées.
Son fils digne heritier d'un nom ſi glorieux,
Eût auſſi ſans ce bois languy maintes journées,
J'ay pour garands deux demi-Dieux.
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant & né pour les hazards,
De ces chers nourriſſons de Minerve & de Mars.
Puiſſe mon ouvrage leur plaire,
Je toucheray du front les bords du firmament.
Et toy que le Quina guerit ſi promptement,
Colbert, je ne dois point te taire.
Je laiſſe tes travaux, ta prudence, & le choix
D'un Prince que le Ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands & ſages Rois.
D'autres que moy diront ton zele & ta conduite,
Monument eternel aux Miniſtres ſuivans,

Ce ſujet eſt trop vaſte, & ma Muſe eſt reduite
A dire les faveurs que tu fais aux ſçavans.
Un jour j'entreprendray cette digne matiere,
Car pour fournir encore une telle carriere,
Il faut reprendre haleine, auſſi bien aujourd'huy
Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennuy.
J'ajoûteray ſans plus que le Quina diſpenſe
De ce regime exact dont on ſuivoit la loy :
Sa chaleur contre nous agit faute d'employ :
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence.
Si le Quina ſervoit à nourrir nos defaux,
Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.
Les Muſes m'ont appris que l'enfance du monde,
Simple, ſans paſſions, en deſirs infeconde,
Vivant de peu, ſans luxe, évitoit les douleurs :
Nous n'avions pas en nous la ſource des malheurs
Qui nous font aujourd'huy la guerre :
Le Ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre :
L'homme ignoroit les Dieux qu'il n'apprend qu'au beſoin :
De nous les enſeigner Pandore prit le ſoin.
Sa boëte ſe trouva de poiſons trop remplie.
Pour diſpenſer les biens & les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un & l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puiſent à leur naiſſance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux, par portions égales.
Le reſte des humains abonde dans les maux.
Au ſeuil de ſon palais Jupin mit ces tonneaux.
Ce ne fut icy bas que plainte & que murmure,

On accuſa des maux l'exceſſive meſure.
Fatigué de nos cris le Monarque des Dieux
Vint luy-même éclaircir la choſe en ces bas lieux.
La renommée en fit auſſi-tôt le meſſage.
Pour luy repreſenter nos maux & nos langueurs
On députa deux harangueurs
De tout le genre humain le couple le moins ſage.
Avec un diſcours ampoulé
Exagerans nos maladies,
Jupiter en fut ébranlé :
Ils firent un portrait ſi hideux de nos vies
Qu'il inclina d'abord à reformer le tout.
Momus alors preſent reprit de bout en bout
De nos deux envoyez les harangues frivoles,
N'écoutez point, dit-il, ces diſeurs de paroles,
Qu'ils imputent leurs maux à leur déreglement,
Et non point aux Auteurs de leur tempérament,
Cette race pourroit avec quelque ſageſſe
Se faire de nos biens à ſoy-méme largeſſe.
Jupiter crût Momus ; il fronça les ſourcis,
Tout l'Olimpe en trembla ſur ſes poles aſſis.
Il dit aux Orateurs : va, malheureuſe engeance,
C'eſt toy ſeule qui rends ce partage inégal,
En abuſant du bien tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal eſt accrû par ton impatience.
Jupiter eut raiſon, nous nous plaignons à tor :
La faute vient de nous auſſi bien que du ſort.
Les Dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La conſtance aux douleurs, & la ſobrieté :

C'étoit rectifier cette inégalité,
Comment les avons nous traitées !
Loin de loger en nos maiſons
Ces deux filles du Ciel, ces ſages Conſeilleres,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent gueres
Qu'en des lieux que nous mépriſons.
L'homme ſe porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle juſqu'au point de mettre entre les maux
Les conſeils de la temperance.

Corrigez-vous humains ; que le fruit de mes vers
Soit l'uſage reglé des dons de la nature.
Que ſi l'excés vous jette en ces fermens divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le ſang épuiſer dans nos corps.
Le Quina s'offre à vous, uſez de ſes treſors :
Eterniſez mon nom : qu'un jour on puiſſe dire,
Le chantre de ce bois ſçeut choiſir ſes ſujets,
Phœbus ami des grands projets
Luy prêta ſon ſçavoir auſſi-bien que ſa lire.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux.
Tout concourt à flater là deſſus mon genie,
Je les ay mis au jour ſous Loüis, & les Dieux
N'oſeroient s'oppoſer au vouloir d'Uranie.

PHILEMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ

DES METAMORPHOSES D'OVIDE

PHILEMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES METAMORPHOSES D'OVIDE.

A

MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME.

I l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinitez n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquile,
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel azile,
Veritables Vautours que le fils de Japet
Repreſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toict eſt exemt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois;

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour,
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.
Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur Cabane en un Temple.
Hymenée & l'Amour par des deſirs conſtans
Avoient uni leurs cœurs dés leur plus doux Printemps :
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flâme;
Cloton prenoit plaiſir à filer cette trame.
Ils ſçûrent cultiver, ſans le voir aſſiſtez,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etez.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur Republique,
Heureux de ne devoir à pas un domeſtique
Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient.
Tout vieillit : ſur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modera leurs feux ſans les détruire.
Et par des traits d'amour ſçût encor ſe produire.
Ils habitoient un Bourg, plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretez un ſentiment moqueur.
Jupiter reſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils le Dieu de l'Eloquence;
Tous deux en Pelerins vont viſiter ces lieux :
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin à quitter un ſéjour ſi prophane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe, on ouvre; auſſi-tôt Philemon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage :

Vous me ſemblez tous deux fatiguez du voïage;
Repoſez-vous. Uſez du peu que nous avons:
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons :
Uſez-en; ſaluez ces Penates d'argile :
Jamais le Ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même étoit de ſimple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiedir cette onde;
Encor que le pouvoir au deſir ne réponde,
Nos Hôtes agréront les ſoins qui leur ſont dûs.
Quelques reſtes de feu ſous la cendre épandus
D'un ſouffle haletant par Baucis s'allumerent;
Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiéde, on lava les pieds des Voïageurs.
Philemon les pria d'excuſer ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune
Il entretint les Dieux, non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des Rois,
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare;
Cependant par Baucis le feſtin ſe prepare.
La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnez à l'aide du compas;
Encore aſſure-t-on, ſi l'hiſtoire en eſt cruë,
Qu'en un de ſes ſupports le temps l'avoit rompuë.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.

Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cerés.
Les divins Voïageurs alterez de leur courſe,
Mêloient au vin groſſier le criſtal d'une ſource.
Plus le vaſe verſoit, moins il s'alloit vuidant.
Philemon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenoüillerent;
A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe déſillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcis
Qui font trembler les Cieux ſur leurs Poles aſſis.
Grand Dieu, dit Philemon, excuſez nôtre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel Hôte?
Ces mets, nous l'avoüons, ſont peu délicieux,
Mais quand nous ſerions Rois, que donner à des Dieux?
C'eſt le cœur qui fait tout; que la terre & que l'onde
Aprêtent un repas pour les Maitres du monde,
Ils lui prefereront les ſeuls preſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour reparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dés l'enfance élevée :
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en vain;
La volatille échape à ſa tremblante main;
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſile :
Ce recours à l'oiſeau ne fut pas inutile;
Jupiter intercede. Et déja les valons
Voïoient l'ombre en croiſſant tomber du haut des monts.
Les Dieux ſortent enfin, & font ſortir leurs Hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes;
Suivez-nous : Toi, Mercure, appelle les vapeurs.

O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit : Et les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux ſuivoient, ne marchans qu'avec peine.
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur ſe hâtans,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages creverent.
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure;
Sans veſtige du bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſeveres deſtins.
Les animaux perir! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les celeſtes armes;
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.
Cependant l'humble Toict devient Temple, & ſes murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons revêtuës,
En moins de deux inſtans s'élevent juſque aux nuës,
Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris;
Tous ces évenemens ſont peints ſur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracez d'une main immortelle.
Nos deux Epoux ſurpris, étonnez, confondus,
Se crurent par miracle en l'Olimpe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres creatures;
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et Prêtres vous offrir les vœux des Pelerins?

Jupiter exauça leur priere innocente.
Helas! dit Philemon, ſi vôtre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos Autels;
Cloton feroit d'un coup ce double ſacrifice,
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable:
Mais oſerai-je dire un fait preſque incroïable?
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux Pelerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prétoit l'oreille.
Philemon leur diſoit: Ce lieu plein de merveille
N'a pas toûjours ſervi de Temple aux Immortels.
Un Bourg étoit autour ennemi des Autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;
Du celeſte courroux tous furent les hoſties;
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris:
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales
Philemon regardoit Baucis par intervales;
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler l'écorce a ſa langue preſſée;
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée;
Le corps n'eſt tantôt plus que feüillage & que bois.
D'étonnement la Troupe, ainſi qu'eux perd la voix;
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraîne;

Baucis devient Tilleul, Philemon devient Chêne.
On les va voir encore, afin de meriter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.
Pour peu que des Epoux ſejournent ſous leur ombre,
Ils s'aiment juſqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ſi !... mais autre-part j'ai porté mes preſens.
Celebrons ſeulement cette Metamorphoſe.
De fideles témoins m'aïant conté la choſe,
Clio me conſeilla de l'étendre en ces Vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.
Quelque jour on verra chez les Races futures,
Sous l'appui d'un grand nom paſſer ces Avantures.
Vendôme, conſentez au los que j'en attens ;
Faites-moi triompher de l'Envie & du Temps.
Enchaînez ces demons, que ſur nous ils n'attentent,
Ennemis des Heros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un ſtile aſſez haut
Qu'aïant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les celebrer ſeroit œuvre infinie :
L'entrepriſe demande un plus vaſte genie ;
Car quel merite enfin ne vous fait eſtimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer ;
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux Ouvrages,
Vous y joignez un goût plus ſeur que nos ſuffrages ;
Don du Ciel, qui peut ſeul tenir lieu des preſens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevez, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.

Si quelque enfant des Dieux les poſſede, c'eſt vous;
Je l'oſe dans ces Vers ſoûtenir devant tous :
Clio ſur ſon giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire :
On dit qu'elle & ſes Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Tranſportent dans Anet tout le ſacré Vallon;
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ſes rivages!
Puiſſent-ils tout d'un coup élever leurs ſourcis,
Comme on vid autrefois Philemon & Baucis!

LES FILLES DE MINÉE

SUJET TIRÉ

DES METAMORPHOSES D'OVIDE

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES METAMORPHOSES D'OVIDE

Je chante dans ces Vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dés l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit de ſes honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains ſe faire reconnaître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du Maître,
Si dans les jours ſacrez autour de ſes guerets
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérés.
La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vid trois ſœurs condamner ce ſaint zele.

Alcithoé l'aînée aïant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres : Quoi donc toûjours des Dieux nouveaux ?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de Fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monſtres l'Univers ;
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles ?
Affoiblir les plus ſains ? enlaidir les plus belles ?
Souvent mener au Stix par de triſtes chemins ?
Et nous irions chommer la peſte des humains ?
Pour moi j'ai reſolu de pourſuivre ma tâche.
Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche ;
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des recits.
Toutes trois tour à tour racontons quelque hiſtoire ;
Je pourrois retrouver ſans peine en ma memoire
Du Monarque des Dieux les divers changemens ;
Mais comme chacun ſçait tous ces évenemens,
Diſons ce que l'amour inſpire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles,
Acoûtumer nos cœurs à goûter ſon poiſon ;
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Recitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.
Aprés quelques momens, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe :
Pyrame, c'eſt l'amant, eut Thiſbé pour maîtreſſe :
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux ;

L'un bien-fait, l'autre belle, agreables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine;
D'autant plûtôt épris, qu'une invincible haine
Diviſant leurs parens, ces deux Amans unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où regnoient ces guerres inteſtines;
Ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſans.
Le cours en commença par des jeux innocens;
La premiere étincelle eut embraſé leur ame
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flâme.
Chacun favoriſoit leurs tranſports mutuels,
Mais c'étoit à l'inſçû de leurs parens cruels.
La défenſe eſt un charme; on dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſur tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
Nos Amans à ſe dire avec ſignes leurs ſoins.
Ce leger réconfort ne les put ſatisfaire;
Il falut recourir à quelque autre myſtere.
Un vieux mur entr'ouvert ſeparoit leurs maiſons,
Le temps avoit miné ſes antiques cloiſons.
Là ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe;
Les paroles paſſoient, mais c'étoit peu de choſe.
Se plaignant d'un tel ſort, Pirame dit un jour,
Chere Thiſbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour;
Nous avons à nous voir une peine infinie;
Fuïons de nos parens l'injuſte tyrannie :
J'en ai d'autres en Grece, ils ſe tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un azile chez eux;

Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous ſollicite.
C'eſt vôtre ſeul repos qui me le fait choiſir,
Car je n'oſe parler, helas! de mon deſir;
Faut-il à vôtre gloire en faire un ſacrifice?
De crainte des vains bruits faut-il que je languiſſe?
Ordonnez, j'y conſens, tout me ſemblera doux;
Je vous aime Thiſbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'Amante;
Vôtre amour étant pure, encor que vehemente,
Je vous ſuivrai par tout : nôtre commun repos
Me doit mettre au-deſſus de tous les vains propos;
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrete,
Et m'abandonnerai ſans crainte à vôtre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pirame à ces paroles;
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi :
Vous-mêmes peignez-vous cet Amant hors de ſoi.
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'Aurore;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclore;
Trouvez-vous aux degrez du terme de Cerés :
Là nous nous attendrons; le rivage eſt tout prés :
Une barque eſt au bord; les Rameurs, le vent même,
Tout pour nôtre départ montre une hâte extrême;
L'augure en eſt heureux, nôtre ſort va changer;
Et les Dieux ſont pour nous, ſi je ſçai bien juger.
Thiſbé conſent à tout; elle en donne pour gage

Deux baiſers par le mur arrêtez au paſſage.
Heureux mur! tu devois ſervir mieux leur deſir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaiſir.
Le lendemain Thiſbé ſort & prévient Pirame;
L'impatience, helas! maîtreſſe de ſon ame,
La fait arriver ſeule & ſans guide aux degrez;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurez.
Une lionne vient, monſtre imprimant la crainte;
D'un carnage recent ſa gueule eſt toute teinte.
Thiſbé fuit, & ſon voile emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces deſerts.
La lionne le voit, le ſoüille, le déchire,
Et l'aïant teint de ſang, aux forêts ſe retire.
Thiſbé s'étoit cachée en un buiſſon épais.
Pirame arrive, & void ces veſtiges tout frais.
O Dieux! que devient-il? un froid court dans ſes veines;
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le leve; & le ſang joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeſte trépas.
Thiſbé, s'écria-t-il, Thiſbé, je t'ai perduë,
Te voila par ma faute aux Enfers deſcenduë!
Je l'ai voulu; c'eſt moi qui ſuis le monſtre affreux
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour tenebreux:
Attens-moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres;
Mais m'oſerai-je à toi preſenter chez les Ombres?
Joüis au moins du ſang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.
Thiſbé vient; Thiſbé void tomber ſon cher Pirame.

Que devint-elle auſſi? tout lui manque à la fois,
Les ſens, & les eſprits auſſi-bien que la voix.
Elle revient enfin; Cloton pour l'amour d'elle
Laiſſe à Pirame ouvrir ſa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des Cieux;
Sur Thiſbé ſeulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, ſa langue eſt retenuë;
Il témoigne mourir content de l'avoir vûë.
Thiſbé prend le poignard; & découvrant ſon ſein,
Je n'accuſerai point, dit-elle, ton deſſein;
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée;
Ce ſeroit t'accuſer de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a non plus que le tien merité ſon malheur.
Cher Amant, reçois donc ce triſte ſacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office :
Elle tombe, &, tombant range ſes vétemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes;
Et du ſang des Amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Meurier proche, & blanc juſqu'à ce jour,
Eternel monument d'un ſi parfait amour.
Cette hiſtoire attendrit les Filles de Minée :
L'une accuſoit l'Amant, l'autre la deſtinée,
Et toutes d'une voix conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente;
L'eſt-elle? elle devient auſſi-tôt languiſſante :
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,

Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont auſſi leur merite.
J'acourcirai le temps ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour,
A ſes raïons perçans oppoſons quelques voiles :
Voïons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrez tout nouveau ſe faſſe appercevoir :
Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts ; & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet évenement.

Cephale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle ;
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modelle :
Ce qu'Amour fait ſentir de piquant & de doux
Combloit abondamment les vœux de ces Epoux,
Ils ne s'aimoient que trop ; leurs ſoins & leur tendreſſe
Approchoient des tranſports d'Amant & de Maîtreſſe ;
Le Ciel même envia cette felicité :
Cephale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée ;
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
Nos belles cacheroient un pareil ſentiment :

Chez les Divinitez on en uſe autrement.
Celle-ci déclara ſon amour à Cephale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
Les jeunes Deïtez qui n'ont qu'un vieil Epoux,
Ne ſe ſoûmettent point à ces loix comme nous.
La Déeſſe enleva ce Heros ſi fidelle:
De moderer ſes feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit; l'amour devint ſimple amitié:
Retournez, dit l'Aurore, avec vôtre moitié:
Je ne troublerai plus vôtre ardeur ni la ſienne;
Recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toûjours ſeur de ſes coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous,
Fera le deſeſpoir de vôtre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout Oracle eſt douteux, & porte un double ſens;
Celui-ci mit d'abord nôtre Epoux en ſuſpens:
J'aurai regret aux vœux que j'ai formez pour elle?
Et comment? n'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle?
Ah finiſſent mes jours plûtôt que de le voir!
Eprouvons toutefois ce que peut ſon devoir.
Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
D'un feint adoleſcent il prend la reſſemblance;
S'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux Cieux
Ses beautez qu'il ſoûtient être dignes des Dieux;
Joint les pleurs aux ſoûpirs comme un Amant ſçait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il falut recourir à ce qui porte coup,
Aux preſens; il offrit, donna, promit beaucoup,

Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix : voilà Cephale en peine ;
Il renonce aux citez, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets :
S'imagine en chassant dissiper son martyre;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des Zephirs.
Doux Vents, s'écrioit-il, prétez-moi des soupirs,
Venez, legers Demons par qui nos champs fleurissent :
Aure, fais-les venir; je sçai qu'ils t'obeïssent;
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux autre que son Epouse.
Elle en est avertie, & la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis :
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?
Nous vous plaignons ; il l'aime, & sans cesse il l'appelle;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.
L'interêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, helas! & ne fait qu'y songer.
Les Amans sont toûjours de legere croïance.
S'ils pouvoient conserver un raïon de prudence,
(Je demande un grand poinct, la prudence en amours)
Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Nôtre Epouse ne fut l'une ni l'autre chose.

Elle ſe leve un jour; & lors que tout repoſe,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque Chaſſeur,
Elle cherche Cephale; un bois l'offre à ſa vûë.
Il invoquoit déja cette Aure pretenduë.
Viens me voir, diſoit-il, chere Déeſſe accours:
Je n'en puis plus, je meurs, fais que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'Epouſe ſe prétend par ces mots outragée;
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie! ô paſſion amere!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on voit par tes yeux cauſe aſſez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne void pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure ſecrete:
Il en ſort; & le bruit trompe auſſi-tôt l'Epoux.
Cephale prend le dard toûjours ſeur de ſes coups,
Le lance en cet endroit, & perce ſa jalouſe;
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere Epouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur;
Il accourt, void ſa faute, & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les Deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné Mari ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accrû par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines

N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ſes jours;
Triſte fin d'un Hymen bien divers en ſon cours.
Fuïons ce nœud, mes Sœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ſes loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climene en un tiſſu riche, pénible, & grand,
Avoit preſque achevé le fameux different
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſçavante.
On voïoit en lointain une ville naiſſante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du preſent de chaque Deïté.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un Courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce preſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée;
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athene offrit ſes vœux à cette Deïté.
Pour les lui preſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſçachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force preſens divers.
Tout le reſte entouroit la Déeſſe aux yeux pers.
Avec un doux ſouris elle acceptoit l'hommage.
Climene aïant enfin reploïé ſon ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon recit.

Rarement pour les pleurs mon talent réüſſit,
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée,
Telamon pour Cloris avoit l'ame embraſée :
Cloris pour Telamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté;
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans ce ſiecle où nous ſommes.
Ce ſont les biens, c'eſt l'or, merite univerſel.
Ces Amans, quoi-qu'épris d'un deſir mutuel,
N'oſoient au blond Hymen ſacrifier encore;
Faute de ce métail que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut :
Soit raiſon, ſoit abus, le Sort ainſi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune Amant d'une autre erreur ſuivie.
Le Démon des Combats vint troubler l'Univers.
Un Païs conteſté par des Peuples divers
Engagea Telamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non pas ſans douleur.
Il voulut meriter ſon eſtime & ſon cœur.
Pendant que ſes exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, & laiſſe à la Belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes treſors :
Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.
La Belle s'y tranſporte, & par tout révérée,
Par tout des deux partis Cloris conſiderée,
Void de ſes propres yeux les champs où Telamon
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.

Lui de ſa part accourt, &, tout couvert de gloire
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élement
Qui doit être évité de tout heureux Amant.
Des ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſtere;
L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au ſein de ſa Patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſperance.
Zephyre les ſuivoit, quand preſque en arrivant
Un Pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain par ſa vaillance
Telamon juſqu'au bout porte la réſiſtance.
Aprés un long combat ſon parti fut défait;
Lui pris; & ſes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire!
Le ſort ſans reſpecter ni ſon ſang ni ſa gloire,
Ni ſon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire;
Un celebre Marchand l'achete du Corſaire:
Il l'emmene; & bien-tôt la Belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'Epouſe du Marchand la void avec tendreſſe.
Ils en font leur Compagne, & leur fils ſa Maîtreſſe.
Chacun veut cet Hymen: Cloris à leurs deſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoûpirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:

Vous ſoûpirez toûjours, toûjours vôtre viſage
Baigné de pleurs nous marque un déplaiſir ſecret.
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excez de ma flâme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous vôtre ame;
Cloris, c'eſt moi qui ſuis l'eſclave, & non pas vous;
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure;
Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regretez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignez plus.
J'en ſçai qui l'agréroient; j'ai ſçû plaire à plus d'une;
Pour vous, vous meritez toute une autre fortune.
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en, vous voïez
Ce que nous poſſedons, & nous-même à vos pieds.
Ainſi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnez de charmes.
Vos moindres qualitez, & cet heureux ſejour
Même aux Filles des Dieux donneroient de l'amour;
Jugez donc ſi Cloris eſclave & malheureuſe,
Void l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſçai quel eſt leur prix; mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage;
Si toûjours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avoüer (helas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a ſur mon cœur conſervé ſon empire.

Je cheris un Amant, ou mort ou dans les fers;
Je prétens le cherir encor dans les enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante?
Je ne ſuis déja plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et doublement eſclave eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle :
Fuïons, dit-il en ſoi, j'oublîrai cette Belle,
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront :
Voïons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque; & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échapez,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupez.
Telamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne ;
Aux regards de Damon il ſe preſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin,
Puis le plaint, puis l'emmeine, & puis lui dit ſa flâme.
D'une Eſclave, dit-il, je n'ai pû toucher l'ame :
Elle cherit un mort! un mort, ce qui n'eſt plus
L'emporte dans ſon cœur! mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus de Cloris il lui fait la peinture.
Telamon dans ſon ame admire l'avanture,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſejour
Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;

Cloris ſe preſentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Telamon ſous un faix qui l'accable ;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable ;
Un œil indifferent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle ;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle ;
Elle perd tous ſes ſens & de honte & d'amour.
Telamon d'autre part tombe preſque à ſon tour ;
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine ?
Elle la dit, ce fut ſans s'attirer de haine ;
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zele avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi-qu'on diſe & qu'on faſſe,
D'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir
Ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtraignit ſon zele
A ſceller de l'Hymen une union ſi belle ;
Et par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
Il pria ſes parens de doter ſon Rival.
Il l'obtint, renonçant dés-lors à l'Hyménée.
Le ſoir étant venu de l'heureuſe journée,
Les nôces ſe faiſoient à l'ombre d'un ormeau :
L'enfant d'un voiſin vid s'y percher un corbeau :
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux Epoux d'une atteinte ſubite.
Cloris mourut du coup, non ſans que ſon Amant
Attirât ſes regards en ce dernier moment.

Il s'écrie en voïant finir ſes deſtinées ;
Quoi! la Parque a tranché le cours de ſes années?
Dieux, qui l'avez voulu, ne ſuffiſoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots il acheva de vivre ;
Son amour, non le coup, l'obligea de la ſuivre;
Bleſſé legerement, il paſſa chez les morts ;
Le Styx vid nos Epoux accourir ſur ſes bords;
Même accident finit leurs précieuſes trames;
Même tombe eut leurs corps, même ſejour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait eſt peu ſeur)
Que chacun d'eux devint ſtatuë & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repoſe,
Je ne garantis point cette metamorphoſe ;
On en doute. On le croit plus que vous ne penſez,
Dit Climene; & cherchant dans les ſiecles paſſez
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le ſage Interprete.
J'admirai, je plaignis ces Amans malheureux ;
On les alloit unir; tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit ſûre;
Helas! il n'en eſt point de telle en la nature;
Sur le poinct de jouïr tout s'enfuit de nos mains ;
Les Dieux ſe ſont un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La Fête eſt vers ſa fin, grace au Ciel avancée;
Et nous avons paſſé tout ce temps en recits,
Capables d'affliger les moins ſombres eſprits!
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte :

Je pretends de ce jour mieux emploïer le reſte;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur :
Le miracle en eſt grand; Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtile en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſez :
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,
Rendoient ces talens mal placez :
Il fuïoit les citez, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois concitoïen des ours,
Et paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;
J'en blâme en nous l'excés; mais je n'approuve pas
Qu'inſenſible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne ſoûpire.
He quoi, ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix?
Les morts ſont donc heureux; ce n'eſt pas mon avis.
Je veux des paſſions; & ſi l'état le pire
Eſt le neant, je ne ſçai point
De neant plus complet qu'un cœur froid à ce poinct.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vid Iole endormie, & le voilà frapé;
Voilà ſon cœur développé.
Amour par ſon ſçavoir ſuprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un heros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit ſon repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille :

Surpriſe & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais ſon Amant
L'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant objet, pourquoi me fuïez-vous ?
Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage :
C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſans que doux :
Ils m'ont l'ame & l'eſprit, & la raiſon donnée.
Souffrez que vivant ſous vos loix
J'emploie à vous ſervir des biens que je vous dois.
Iole à ce diſcours encor plus étonnée,
Rougit, & ſans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses Compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle :
Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes ſœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ſes ſoins pour plaire à la Belle.
Leur hymen ſe conclut : un Satrape voiſin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon ſa conquête.
On ne ſoupçonnoit point qu'il eût un tel deſſein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Pourſuit le raviſſeur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en eſt le prix, auſſi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de ſon rival.
Helas ! cette bonté lui devint inutile ;
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunez la tombe ſert d'azile.

Il prit pour heritiere, en finiſſant ſes jours,
Iole qui moüilla de pleurs ſon Mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'ame eſt envolée?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire;
Et ſes ſœurs avoüoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour: on fait tout pour ſe voir eſtimé;
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'oüir louër par une bouche
Qui même ſans s'ouvrir nous enchante & nous touche.
Ainſi diſoient ces Sœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remors dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa cour, confus & long cortege:
Où ſont, dit-il, ces Sœurs à la main ſacrilege?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon Ægide à ma juſte fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offence:
Voïez; & qu'on ſe rie aprés de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vid trois monſtres au plancher,
Aîlez, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois Sœurs; on n'en void nulle trace:
Leurs métiers ſont briſez, on éleve en leur place
Une Chapelle au Dieu, pere du vrai Nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces Sœurs par elle protegées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontez negligées,
Nous fait ſentir ſon ire; un autre n'y peut rien:
L'Olympe s'entretient en paix par ce moïen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chommons : c'eſt faire aſſez qu'aller de Temple en Temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs :
Les jours donnez aux Dieux ne ſont jamais perdus.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FABLES.

LIVRE NEUVIÉME.

		Pages.
I.	Le Dépoſitaire Infidele.	3
II.	Les deux Pigeons.	7
III.	Le Singe & le Leopard	11
IV.	Le Glan & la Citroüille.	13
V.	L'Ecolier, le Pedant, & le maiſtre d'un Iardin . .	15
VI.	Le Statuaire & la Statuë de Iupiter.	17
VII.	La Souris metamorphoſée en fille.	19
VIII.	Le Fou qui vend la Sageſſe.	23
IX.	L'Huitre, & les Plaideurs.	25
X.	Le Loup, & le Chien maigre	27
XI.	Rien de trop.	29
XII.	Le Cierge	31
XIII	Jupiter & le Paſſager.	33

XIV. Le Chat & le Renard. 35
XV. Le Mary, la Femme, & le Voleur. 37
XVI. Le Treſor, & les deux Hommes 39
XVII. Le Singe, & le Chat. 41
(XVIII.) Le Milan & le Roſſignol. 43
(XIX.) Le Berger, & ſon troupeau. 44
Diſcours à Madame de la Sabliere. 46
Les deux Rats, le Renard, & l'Oeuf. 52

LIVRE DIXIÉME.

I. L'Homme & la Couleuvre 55
II. La Tortuë & les deux Canards. 59
III. Les Poiſſons & le Cormoran. 61
IV. L'Enfoüiſſeur & ſon Compere. 63
V. Le Loup & les Bergers 65
VI. L'Araignée & l'Hirondelle 67
VII. Les Perdrix & les Cocs 69
VIII. Le Chien à qui on a coupé les oreilles. 71
IX. Le Berger & le Roy. 73
X. Les Poiſſons & le Berger qui jouë de la flûte . 76
XI. Les deux Perroquets, le Roy & ſon fils. . . . 78
XII. La Lionne & l'Ourſe. 81
XIII. Les deux Avanturiers & le Taliſman. 83
XIV. Diſcours à Monſieur le Duc de la Rochefoucault. (Les Lapins) 86
XV. Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le Fils de Roy. 89

LIVRE ONZIÉME.

I. Le Lion. 93
II. Pour Monſeigneur le duc du Mayne. (Les Dieux voulant inſtruire un fils de Jupiter). 96

III. Le Fermier, le Chien, & le Renard. 99
IV. Le Songe d'un habitant du Mogol 102
V. Le Lion, le Singe, & les deux Afnes 104
VI. Le Loup, & le Renard. 107
VII. Le Païfan du Danube 109
VIII. Le Vieillard, & les trois jeunes hommes. . . . 113
IX. Les Souris, & le Chat-huant. 115
Epilogue. 118

LIVRE DOUZIÉME.

A Monfeigneur le duc de Bourgogne. 123
I. Les Compagnons d'Uliffe. 127
II. Le Chat & les deux Moineaux. 132
III. Du Thefaurifeur & du Singe. 134
IV. Les deux Chévres. 136
A Monfeigneur le Duc de Bourgogne, qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée le Chat & la Souris. 138
V. Le vieux Chat & la jeune Souris. 140
VI. Le Cerf malade. 142
VII. La Chauve-Souris, le Buiffon, & le Canard. . . 144
VIII. La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris. 146
IX. Le Loup & le Renard. 148
X. L'Ecreviffe & fa Fille. 152
XI. L'Aigle & la Pie. 154
XII. Le Milan, le Roi, & le Chaffeur. 156
XIII. Le Renard, les Mouches, & le Heriffon. 161
XIV. L'Amour & la Folie. 163
XV. Le Corbeau, la Gazelle, la Tortuë, & le Rat . . 165
XVI. La Foreft & le Bucheron. 171
XVII. Le Renard, le Loup, & le Cheval 173
XVIII. Le Renard & les Poulets d'Inde 175

XIX. Le Singe. 177
XX. Le Philofophe Scithe. 178
XXI. L'Elephant, & le Singe de Jupiter. 180
XXII. Un Fou & un Sage. 182
XXIII. Le Renard Anglois. 183
XXIV. Daphnis & Alcimadure. 186
XXV. Le Juge Arbitre, l'Hofpitalier, & le Solitaire. . 190

APPENDICE.

Le Soleil, & les Grenouilles 193
La Ligue des Rats. 195

POEMES.

Adonis.. 199
Le Songe de Vaux. 229
La Captivité de Saint Malc 303
Poëme du Quinquina. 329
Philemon & Baucis 355
Les Filles de Minée. 365

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE DES FABLES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Aigle (l') & la Pie. II, 154.
Aigle (l') & le Hibou. I, 237.
Aigle (l') & l'Eſcarbot. I, 101.
Aigle (l'), la Laye, & la Chate. I, 141.
Aloüette (l') & ſes petits, avec le Maiſtre d'un Champ. I, 206.
Amour (l') & la Folie. II, 163.
Animal (un) dans la Lune. I, 324.
Animaux (les) malades de la peſte. I, 285.
Araignée (l') & l'Hirondelle. II, 67.
Aſne (l') chargé d'éponges, & l'Aſne chargé de ſel. I, 106.
Aſne (l') & le Chien. I, 365.
Aſne (l') & le petit Chien. I, 176.
Aſne (l') & ſes Maiſtres. I, 260.
Aſne (l') portant des Reliques. I, 232.
Aſne (l') veſtu de la peau du Lion. I, 242.
Aſtrologue (l') qui ſe laiſſe tomber dans un puits. I, 110.
Avantage (l') de la Science. I, 370.
Avare (l') qui a perdu ſon treſor. I, 202.

Baſſa (le) & le Marchand. I, 367.
Belette (la) entrée dans un grenier. I, 159.
Berger (le) & la Mer. I, 168.
Berger (le) & le Roy. II, 73.
Berger (le) & ſon troupeau. II, 44.
Beſace (la). I, 57.
Buſcheron (le) & Mercure. I, 209.

Cerf (le) & la Vigne. I, 233.
Cerf (le) malade, II, 142.
Cerf (le) ſe voyant dans l'Eau. I, 256.
Chameau (le) & les Baſtons flotans. I, 186.
Charlatan (le). I, 272.
Chartier (le) embourbé. I, 270.
Chat (le) & la Souris. II, 138.
Chat (le) & le Rat. I, 377.
Chat (le) & le Renard. II, 35.
Chat (le) & les deux Moineaux. II, 132.
Chat (le) & un vieux Rat. I, 160.
Chat (le), la Belette, & le petit Lapin. I, 320.
Chate (la) metamorphoſée en Femme. I, 120.
Chauveſouris (la) & les deux Belettes. I, 97.
Chauve-Souris (la), le Buiſſon, & le Canard. II, 144.
Cheſne (le) & le Rozeau. I, 86.
Cheval (le) & l'Aſne. I, 268.
Cheval (le) & le Loup. I, 224.
Cheval (le) s'eſtant voulu vanger du Cerf. I, 192.
Chien (le) à qui on a coupé les oreilles. II, 71.
Chien (le) qui lâche ſa proye pour l'ombre. I, 269.
Chien (le) qui porte à ſon cou le diſné de ſon Maiſtre. I, 340.
Cierge (le). II, 31.
Cigale (la) & la Fourmy. I, 49.
Cigne (le) & le Cuiſinier. I, 150.
Coche (le) & la Mouche. I, 303.
Cochet (le), le Chat & le Souriçeau. I, 250.

Cochon (le), la Chévre & le Mouton. I, 351.
Colombe (la) & la Fourmy. I, 108.
Combat (le) des Rats & des Belettes. I, 178.
Compagnons (les) d'Uliſſe. II, 127.
Conſeil tenu par les Rats. I, 92.
Contre ceux qui ont le gouſt difficile. I, 89.
Coq (le) & la Perle. I, 83.
Coq (le) & le Renard. I, 114.
Corbeau (le) & le Renard. I, 51.
Corbeau (le), la Gazelle, la Tortuë, & le Rat. II, 165.
Corbeau (le) voulant imiter l'Aigle. I, 116.
Cour (la) du Lion. I, 299.
Curé (le) & le Mort. I, 307.

Daphnis & Alcimadure. II, 186.
Democrite & les Abderitains. I, 386.
Dépoſitaire (le) infidele. II, 3.
Deux (les) Amis. I, 349.
Deux (les) Avanturiers & le Taliſman. II, 83.
Deux (les) Chevres. II, 136.
Deux (les) Chiens & l'Aſne mort. I, 384.
Deux (les) Coqs. I, 313.
Deux (les) Mulets. I, 53.
Deux (les) Perroquets, le Roy & ſon fils. II, 78.
Deux (les) Pigeons. II, 7.
Deux (les) Rats, le Renard, & l'Oeuf. II, 52.
Deux (les) Taureaux & une Grenoüille. I, 96.
Devintereſſes (les). I, 317.
Dieux (les) voulant inſtruire un fils de Jupiter. II, 96.
Diſcorde (la). I, 274.
Dragon (le) à pluſieurs teſtes, & le Dragon à pluſieurs queuës. I, 68.

Ecolier (l'), le Pedant, & le Maiſtre d'un Iardin. II, 15.
Ecreviſſe (l') & ſa Fille. II, 152.

Education (l'). I, 382.
Elephant (l'), & le Singe de Jupiter. II, 180.
Enfant (l') & le Maiſtre d'Ecole. I, 81.
Enfoüiſſeur (l') & ſon Compere. II, 63.

Faucon (le) & le Chapon. I, 375.
Femme (la) noyée. I, 157.
Femmes (les) & le Secret. I, 338.
Fermier (le), le Chien, & le Renard. II, 99.
Fille (la). I, 292.
Foreſt (la) & le Bucheron. II, 171.
Fortune (la) & le jeune Enfant. I, 228.
Fou (un) & un Sage. II, 182.
Fou (le) qui vend la Sageſſe. II, 23.
Frelons (les), & les Moûches à miel. I, 84.

Geay (le) paré des plumes du Pan. I, 185.
Geniſſe (la), la Chevre, & la Brebis, en Societé avec le Lion. I, 56.
Glan (le) & la Citroüille. II, 13.
Goute (la) & l'Araignée. I, 145.
Grenoüille (la) & le Rat. I, 187.
Grenoüille (la) qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Bœuf. I, 52.
Grenoüilles (les) qui demandent un Roy. I, 137.

Héron (le). I, 292.
Hirondelle (l') & les petits Oyſeaux. I, 59.
Homme (l') entre deux âges, & ſes deux Maiſtreſſes. I, 77.
Homme (l') & la Couleuvre. II, 55.
Homme (l') & la Puce. I, 337.
Homme (l') & l'Idole de bois. I, 183.
Homme (l'), & ſon Image. I, 66.
Homme (l') qui court apres la Fortune, & l'homme qui l'attend dans ſon lit. I, 309.

Horofcope (l'). I, 361.
Huitre (l'), & les Plaideurs. II, 25.

Ingratitude (l') & l'injuftice des hommes envers la Fortune. I, 315.

Jardinier (le) & fon Seigneur. I. 173.
Jeune (la) Veuve. I, 276.
Juge (le) Arbitre, l'Hofpitalier, & le Solitaire. II, 190.
Jupiter & le Métayer. I, 248.
Jupiter & le Paffager. II, 33.
Jupiter & les Tonnerres. I, 372.

Laboureur (le) & fes Enfans. I, 226.
Laitiere (la) & le Pot au lait. I, 305.
Lapins (les). II, 86.
Lice (la) & fa Compagne. I, 100.
Lievre (le) & la Perdrix. I, 235.
Lievre (le) & la Tortuë. I, 258.
Lievre (le) & les Grenoüilles. I, 112.
Ligue (la) des Rats. II, 195.
Lion (le). II, 93.
Lion (le) abattu par l'homme. I, 148.
Lion (le) amoureux. I, 165.
Lion (le) devenu vieux. I, 154.
Lion (le) & l'Afne chaffans. I, 122.
Lion (le) & le Chaffeur. I, 243.
Lion (le) & le Moûcheron. I, 104.
Lion (le) & le Rat. I, 108.
Lion (le), le Loup & le Renard. I, 332.
Lion (le), le Singe, & les deux Afnes. II, 104.
Lion (le) malade & le Renard. I, 265.
Lion (le) s'en allant en guerre. I, 239.
Lionne (la) & l'Ourfe. II, 81.
Loup (le) devenu Berger. I, 135.

Loup (le) & la Cicogne. I, 147.
Loup (le) & l'Agneau. I, 64.
Loup (le) & le Chaſſeur. I, 388.
Loup (le) & le Chien. I, 54.
Loup (le) & le Chien maigre. II, 27.
Loup (le), & le Renard. II, 107 & 148.
Loup (le) & les Bergers. II, 65.
Loup (le), la Chevre, & le Chevreau. I, 195.
Loup (le), la Mere, & l'Enfant. I, 196.
Loup (le) plaidant contre le Renard pardevant le Singe. I, 94.
Loups (les) & les Brebis. I, 152.

Mal (le) marié. I, 288.
Marchand (le), le Gentilhomme, le Pâtre & le Fils de Roy. II, 89.
Mary (le), la Femme, & le Voleur. II, 37.
Medecins (les). I, 230.
Membres (les) & l'Eſtomach. I, 133.
Meuſnier (le), ſon Fils, & l'Aſne. I, 129.
Milan (le) & le Roſſignol. II, 43.
Milan (le), le Roi, & le Chaſſeur. II, 156.
Montagne (la) qui accouche. I, 227.
Mort (la) & le Buſcheron. I, 75.
Mort (la) & le Mal-heureux. I, 74.
Mort (la) & le mourant. I, 327.
Moûche (la) & la Fourmy. I, 170.
Mulet (le) ſe vantant de ſa Genealogie. I, 254.

Obſeques (les) de la Lionne. I, 356.
Oeil (l') du Maiſtre. I, 204.
Oiſeleur (l'), l'Autour, & l'Aloüette. I, 267.
Oracle (l') & l'Impie. I, 201.
Oreilles (les) du Lievre. I, 217.
Ours (l') & l'Amateur des Iardins. I, 346.

Ours (l') & les deux compagnons. I, 240.
Oyſeau (l') bleſſé d'une fleche. I, 99.

Païſan (le) du Danube. II, 109.
Pan (le) ſe plaignant à Junon. I, 118.
Parole de Socrate. I, 198.
Pâtre (le) & le Lion. I, 243.
Perdrix (les) & les Cocs. II, 69.
Perdrix (la) & ſes petits. II, 46.
Petit (le) Poiſſon & le Peſcheur. I, 215.
Philomele & Progné. I. 155.
Philoſophe (le) Scithe. II, 178.
Phœbus & Borée. I, 246.
Poiſſons (les) & le Berger qui jouë de la flûte. II, 76.
Poiſſons (les) & le Cormoran. II, 61.
Pot (le) de terre & le Pot de fer. I, 213.
Poule (la) aux œufs d'or. I, 231.
Pouvoir (le) des Fables. I, 334.

Querelle (la) des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris. II, 146.

Rat (le) de Ville, & le Rat des Champs. I, 62.
Rat (le) & l'Eléphant. I, 359.
Rat (le) & l'Huitre. I, 344.
Rat (le) qui s'eſt retiré du monde. I, 290.
Renard (le) Anglois. II, 183.
Renard (le) ayant la queuë coupée. I, 219.
Renard (le) & la Cicogne. I, 79.
Renard (le) & le Bouc. I, 139.
Renard (le) & le Buſte. I, 194.
Renard (le) & les Poulets d'Inde. II, 175,
Renard (le) & les Raiſins. I, 149.
Renard (le), le Loup, & le Cheval. II, 173.
Renard (le), le Singe & les Animaux. I, 252.

Renard (le), les Moûches, & le Heriſſon. II, 161.
Rien de trop. II, 29.
Rieur (le) & les Poiſſons. I, 342.

Satyre (le) & le Paſſant. I, 222.
Savetier (le) & le Financier. I, 330.
Serpent (le) & la Lime. I, 234.
Simonide preſervé par les Dieux. I, 71.
Singe (le). II, 177.
Singe (le), & le Chat. II, 41.
Singe (le) & le Daufin. I, 181.
Singe (le) & le Leopard. II, 11.
Soleil (le) & les Grenoüilles. I, 262, & II, 193.
Songe (le) d'un habitant du Mogol. II, 102.
Souhaits (les). I, 296.
Souris (les), & le Chat-huant. II, 115.
Souris (la) metamorphoſée en fille. II, 19.
Statuaire (le) & la Statuë de Iupiter. II, 17.

Teſtament expliqué par Eſope. I, 124.
Teſte (la) & la queuë du Serpent. I, 322.
Theſauriſeur (du) & du Singe. II, 134.
Tircis & Amarante. I, 353.
Torrent (le) & la Riviere. I, 380.
Tortuë (la) & les deux Canards. II, 59.
Treſor (le) & les deux Hommes. II, 39.
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre. I, 189.

Vautours (les) & les Pigeons. I, 301.
Vieillard (le) & l'Aſne. I, 255.
Vieillard (le), & les trois jeunes hommes. II, 113.
Vieillard (le) & ſes enfans. I, 199.
Vieille (la) & les deux Servantes. I, 220.

Vieux (le) Chat & la jeune Souris. II, 140.
Villageois (le) & le Serpent. I, 263.
Voleurs (les) & l'Afne. I, 70.

Yvrogne (l') & fa femme. I, 143.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES FABLES.

IMPRIMÉ

PAR J. CLAYE

POUR

ALPH. LEMERRE ÉDITEUR

A PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AVR APR 0 4 2005

14 AVR APR 2005

2007

00 OCT 0 1 2007

a39003 003327441b

CE PQ 1806
1875 V2
C00 LA FONTAINE, OEUVRES.
ACC# 1388601